Nº 774 41e Année T. CCXXII 15 Septembre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75 ;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Aucun fait saillant digne de remarque n'est survenu au cours de cette dernière quinzaine. Aucune modification importante n'a été apportée à l'ordre économique du monde. Aucune crise financière ou monétaire n'est ouverte. Et cependant, les grands marchés boursiers, New-York, Londres, Paris, ont enregistré un glissement lent, mais continu.

Sur le marché parisien, nombre de valeurs traitées à terme — et non des moindres — sont tombées sur leurs plus bas cours de l'année. Les disponibilités en quête d'emploi restent pourtant surabondantes, bien que de grosses émissions d'obligations aient lieu. Par ailleurs, si l'on s'en rapporte aux renseignements donnés, voilà trois mois, à l'occasion d'assemblées générales, par les présidents de maints Conseils d' dministration, la situation de la plupart de nos grandes entreprises serait satisfaisante. Le marché financier n'en demeure pas moins très pessimiste. Il n'a pas tort. C'est un fait indiscutable en effet que la nouvelle loi sur les assurances sociales contraint un grand nombre de producteurs à relever leurs prix de vente, alors que, justement, il conviendrait de les abaisser pour faire face à une concurrence étrangère sans cesse grandissante et qui n'hésite pas à pratiquer le « dumping ». C'est un fait indéniable également que, sous la pression des circonstances, des producteurs doivent, alors que leurs charges augmentent, vendre à des cours inférieurs. Ainsi, les sidérurgistes français viennent-ils d'être amenés à réduire considérablement les prix des largets, poutrelles, etc.

Le moins qu'on puisse attendre de ces faits, c'est une réduction de la marge bénéficiaire des compagnies. Aussi, celles qui n'ont pas su, au beau temps, se constituer d'importantes réserves vont-elles connaître de sérieuses difficultés. Les autres, en dépit de leur prévoyance, devront se résigner à la portion congrue. Les augmentations de dividende seront donc en 1931 aussi rares que le sont actuellement, aux États-Unis, les distributions de boni. En revanche, les affaires de lotissement, d'hôtels, de casinos, de textiles, de caoutchouc, de mines, devront annoncer des répartitions inférieures.

Dans tout cela, assurément, il n'est rien qui soit de nature à stimuler la spéculation et à pousser à la hausse. Certes, la baisse du loyer de l'argent est un fait qui n'est pas à la veille de disparaître. Mais ce facteur ne joue, en quelque sorte, que le rôle passif d'amortisseur ; il est incapable d'avoir celui de propulseur. Son influence est donc nulle en ce moment. On remarque en outre que les titres traités sur plusieurs places financières sont les plus affectés par la baisse, parce qu'ils subissent alternativement les mauvaises dispositions de Bruxelles, Paris ou Londres.

Certains titres sont cependant tombés à des cours dignes d'attention, soit en raison de leurs qualités particulières d'élasticité, comme c'est le cas par exemple des valeurs bancaires, soit parce qu'ils possèdent une valeur intrinsèque sérieuse qu'ont oblitérée momentanément certains événements dont le plus notable est la surproduction mondiale.

EMPIRE CHÉRIFIEN

Protectorat de la République Française au Maroc

Placement au prix de 977 fr. 50 par obligation, jouissance du 1er août 1930, d'un nombre maximum de 425.000 obligations 4 % de 1.000 francs chacune, garanties par le Gouvernement de la République Française.

Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations seront effectués sans aucune retenue d'impôts français ou chérifiens présents ou futurs.

Intérêt annuel : 40 fr. payable par moitié les 1er février et 1er août de chaque année. Le premier coupon de 20 fr. sera à l'échéance du 1er février 1931.

Amortissement au pair en 75 années au plus, commençant à courir le 1er août 1930.

Les demandes seront servies au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles, à la Banque d'Etat du Maroc, à la Banque de Paris et des Pays-Bas, au Crédit Lyonnais, au Comptoir National d'Escompte de Paris, à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, à la Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial et de Dépôts, à la Société Générale de Crédit Industriel et Commercial, à la Banque Nationale de Crédit, à la Banque de l'Union Parisienne et au Crédit Algérien.

Les obligations du présent Emprunt sont, en ce qui concerne l'impôt français, exemptées de la formalité et du droit de timbre et affranchies de l'impôt sur le revenu des capitaux mobiliers dans les conditions prévues par la loi du 22 mars 1928. Elles sont exemptées de la formalité et du droit de timbre au Maroc par Dahir Chérifien du 26 juillet 1930.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

BULLETIN FINANCIER

La fin d'août aura été marquée à New-York par un brusque changement d'orientation. Jusque-là, la lourdeur avait généralement prévalu ; même, la suspension du dividende trimestriel de la Shell Union Oil avait provoqué une réaction des valeurs pétrolières, immédiatement ressentie sur les autres places européennes. La publication des recettes et des bénéfices encaissés par les principales compagnies américaines pendant le premier semestre ou le second trimestre de l'année en cours entretenait le pessimisme, lorsque, soudainement, la hausse a reparu. Elle a coïncidé — fait curieux — avec la démission du gouverneur de la Federal Reserve Bank of New-York, l'un des principaux artisans de la débâcle de l'automne de 1929.

Tout aussitôt, le marché de Londres, qui sortait à peine d'une liquidation particulièrement pénible, a manifesté de meilleures dispositions. Les valeurs de pétrole et de mines d'or, réalisées auparavant, se sont relevées. La hausse a gagné de proche en proche, atteignant simultanément Paris, Bruxelles et même Berlin.

Que signifie cette modification dans l'humeur des divers marchés financiers ?

Simplement que les milieux boursiers et bancaires se rendent compte du danger qu'il y a de laisser s'ancrer le pessimisme, que les cours actuels de maintes bonnes valeurs sont exagérément dépréciés et qu'un premier avertissement est donné qui devrait logiquement préparer une reprise.

Mais sur quoi fonde-t-on une possibilité de reprise ? Uniquement sur le fait qu'il n'y a pas d'exemple qu'une nouvelle baisse des cours d'un produit quelconque ait eu lieu lorsque ses prix de vente ne couvrent plus les frais de production.

Lorsque la majorité des producteurs s'accorde à demander des mesures de restriction, la hausse n'est plus loin. Or, c'est ce qui est actuellement constaté dans diverses branches d'industrie. On a vu successivement, durant ces derniers jours, les planteurs de caoutchouc de la Malaisie britannique, de l'île de Ceylan et des Indes néerlandaises, réclamer l'introduction dans leur législation, de mesures coercitives obligeant les exploitants à restreindre leurs exportations. On a vu les producteurs d'étain s'entendre pour suspendre leur extraction. Les planteurs de cannes de Cuba envisagent une nouvelle conférence internationale. Le cartel de l'Acier a maintenu ses quantums, les producteurs chiliens de nitrates naturels et les fabricants européens de nitrates artificiels viennent de s'entendre pour contingenter leurs ventes. Les constructeurs de wagons de l'Europe ont conclu une entente. Les filateurs britanniques projettent des concentrations dans le dessein d'abaisser leurs prix de revient. Une nouvelle ère est donc à la veille de s'ouvrir.

Ce sont ces diverses considérations qui ont incité les marchés européens à suivre l'exemple de New-York, et à tenter une reprise.

On doit cependant émettre des doutes sur la possibilité de réaliser une avance sérieuse. Certes, les disponibilités sont abondantes, surtout en France. Mais il va falloir compter avec la publication des résultats acquis par nos sociétés qui ont accoutumé de clore leur exercice le 30 juin. Dans la plupart des cas, même avec des bénéfices en augmentation, les dividendes seront, par prudence, simplement maintenus.

Il faudra donc un certain délai avant que le public capitaliste s'accoutume à cette idée que le plus fort de la crise mondiale — peu ressentie jusqu'ici en France — est passé. Toutefois, la baisse du loyer de l'argent va inciter, dans quelque temps, les capitalistes à s'assurer un rendement plus élevé. Ils tourneront, naturellement, leurs yeux vers les valeurs à revenu variable.

Pour le moment, celles-ci sont assez indécises. Les gains constatés durant ces derniers jours sur les valeurs de banque, d'électricité, de pétrole ne sont que de simples rajustements.

Le Masque d'Or.

Bi 10

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole) Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appreciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numeros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation de fin juillet, qui ouvre véritablement la période des grandes vacances, n'a apporté aucun changement dans les dispositions générales de la Bourse, dont le défaut d'orientation et d'activité est de plus en plus évident. Une modification n'est d'ailleurs pas à prévoir avant longtemps. D'abord, en effet, la période des grandes émissions d'obligations n'est pas close, et les émetteurs entendent bien profiter de l'engouement du public pour les valeurs à revenu variable; ensuite les avis donnés par les principales places financières, Londres et New-York notamment, ne sont toujours pas encourageants. Or, ils reflètent la situation économique du monde, que notre pays connaît d'ailleurs assez mal, la surabondance monétaire, l'activité industrielle qui continuent à régner chez nous étant des causes d'erreurs d'observation.

On sait bien chez nous que les recettes du Canal de Suez, ouvert sur quatre continents, sont en diminution par suite du malaise causé en Extrême-Orient par la baisse de l'argent, du caoutchouc et de l'étain. On sait bien que les recettes des chemins de fer américains et argentins sont en notable décroissance et que maintes compagnies industrielles des Etats-Unis ont, pour le premier semestre de 1930, annoncé un bénéfice notablement inférieur à celui de la période correspondante de l'an dernier. Mais on ne sait pas si la crise est « derrière nous », comme disent les Américains, ou bien encore devant nous.

Assurément, des efforts très sérieux sont faits pour limiter la durée et l'intensité de la dépression mondiale; les pétroliers américains ont enfin réussi à se liguer pour combattre la surproduction, et, aussi bien en Californie qu'au Texas, dans l'Oklahoma et même au Mexique, l'extraction est maintenant limitée et va en déclinant. En Roumanie, des mesures de réglementation ont été également prises. Par ailleurs, on peut voir les mines d'étain de tous les pays du monde suspendre volontairement le travail pendant plusieurs semaines. Enfin, les planteurs anglais et hollandais viennent de requérir l'appui de leurs gouvernants respectifs pour que des dispositions législatives spéciales soient prises en vue de contraindre tous les producteurs de caoutchouc à réduire leur récolte au quart des chiffres de l'année 1929. Partout, la « rationalisation » en fonction des débouchés est à l'ordre du jour, et il n'est pas jusqu'aux producteurs de zinc qui, réunis à Ostende, viennent de reconstituer une manière de Cartel.

Il n'en demeure pas moins que la situation reste trouble. Ni le cuivre, ni l'étain, ni le caoutchouc ne se sont encore relevés. Bien au contraire certaines récentes mesures prises par le Cartel européen de l'Acier viennent d'entraîner un fléchissement notable de divers produits métallurgiques. La concurrence sévit plus âprement que jamais dans l'industrie charbonnière, etc.

Dans ces conditions, on ne saurait prévoir la fin prochaine de la dépression économique mondiale, et c'est ce que la Bourse sent parfaitement.

Il est toutefois divers éléments encourageants qui ne permettent pas d'envisager une baisse profonde. C'est notamment la baisse constante du loyer de l'argent : 5 1/2 % il y a un an, 5 % voilà six mois, 4,60 % actuellement. Elle est telle que, bientôt, des valeurs d'un revenu « variable », mais solidement garanti, comme par exemple les Banques, les Chemins de fer, les Charbonnages, seront plus intéressantes que les placements en obligations nouvelles. Ce sera alors le vrai retour à la Bourse. Mais, pour le moment, la cote végète, et seules nos rentes, que stimule précisément la baisse du taux de l'intérêt, montrent une constante orientation à la hausse. Les Pétroles sont également plus recherchés; le reste est hésitant.

Le Masque d'Or.

Bri 10

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

FILOSOFIA NOVA

C'est le 28 germinal an IX (18 avril 1801) que le jeune Henri Beyle, qui devait illustrer le nom de Stendhal, commença à raconter jour par jour l'histoire de sa vie. Il la continua avec assez de méthode jusqu'après la chute de l'Empire. Mais, à côté de ce Journal, *où, sur ses lectures nombreuses et les pièces de théâtre qu'il voyait jouer, il consignait avec soin ses théories littéraires, Beyle dans d'autres cahiers notait également ce que lui suggéraient les livres et le spectacle du monde. Il en constituait un arsenal pour y puiser au fur et à mesure de ses besoins. Plus tard, il pensa coordonner toutes ces notations, leur donner un corps aimable autour d'une âme qui serait une sorte de théorie générale de l'homme. C'est alors qu'il appela son ouvrage en projet :* Filosofia nova. *Nous publions ici les premiers cahiers encore inédits des réflexions écrites sous ce titre en* 1804 *par ce jeune homme de vingt et un ans. On aura la surprise de le trouver déjà en possession de tout cet ensemble de doctrines qu'il développera minutieusement au cours de son œuvre et qui constitue l'essence du plus pur* beylisme.

HENRI MARTINEAU.

Faire un cahier des vérités à moi évidentes, sans preuve, pour être repassé quand je voudrai inventer.

PREMIER CAHIER

Messidor XII (1)

Parcourir toutes les qualités de l'homme (triste, gai,

(1) Juin-Juillet 1804.

doux, irascible, etc., etc.), les assigner au cœur ou à la tête.

Voici la perfection de la Filosofia nova.

Etre le plus utile possible, c'est-à-dire faire concevoir les vérités les plus utiles (à l'auteur et au public) avec le moins d'ennui possible.

Exposer mes principes sans nulle emphase, sans nul orgueil. La vanité si grande des gens du monde est blessée des soins que prend un auteur d'être clair (lorsqu'il aperçoit ces soins). C'est une manière de leur dire qu'ils sont des ignorants à l'égard de l'auteur.

Prendre un ton de familiarité charmante. Le ton de Montaigne fait presque aujourd'hui tout son mérite. Perfectionner ce ton. L'amener à la familiarité du meilleur ton possible. Que mon livre s'il était dit en conversation n'eût pas le ton pédant.

Pour avoir un succès rapide auprès des gens du monde, il faut leur faire apercevoir de nouvelles qualités dans les objets dont leur tête est remplie. Pour cela leur parler de tous les objets de leurs conversations en style vif, tantôt coupé et plaisant, tantôt grand, mais toujours familier et jamais pédant.

Prouver mes principes en parcourant agréablement et en peu de mots (dans le genre perfectionné des *Lettres persanes*) tous les objets. Les principes très clairs en style facile. Dans les applications sauter quelques idées intermédiaires, ce qui donne un vernis de finesse.

J'aurai beau faire si je ne montre pas une vanité que je n'ai pas dans ce livre, les gens du monde ne m'accorderont pas le bon ton et ce sera une vengeance. Ils entreverront que je ne suis pas *vulnérable* par les armes qu'ils portent, qu'ils perfectionnent depuis leur première jeunesse, et dont ils sont si fiers.

D'un autre côté, avec la vanité point de sublime, il faut choisir. Voir s'il y a moyen de continuer.

Pourquoi a-t-on honte de pleurer et non pas de rire au théâtre?

La connaissance de Tencin me sera la plus heureuse possible. Sa tête n'est pas exercée du tout. La mienne l'est beaucoup. Voilà deux points de comparaison bien différents, l'un et l'autre.

En mettant la filosofia en dialogue, je puis donner de la vanité à un des personnages, du génie à l'autre. Cela suppose un talent de plus que celui du philosophe.

Voici le squelette (2) :

Dans son livre *de la nature humaine* Hobbes a la div[ision] qui fait la base de la filosofia nova.

L'homme est composé 1° d'un corps; 2° d'une *tête* ou centre de combinaisons; 3° d'un *cœur* ou *âme,* centre de passions.

Je ne m'occuperai que très sommairement de l'influence du corps. Tirer de l'ouvrage de Cabanis : *influence du physique sur le moral* quelques vérités claires. Trois facultés : nutritive, motrice, générative.

La tête. Tous les métaphysiciens s'en sont occupés (Locke, Condillac, Lancelin, etc.).

J'appelle *pouvoir conceptif* celui par lequel notre tête reçoit les images (3) et les conceptions (4).

Mémoire le pouvoir par lequel une image ou conception reste dans la tête.

Imagination le pouvoir par lequel nous lions les images et conceptions entre elles, en les augmentant ou diminuant à volonté. Exemple, je me figure par l'imagination une *brique parlante,* un cheval d'une lieue de long et d'une demi-lieue de hauteur.

Je crois que l'*imagination* n'est causée que par les passions, de manière qu'un homme qui n'aurait point de désirs n'aurait point d'*imagination.*

(2) 4 messidor an XII (23 juin 1804).
(3) *Images* : idée de rouge.
(4) *Conception* : idée du son, des odeurs, du dur et du mou, du goût.

Je ne vois donc que trois choses dans la *tête* : 1° le pouvoir conceptif, 2° la mémoire, 3° l'imagination.

La *tête* est absolument le valet de l'*âme* (l'ensemble de tous nos désirs et passions).

L'*âme* fait obéir la *tête* comme le *corps.*

Cette expression : *je suis tout amour* n'est vraie que lorsqu'on est prêt à sacrifier sa vie à son amour. Car sacrifier sa vie, c'est sacrifier l'*âme* et par conséquent toutes les passions et *désirs.*

On ne peut étudier la *tête* presque que chez soi ; on ne peut observer chez les autres que la manière de raisonner, la liaison des idées.

Un *corps* quelconque créé par l'*imagination* fait impression sur la mémoire. Il y a des choses que je vois dans ma mémoire et dont je ne sais plus si je les ai faites, vues, songées, ou si elles m'ont été racontées.

L'*âme* fait contracter des habitudes à ses deux valets : le *corps* et la *tête.*

Le *corps* et la *tête* ayant contracté des habitudes guident l'*âme* sans qu'elle s'en aperçoive.

C'est l'*âme* qui accoutumant la mémoire à lui offrir telle *image* ou *conception,* après telle autre image ou conception, fait que dans la suite elle ne peut plus lui demander la première de ces *images* ou *conceptions* que toute la suite n'arrive.

La *mémoire* est active dans ses rapports avec l'âme, car elle lui offre les objets plus ou moins éclairés suivant que l'âme le désire. Que je pense légèrement à Mme Monti, je la vois ; que je désire bien la voir : à l'instant la lumière est portée sur toutes les parties de son corps : je la vois au cours à Milan donnant le bras à Pérault. Donc la mémoire est active.

L'*âme* est *triste* ou *gaie* suivant que la passion régnante a de quoi s'applaudir ou s'attrister.

Dans la veille l'*âme* ni la *tête* ne se reposent jamais entièrement.

Je crois que la passion la plus forte est l'amour. S'il en est ainsi, le moment où on est assuré par la femme qu'on aime de son amour et où l'on n'est pas encore sûr de l'avoir, est l'*extrême* de l'activité de l'âme et par conséquent du repos de la tête.

La solution d'un problème d'algèbre très difficile est le contraire.

Le difficile (5) est de décrire exactement la manière dont l'âme agit sur la tête.

Les noms sont seulement liés dans notre tête avec les images ou conceptions...

Une tête éclairée par une passion découvre dans les choses que cette passion lui a ordonné de considérer bien des choses qui n'ont été connues que par les têtes obéissantes à des passions aussi fortes.

Plus une passion devient forte, plus elle a été éprouvée rarement. Si par exemple je prends l'amour le plus fou qui ait jamais existé pour unité, si je trouve mille personnes qui l'éprouvent aujourd'hui (dimanche 5 messidor XII) à Paris au degré 5/10, je n'en trouverai que six cents qui l'éprouvent au degré 6/10 et probablement pas un qui l'éprouve au degré 10/10.

La majeure partie des hommes ont la folie de croire qu'ils ont éprouvé tout ce qu'on peut sentir. Par conséquent si un homme qui n'a éprouvé que 5/10 d'amour voit une pièce où le poète en ait montré dans ses personnages 6/10, intérieurement il le trouvera hors de nature, parce qu'il prend sa propre nature pour celle de l'homme en général.

C'est la majorité des hommes qui ont imposé les noms. Ils n'ont pu en donner à ce qui n'était jamais tombé sous un de leurs cinq sens et à ce que n'avait jamais éprouvé leur âme.

Donc plus on devient passionné plus la langue vous manque...

(5) 5 messidor XII [24 juin 1804].

A mesure qu'un homme est civilisé les désirs périodiques de l'année et de la journée s'augmentent.

Nourriture. — On se nourrit ici à certaines heures, ce qui est devenu une habitude. Je me réveille vers les huit heures, je pense à aller déjeuner, ce que je fais ordinairement vers les neuf heures. Vers les cinq heures j'ai envie de dîner. Vers les deux heures j'ai eu envie de manger un peu, j'ai satisfait ce besoin; vers les minuit j'ai envie de dormir, je viens me coucher.

Depuis quelque temps que je m'habille chaque jour, j'ai le désir d'être bien vêtu avant dîner ou immédiatement après. Voilà mes désirs périodiques, procédant des trois besoins indispensables de mon corps : manger, dormir, les femmes.

Je suis, je crois, un des hommes chez qui ils sont le moins réglés, parce que d'autres passions m'en distraient. Il y a tel vieillard riche ici, à Paris, chez qui tout cela se fait à la minute.

Tous les hommes ont des désirs d'évacuation aussitôt satisfaits que sentis. Tout désir essentiel au corps commence toujours par la douleur. D'autres désirs commencent toujours par l'image ou conception d'un bien.

Les hommes à Paris qui ne s'habillent que pour être vêtus ne pensent à d'autres vêtements que lorsque les leurs étant troués ou lorsque la saison étant changée, ils ne produisent plus l'effet désiré.

Pour nous jeunes gens les vêtements sont encore un moyen de plaire aux femmes, de là notre passion d'être bien vêtus.

Il est indispensable pour être souffert dans le monde de partager à un certain point les passions des personnes qu'on y rencontre.

Plus nous sommes civilisés, plus nous avons de désirs.

Enfin notre homme a un état, nouvelle source d'habitudes. Il a assez ordinairement chez lui une passion régnante. Cette passion règne quelques jours, un mois,

plusieurs mois, une année, plusieurs années. Dès qu'elle règne un deuxième jour, elle fait faire la même action si les circonstances ont resté les mêmes. Si les circonstances restent encore les mêmes le troisième jour, la même action se répète et l'habitude naît.

On ne trouve point de ressemblance parfaite ou d'identité 1° parce que les circonstances changent, 2° parce que à force de faire juger la tête la passion a de meilleurs moyens de parvenir.

Par exemple je vais chaque soir aux T[uileries] pour remettre une lettre à Tullia. Si elle la reçoit, qu'elle y réponde et qu'elle m'apprenne qu'avant de venir aux Tuileries, elle va sur les coteaux de Montmartre, j'irai sans doute tous les soirs.

Ma passion restant la même l'habitude change avec les circonstances.

Si je découvre par mes raisonnements que je pourrais mieux lui faire remettre ma lettre par les domestiques de la maison, pas de doute que je n'aille tous les soirs rue T. pour tâcher de leur porter pendant l'absence de leurs maîtres.

Les circonstances étant les mêmes (les choses existantes toujours dans le même état) mon habitude change avec ma passion qui s'instruit.

Quelque fois l'habitude devient si forte qu'elle domine la passion même. Comme l'ambitieux qui a cherché à avancer par amour pour les plaisirs, et qui use dans la poursuite des honneurs l'âge de jouir.

On ne trouverait point d'identité enfin parce qu'il faudrait que les dispositions du corps, de l'âme et de la tête, se retrouvassent les mêmes précisément ensemble.

J'appelle disposition l'ensemble de la situation de toutes les parties d'un organe dont quelques-unes sont fatiguées et d'autres fraîches. Si j'ai ma maîtresse, que je ne joue plus la comédie avec elle, et que je me sois fatigué l'âme

et la tête tout le matin à faire du sentiment, — le soir je serai mal disposé au sentiment (ou fatigué pour le sentiment), je serai folâtre.

Plus une passion est forte, plus elle vainc les dispositions des trois parties de l'homme : le corps, la tête et le cœur.

Je suis peut-être l'homme dont l'existence est la moins abandonnée au hasard, parce que je suis dominé par une passion excessive pour la gloire, à laquelle je rapporte tout.

Tant qu'un homme se meut, il est toujours occupé à suivre une habitude, à réfléchir pour l'intérêt de sa passion, à savourer une sensation.

Chacune de ces trois choses peut faire agir une de ses trois parties en même temps. Exemple : au café de la Régence je prévois la fin de mon premier pain, j'en demande un deuxième, je savoure le premier imbibé de café, je pense aux développements du *Faux Métromane* : ma langue et mes lèvres suivent une habitude, ma langue suit une sensation, ma tête réfléchit par ordre de ma passion et tout cela en même temps.

Chez moi l'habitude qu'a mon âme de faire réfléchir toujours la tête fait qu'elle aime beaucoup que mon corps ait des habitudes qui la dispensent presque entièrement de veiller sur lui. Je crois sentir (chez moi) qu'il n'y a proprement que mon âme qui ne suive point d'habitude et qui juge à chaque instant ce qui convient le mieux pour son bonheur.

Le corps et l'esprit (la tête) suivent des habitudes.

...et ma gloire m'en prie

ATTILA.

Ce moi, isolé de la passion et que je cherchais, n'est peut-être autre que le désir du bonheur qui juge tout et jusqu'à la passion même.

Chercher à voir la vérité là-dessus. Si c'était ceci le

principe serait brillant et neuf entièrement. 13 messidor XII [2 juillet 1804].



DES CARACTÈRES EN TANT QUE REPRÉSENTÉS DEVANT DE CERTAINS HOMMES

Un homme (ou un caractère représenté) n'est aimable dans toute l'étendue du mot qu'autant qu'il donne actuellement de plaisir à notre corps ou qu'il lui en promet.

Il n'est odieux qu'autant qu'il donne actuellement de la peine ou qu'il en fait craindre.

Pourquoi avons-nous du plaisir au spectacle? Question fort compliquée. C'est suivant les hommes : l'ennuyé va chercher des sensations au spectacle; l'homme qui n'est pas ennuyé va y chercher ou des jouissances de vanité, ou la connaissance de nouveaux moyens pour agir sur les hommes et sur les femmes.

Le spectateur s'identifie parfaitement avec *le joueur* représenté par Fleury, il croit avoir toutes ses qualités à l'exception de sa passion pour le jeu.

Le jeune homme se dit : puisque j'apprécie cette grâce brillante, sans doute que je l'ai, mais je n'ai point cette triste passion du jeu. Cet homme m'est donc inférieur. Je suis donc plus aimable que lui tout aimable qu'il est.

Le vieillard s'applique dans le temps passé tout ce que le jeune homme se dit sur le temps qui passe.

Ils rient parce que leur *vanité* remporte une victoire soudaine.

Nous nous intéressons à l'oncle des *Mœurs du jour* joué par Fleury parce qu'il est aimable pour nous. C'est-à-dire que nous avons beaucoup à en espérer et rien à en craindre.

S'il lui arrive un malheur nous pleurons parce que nous concevons subitement que nous sommes exposés au malheur dont il nous aurait garantis.

Car dans la comédie nous entrons en société avec les gens qui sont sur le théâtre .

Quelles sont les circonstances où il faut mettre (immedesimàre) un homme pour juger de son cœur? pour juger de sa tête?

Ma Filosofia nova me fera une grande et rapide réputation, si j'y mêle mon talent dramatique. Il faut y tracer des caractères, de ceux que le raisonnement et les observations sur les mœurs n'affaiblissent pas. Je pourrais y mettre de ces ridicules qu'on ne me laisserait jamais jouer sur le théâtre. Etudier pour ça don Quichotte, chef-d'œuvre. Je puis y peindre par exemple le *courtisan*. En un mot voici le problème du plan : trouver des caractères et une action pour la filosofia nova.

11 messidor XII (6). — M'occuper tout de suite de l'analyse de chaque passion. Cela me rendra plus facile à découvrir l'action de l'âme sur la tête et de la tête sur l'âme. Je trouverai peut-être que toutes les habitudes sont dans le corps ou dans la tête. Commencer par une bonne divison des passions, états de passion, habitudes, etc.

La passion régnante n'a pas besoin d'être réveillée par une sensation. La passion habituelle en a besoin. Voilà peut-être la différence.

Toute qualité a un effet. Lorsque cette qualité est propre à produire cet effet le plus grand possible, cette qualité est à son *maximum*.



DE L'AME (7)

L'âme est l'ensemble des passions.

(6) 30 juin 1804.
(7) 11 messidor XII.

1re *partie.* — Je considère les passions prises individuellement.

1re section. Je fais *la liste* de toutes les passions.

2e section. De tous *les états* de passion, — par conséquent leur maximum.

3e section. De tous *les moyens* de passion.

2e *partie.* — Je considère les passions, telles qu'elles existent naturellement, rassemblées.

1re section. Certaines passions ont l'habitude d'en vaincre d'autres, dès qu'elles sont réveillées par certaines sensations ou souvenirs. J'appelle cela habitudes de l'âme. Ces habitudes renferment *les vices* et les *vertus*. J'en fais la liste.

2e section. Certaines sensations mettent l'âme dans un certain état qui devient habituel. J'appelle cela : états de l'âme. J'en fais la liste (8).

DEUXIEME CAHIER

17 *Messidor XII* [6 juillet 1804]

Ce titre de filosofia nova ne me semble bon que pour un deuxième titre : il est trop fastueux pour le premier.

Il faut qu'on dise de cet ouvrage : il dit des raisons invincibles d'un air si simple qu'on est obligé d'y réfléchir pour en voir la force.

En ne mettant pas cet ouvrage sous la forme dramatique, je me donnerais beaucoup de peine pour faire moins bien.

J'imagine de représenter un jeune homme entrant dans le monde, formé par la conversation de trois ou quatre personnages de caractères bien différents et bien marqués. On aura le divin caractère de La Fontaine. Je sens que mon amour pour la naïveté augmente chaque jour.

(8) Suivent des listes de passions, des états de passion, des habitudes de l'âme : vertus, qualités, vices, défauts, etc. — N. D. L. E.

Je pourrais donner à un autre le caractère de courtisan dont je ne pourrai jamais faire une comédie. Je ne suivrai pas mes conversations pas à pas comme dans *Bélisaire*, j'éviterai aussi le pédantisme d'*Emile*. Voir si cette forme est la meilleure? Dans ce cas quel est le meilleur parti à en tirer? Je m'arrête à l'idée d'y peindre La Fontaine (le 16 messidor) en voyant ce grand jeune homme représenté par Saint-Phal à la première représentation de *Molière avec ses amis*. Je chargerai mon bonhomme de tout le sublime et le grand de la filosofia nova. Le jeune homme du milieu de l'ouvrage dont un récit..... (9) l'impression que le monde a fait sur lui.

Ce plan me paraît bon parce qu'il me donne l'occasion de faire la revue de toutes les choses de la société.

Lire Platon avant de publier la filosofia nova.

Regarder tout ce que j'ai lu jusqu'à ce jour sur l'homme et sur les hommes comme une prédiction. Ne croire que ce que j'aurai vu moi-même.

Les passions régnantes règnent même dans la solitude. Les passions habituelles ne paraissent que lorsqu'elles sont réveillées par une sensation.

Les habitudes qui ne prennent naissance que par le contact avec une deuxième personne. sont très comiques montrées dans le soliloque.

Sans répéter, avec ce qu'on prendrait pour de l'emphase, que je ne dis que le vrai, que je consacre ma vie au vrai, ne dire que la vérité, ne chercher que les grâces qui vont avec elle. Le grand nombre de conversations que j'insérerai dans la filosofia nova prêtent merveilleusement à cela. Donner en un mot des vérités éternelles dans le langage le plus simple, le plus naturel, le plus constant, le moins offensant la *vanité* des lecteurs. Je

(9) En blanc dans le manuscrit.

crois que je serai original par cela. Il n'y a à la première vue que Fénelon qui ait eu ce principe, et il ne l'a pas donné. Cela détruisait toute la magie. L'imiter.

Il faut bien avoir mon système, le plus vrai possible pour plaire au vulgaire dont l'esprit faible est soulagé par là. Que tout soit disposé par ce système qui comme *classification* est bon éternellement. Quant au système l'exposer en blessant le moins possible sa vanité. Le faire dire à mon La Fontaine. Le système de Montesquieu est l'honneur, la vertu, la crainte, mobiles de la Monarchie, la République, le Despotisme. Ce qui est une charge. Alfieri prouve très bien que c'est l'amour de la gloire plus ou moins vraie, et la crainte, qui sont les passions dominantes dans les Républiques et les Monarchies et Despotismes. Goldoni, dans sa *Bottega di caffé,* a un bon trait là-dessus. Le médisant qui trouve flusso e riflusso pour exprimer son idée et qui répète ensuite à tout propos flusso e riflusso. Cette manière générale et haute de s'énoncer flatte sa vanité. Flusso e riflusso, or voilà ce qui plaît à beaucoup d'hommes, to my g. father, je crois. Dans Montesquieu ils répètent : « l'honneur, la vertu, la crainte... Les sauvages coupent l'arbre... voilà le despotisme ». Voilà qui est sublime, disent-ils. Et voilà pourquoi il me faut un système.

Grande vue pour l'histoire des passions

Le pouvoir de l'habitude qui fait qu'ayant longtemps chéri le moyen pour la fin, on finit par chérir le moyen pour le moyen.

Cela est quelquefois favorisé par le tempérament. Dans la jeunesse, par exemple, on peut chérir le plaisir des femmes comme le plus grand. On croit y parvenir par les honneurs. On a ces honneurs et par conséquent les moyens de jouir à quarante ans, mais la faculté générative a diminué, ce changement dans le corps à travers lequel passent tous les plaisirs influe sur l'âme. Ce serait

une peine pour son orgueil de reconnaître ce changement, il se fait donc clandestinement sans qu'elle s'en rende compte distinctement. Elle chérit alors les honneurs pour les honneurs et non plus comme moyen d'avoir des femmes difficiles, mais cela sans qu'elle se l'avoue, elle le nierait fortement et avec fâcherie à qui lui dirait, mais les actions parlent.

Dans ceux qui sont ambitieux, amants de la gloire, par amour pour les femmes, la vanité s'est mêlée d'une agrégation bien forte avec le désir de la jouissance physique. Car enfin avec vingt-cinq louis par mois on peut entretenir une jolie fille bien propre, bien sûre, aussi fidèle que les autres, et même spirituelle, on peut en changer; mais non, on se dirait : c'est mon argent qui me la donne, ce n'est pas moi. On n'aurait pas le plaisir de triompher de MM. tels et tels. Voilà vraiment la jouissance qui manquerait. Car dans le monde l'argent fait bien partie du *moi,* c'est presque tout le *moi.*

La passion commande à la tête qui transmet l'ordre au corps.

Si la tête ordonnait à la langue de prononcer tous les mots qu'elle, langue, sait (je ne parle pas des mots baroques qu'elle pourrait inventer), ces mots se trouveraient réveiller :

1° Ou des souvenirs de chose telle qu'on l'a vue comme : chêne du verger qui paraît au bout de l'allée de tilleuls, le plus grand.

2° Ou le souvenir de choses plus nombreuses, mais en tant que considérées sous les mêmes rapports et par conséquent, comme rien n'est identique (dans les choses même qui tombent sur nos sens), moins éclairées dans ce souvenir si ce sont des images ou moins distinctes si ce sont des perceptions (10), comme chêne en général,

(10) J'ai nommé images 1° les idées qu'on peut voir directement

tapage en général, ou le souvenir de choses encore plus nombreuses et moins distinctement vues comme arbre, bruit.

3° Ou le souvenir de l'image ou perception que nous avons eue au nom d'une chose qui n'est jamais tombée sous nos sens comme Pékin, le poète Klopstock, Vienne, Madrid, Stockholm, etc...

4° Ou des souvenirs individuels pris pour généraux, sans en avoir ôté ce qui, ne tenant qu'au fait particulier, ne convient pas à tous les faits de même nature, — ou après en avoir ôté... etc., etc. Comme celui qu'aurait un homme qui aurait vu un criminel amené par des gendarmes devant des juges et des jurés (ce criminel accusé, défendu, condamné à mort et guillotiné), et qui prendrait l'idée de *juste* en faisant ce raisonnement :

1°) Ce jugement est juste (première erreur, il n'est pas aussi sûr que possible qu'il soit juste, il n'y a qu'une probabilité).

2°) Tout ce qui ne sera pas comme ce jugement ne sera pas juste.

Si cet homme suit l'application de ce rapport aussi exactement que possible et qu'il ait vu son jugement à Gr[enoble] il s'imaginera : 1° qu'il n'y a que ce tribunal qui puisse condamner justement à mort et qu'on ne peut guillotiner légitimement que sur la place Grenette.

Ce degré de stupidité est rare; un qui l'est moins est de ne pas reconnaître la justice lorsque le même homme est l'accusateur, le juge et l'exécuteur (un exemple d'un seul homme ne me vient pas) ou lorsque les mêmes hommes sont les accusateurs, les juges et les exécuteurs, comme Eschine et Timoléon condamnant à mort le tyran Timophane, frère de ce dernier, et Eschine le mettant à mort. — Brutus et ses compagnons mettant à mort le tyran César... etc., etc.

comme colonnade du Louvre, 2° celles qui sont réveillées par le souvenir d'une idée venue par un des quatre autres sens, comme le bruit d'un coup de fusil ou son souvenir me fait voir l'homme qui le tire.

Ou il imaginera : 2° que tout homme, condamné par le tribunal de Grenoble, l'est justement (erreur) ou plus généralement que tout homme condamné par jugement est coupable (erreur).

Tous les hommes qui n'ont pas la définition exacte de la justice ou qui ne savent pas appliquer cette définition se trompent plus ou moins.

Ou ivoire blanche. Celui-là serait dans l'erreur qui s'imaginerait qu'il n'y a que l'ivoire qui puisse être *blanche.* Il faut avoir l'idée de blancheur.

Cette image abstraite (si on partait d'une perception) est d'une singulière espèce. Nous ne la voyons point seule (nous ne voyons point le blanc en général), mais nous ne considérons qu'elle dans les objets blancs sans vouloir voir leurs autres qualités.

Si on me présente une feuille de papier très blanc et qu'on me dise de quelle couleur? Je la compare vite au premier blanc venu (que j'ai comparé lui-même dans le temps où je l'aperçus à un autre objet blanc et ainsi en remontant jusqu'à un objet que j'ai entendu nommer blanc, comme lorsqu'en traversant une plaine couverte de neige à cheval avec quelques personnes nous nous sommes écriés : Mon Dieu, quelle blancheur!), je reçois une sensation ou image (plus particulièrement) très ressemblante et je dits : « blanche » (11).

Donc toutes les fois que je prononce un jugement de cette espèce, je compare l'objet présenté à un autre présent ou plus ordinairement au souvenir d'un autre.

Donc l'idée abstraite de *blanc* n'existe point seule dans la mémoire, comme l'idée de théâtre de la Scala par exemple, elle n'est que le souvenir d'un objet blanc, souvenir débarrassé autant qu'il est possible de tout ce qui ne fait pas le blanc : les idées de nombre : 2; 50; 77 1/2; ou d'ordre : 20e, 77e.

5/ Ou le souvenir de choses que nous ne connaissons

(11) 20 messidor an XII [9 juillet 1804].

que par leurs effets parce qu'il n'y a qu'eux qui tombent sous nos sens, comme : amour, vanité, colère, etc.

6/ Ou le souvenir d'une action. Exemple : venir, sauter, manger, bâfrer, ennuyer, mettre en colère, etc. (12).

7/ Terreur, joie, rire, pleurs (états de passion) (13).

Une preuve que l'âme est une partie du corps c'est qu'elle se fatigue.

Mais il est tout simple qu'étudier fatigue les yeux... Je ne parle pas de cela. Je suis couché mollement : tout mon corps se repose, mes yeux sont fermés. Je n'entends nul bruit ni ne veux en entendre, mes oreilles sont fermées autant que ma volonté le peut, et cependant je ne puis voir si cette action est ridicule, excitera le rire de mes contemporains.

Je la compare à d'autres que j'ai vu exciter le rire. Je me souviens des images ou perceptions qu'elles ont laissé dans ma mémoire. Tout au plus cela pourrait fatiguer mes yeux, s'il s'agit d'images par exemple, et je sens la douleur que je nomme fatigue dans la tête.

Il est donc probable : 1° que c'est un morceau de matière (cervelle) qui sent; 2° que ce morceau de matière est dans la tête.

Car quelle que soit cette chose, elle se fatigue comme le corps. Ce n'est qu'un rapport, mais nous n'en connaissons point d'autre. Voici ce rapport en entier :

L'âme se fatigue, existe complètement (santé), incomplètement (douleur) comme le corps. Quand le corps cesse d'exister elle s'évanouit.

Elle s'endort ordinairement avec lui, quelquefois elle veille en partie quoiqu'il dorme, elle dort aussi en partie quoiqu'il veille. (Tout cela est-il vrai?)

Jeter les bases de ma constitution de la littérature dans la Filosofia nova. Ce ton si heureux de la conversa-

(12) Pour compléter cette liste prendre le dictionnaire Gattel et en classer attenant chaque mot.

(13) Les sens ne perçoivent jamais qu'un état d'un objet à la fois. C'est à la mémoire, à l'imagination que...

tion ôtera la ressource du phœbus et des généralités à ceux qui voudraient me combattre. Faire entendre en plusieurs endroits avec une finesse qui semble naturelle que c'est le bon ton de penser ainsi et tout le monde répétera mes idées. L'exemple de Picardeau me convainc que personne ne veut être peuple.

En me moquant des faux philosophes en attachant pour toujours le ridicule à leur nom, je rends service aux véritables puisque je fais connaître les hommes indignes qui usurpent leurs honneurs. Je rends service à la philosophie (recherche de la vérité et pratique de la vertu), puisque je guéris des vrais amants de quelques ridicules qui ne sont jamais qu'une habitude prise d'après une fausse opinion.

Lire les traités de Lucien.

Voici une réflexion que j'avais déjà faite. Je suis bien aise de la trouver dans Brissot.

C'est être loin de la vraie gloire que d'être d'abord applaudis universellement.

L'année dernière je me suis trompé (14) dans ma conduite en suivant des principes vrais, je les appliquais mal et par conséquent ma conduite portant sur une erreur m'a rendu malheureux.

Je m'étais fait d'A. une de ces âmes passionnées dignes d'être la maîtresse d'un homme de génie.

Je crus cela parce que cela me flattait. Cette année j'ai aperçu la vanité qui m'a mis je crois beaucoup plus près du but.

Cependant parmi les vérités que j'écris ici et ailleurs il en est qui semblent se contredire. C'est qu'elles ne sont pas complètes et aussi claires que possible.

Par exemple : 1° Pour se garantir de cette pluie d'orage, il faut se réfugier sous un arbre. Si je cours me mettre sous un petit tilleul qui a trois pieds carrés de feuillage je ne me garantirai point. Mon action, qui

(14) 20 messidor an XII.

ne me mènera pas à mon but et qui, par conséquent sera ridicule, viendra de ce que la vérité n'est pas complète. Le mot arbre ne suffisait pas, il fallait ajouter qu'il ait un feuillage très vaste, et fort épais.

2° Cette maxime est vraie aussi : un arbre ne garantit pas de la pluie. Elle est cependant contradictoire à la maxime n° 1.

Enoncer donc les vérités le plus nettement et le plus complètement possible (15).

19 vendémiaire XIV. — Il me semble qu'aucune âme de celles qui se sont découvertes au public n'a senti l'admiration dans toute sa force et dans toutes ses nuances, comme celle de Corneille.

L'âme de Corneille aimant l'admiration par-dessus tout, elle va à l'aveugle pour la produire. C'est vraiment le poète *sublime.*

M'accoutumer à ne plus employer ce mot, que dans son vrai sens qui est celui-ci (16).

En observant mes sensations avec la même attention en lisant Racine, je trouverai peut-être qu'il est le poète de l'*anxiété,* comme Corneille celui du sublime.

Un titre (georgicorum) de Didot excitait mon admiration, je me suis mis à l'analyser. A l'instant j'ai senti venir l'inquiétude d'auteur (est-il ou n'est-il pas bon?) et j'ai senti que le vif plaisir de l'admiration était passé.

Voilà une grande difficulté dans la composition. Peut-être le moyen de la lever est-il de se livrer davantage à l'instinct, et de ne pas tout juger à mesure que l'on compose.

(15) Le cahier en date du 12 messidor an XII et qui est relié dans le manuscrit à la suite de ce qui précède s'intitule : « Description des différentes manières dont l'amour-propre se modifie dans chaque passion, état de passion, habitude de l'âme, etc. » Ce ne sont guère que des définitions du courage, de la colère, de la pitié, de la volonté... Ce chapitre se termine ainsi : « Nos volontés suivent nos opinions, voilà bien la tête, influant sur l'*âme* et le *cœur,* de quelle manière et quand? Quand j'aurai bien décrit la *tête* et le *cœur,* il ne me restera plus que ce problème à résoudre pour avoir achevé de trouver les idées de la *filosofia nova.* »
N. D. L. E.

(16) After Cinna, 19 vendémiaire an XIV.

15 thermidor XII [3 août 1804].

Le but de la filosofia est de faire goûter le plus possible plusieurs vérités morales que j'ai découvertes et que je crois neuves.

Cet ouvrage sera composé de descriptions et de vérités.

Exprimer les vérités le plus clairement possible et le plus nettement. Prendre peu à peu et sans qu'il y paraisse l'avis de Mante et de Plana sur chacune d'elles.

Ensuite le plan (méthode la meilleure de parvenir au but) étant fait, bâtir le temple en laissant toutes les vérités brutes, mettre dans chaque chapitre ou division celles qui doivent y rester, indiquer la description. Quand tout cela sera fait, construire le caractère de mes interlocuteurs, bien le sentir et travailler, comme si je faisais une comédie, sur mes vérités brutes.

Avant cela, quand il me viendra des moments d'inspiration, écrire sur-le-champ.

...La Bonhomie (17), pour celui qui sent, c'est un état si doux; pour celui qui calcule, c'est le moyen de se faire pardonner sa supériorité.

J'ai bien senti que l'état de bonhomie est le suprême bonheur pour moi. La première représentation de *Molière avec ses amis,* celle de *l'Optimiste,* les grandes méditations philosophiques me mettent dans cet état délicieux.

Travailler à me le rendre habituel, mais n'en jamais parler. Ça gâterait tout, je n'oserais plus être bonhomme. Quand je suis bonhomme, je ne suis plus timide. Les Philintes (égoïstes) ont manqué cette vérité : le comble du fin serait de paraître bonhomme.

Le faux bonhomme est donc peut-être un de ces caractères propres à produire une pièce en cinq actes immortelle. C'est peut-être le sublime de l'*Egoïste.* Com-

(17) En marge de cette page un nom : *Brissot,* de qui la lecture avait sans doute fourni le motif de ces réflexions. — N. D. L. E.

ment a-t-on le sublime d'un caractère? En mettant à l'âme qui fait ce caractère une tête la plus éclairée possible.

Il m'est venu une idée ce soir en sortant du caveau où j'étais allé, tourmenté par une indigestion de cerises.

J'ai fait pour moi une grande découverte ce matin, en lisant dans mes sensations, d'après le conseil de Brissot, c'est qu'on est quelquefois plus heureux avec moins de vertu.

Je pensais donc que depuis les anciens l'esprit humain s'était perfectionné. C'est-à-dire que nous savons beaucoup de vérités qu'ils ignoraient.

Mais cela ne veut pas dire que le cœur humain se soit aussi perfectionné, c'est-à-dire que les passions de nos cœurs soient plus vertueuses que celles des leurs; au contraire, à la première vue, il semble qu'elles le soient beaucoup moins.

La monarchie elle-même est une perfection de l'esprit humain, car quel art ne faut-il pas à un homme pour faire que tant de gens obéissent à ses ordres contre leur intérêt évident?

Mais peut-être aussi avons-nous plus de plaisirs que les anciens républicains, sommes-nous plus heureux?

D'abord notre tête étant plus cultivée (sachant plus de vérités) nous avons des plaisirs en beaucoup plus grand nombre qu'eux, remarquant dans les choses beaucoup de petites circonstances qu'il n'y remarquaient pas.

Le bonheur d'un homme dépend non pas de l'apparence qu'ont les choses aux yeux des sages, mais de l'apparence qu'elles ont à ses yeux.

Or qu'y a-t-il de plus heureux que le voluptueux italien, qui aime la musique avec passion, qui aime aussi la peinture et la poésie, qui se livre avec transport au plaisir des femmes et qui a trente mille livres de rente et vingt-cinq ans?

Je sais bien que ce bonheur est très rare, mais tous l'imaginent (suivant que leur tête est plus ou moins perfectionnée), tous le désirent, parviennent à espérer celui qu'ils se sont fait et cela les retient sous la servitude.

En supposant que Rome du temps de Muscius-Scaevola contînt deux cent mille habitants et qu'elle en contienne aussi deux cent mille aujourd'hui, ne pourrait-on pas dire qu'il y a cent quatre vingt dix mille Italiens moins heureux que les cent quatre vingt dix mille Romains? Mais aussi qu'il y a dix mille Italiens plus heureux que les plus heureux Romains.

D'où il résulterait que parmi nous il y a moins d'heureux, mais que ceux qui le sont le sont davantage, et que pour moi, par exemple, il vaut mieux être né en 1783, à Grenoble, qu'à Rome du temps de Scaevola. Examiner cette idée-là. Parmi les républicains romains ont été les plus vertueux, parmi les Italiens les plus heureux des hommes.

Les Italiens me semblent les seuls qui se soient bien arrangés avec leurs despotes, ils sont convenus d'être lâches pourvu que le despote leur donnât toutes les facilités possibles pour goûter les douces voluptés. Ils s'y sont ensevelis et n'ont plus pensé à rien.

Dans ce moment-ci une des choses les plus profitables à la nation serait une bonne critique de Montesquieu. Ce grand homme avait une excellente tête, mais une âme assez faible à ce qu'il paraît. Son amour pour le bien et pour la vraie gloire n'était pas très violent, puisqu'il a souvent composé avec les tyrans dans son *Esprit des Lois*, souvent conclu du fait au droit, c'est-à-dire : on a fait cela, je vous le prouve, donc on pouvait le faire. Voilà pour son âme.

Sa tête s'est souvent trompée. D'abord dans ses divisions : vertu, honneur, crainte. Il devait dire amour de soi, principe général, bien dirigé dans les républiques où

il se confond avec l'amour de la chose publique, mal dans les monarchies où la passion régnante est la crainte; voyez Alfieri, Mirabeau.

Il s'est lourdement trompé dans son style.

Insinuer cela dans la *filosofia nova*. Un des personnages dira (comme une chose reçue dans la bonne compagnie, c'est là la raison de la forme de la *filosofia nova*) : il y aurait une critique bien vraie à faire (le mot propre est *utile*. Dois-je l'admettre? et la vanité?), mais c'est un rôle odieux. Qui voudra s'en charger?... etc. En un mot critiquer avec le moins d'odieux possible.

Dans notre état de perfectionnement, les livres mêlés de bien et de mal sont les plus dangereux. Ce n'est pas sans raison que la canaille actuelle de la littérature (Jordot, Geoffroy, Chateaubriand, Michaud, Delille dans ses notes, de Bonald, etc., etc.) loue à tort et à travers Montesquieu.

Il me semble que le plan de bêtification publique qu'ils suivent est au-dessus de leur génie. C'est ce qui me porte à croire qu'ils sont payés par Cromwell. Demander cela.

L'alinéa précédent (dans notre état, etc.), si la remarque est vraie, prouve bien la perfectibilité; maintenant avant tout il faudra plaire, et plaire à qui? à des gens qui ne savent pas le latin, à des gens élevés non point sur des histoires mensongères et payées par les tyrans, mais sur les événements de la Révolution. Les leur faire bien voir ces événements dans la *filosofia nova*. La mine est sublime et neuve. Quoi de mieux? *Quo modo majus?*

Ce sont ces aperçus (18) neufs sur nos mœurs qui me feront goûter.

Puisque les hommes ne se guérissent jamais d'un excès

(18) Thermidor an XII.

que par un autre, il est très heureux que notre majorité de bonne compagnie (Martial D., Cardon, Tencin) ne sachent pas le latin.

1° Voilà tous les livres anciens ennuyeux pour eux.

2° Les pédants, tout faits et à vendre au gouvernement, inutiles.

3° Les âmes basses, pépinières de pédants vendus aux tyrans et qui seraient propres à endoctriner nos enfants, ne pourront plus se former. Voilà des prédictions. Les germes existent-ils dans la société? Se développeront-ils?

Se il mio genio comico era formato ecco il tempo vero di divider tutti questi ridicoli. Ma lovo sconfita comminica apena. Il faudrait m'en emparer avant que d'autres y touchassent. Je n'ai à craindre que les talents nouveaux ou Pigault-Lebrun. Le ridicule est au premier qui s'en moque.

L'ouvrage le plus utile qu'un bon citoyen pût faire serait un petit catéchisme de cent pages au plus qui ferait comprendre au peuple les vérités qui lui sont le plus utiles. On pourrait en faire un deuxième de deux cents pages contenant les vérités d'un ordre plus élevé. Quelques principes de science et ceux de la morale et du sentiment. — Lancelin nous promet les principes vrais des sciences.

Cela ferait suite complète. Tous les enfants apprendraient ces trois livres, et il y aurait communication entre le petit paysan et le fils de l'homme riche. Quels conscrits nous aurions l'an 40! Il faut saper les tyrans par l'éducation, c'est là le moyen le plus sûr.

La tyrannie n'étant qu'une attrape fondée sur la bêtise de l'immense majorité de la nation, tombe dès que cette majorité est éclairée. Suivre cette idée.

Baërt dit (19) que les mœurs de la grande société sont les mêmes partout, et ne sont nulle part celles de la

(19) 29 vendémiaire an XIV [21 octobre 1805].

nation. Ce qu'elles gardent des mœurs nationales n'est presque pas imitable dans la comédie. Une fois parvenu à ces mœurs les miennes seront donc presque également bonnes dans toutes les grandes villes.

4 Brumaire. — Je sors de Phèdre by M[élanie]. J'apprends à me figurer tout un public se trompant, et par conséquent le jugement d'un seul homme valant mieux que celui de deux mille. Mais seeing M[élanie] abandonnée by Leases, Little, and all her friends, but Seym [our], j'ai pensé que même at Paris, she did care well perform and not be applauded, j'ai pensé que dans l'état de complication où est la société, le sentiment naturel n'était presque plus écouté. Cette pensée se trouve juste en l'approfondissant. Avant que les applaudissements de chaque homme entrassent dans le commerce social, il n'était conduit que par son sentiment, mais depuis, pour suivre cet exemple, que la gloire du théâtre est vantée, analysée, que la littératuromanie en a fait un des grands ingrédients de toutes les conversations, l'applaudissement de chaque homme est devenu matière commerçable. L'auteur ne doit donc plus compter sur le sentiment naturel, et il doit intriguer pour faire applaudir même ce qui est bon.

Prendre garde en examinant la vérité de cette observation, de ne pas me laisser entraîner par les phrases de sentiment et de style académique qu'on ne manquera pas de m'opposer.

Il y a beaucoup de choses pour lesquelles l'histoire n'est pas assez détaillée, et où par conséquent elle ne peut nous offrir aucune lumière.

4 brumaire. — Utilité des mémoires (à propos de ceux de Bezenval), les tyrans sachant que leurs actions les plus secrètes seront connues de la postérité oseront se livrer à moins d'infamie. D'ailleurs ils sont plus instructifs que l'histoire. Quelle dissertation sur l'état de cour-

tisan sous Louis XVI vaudrait mieux que l'histoire du duel de M. d'Artois avec M. de Bourbon?

22 brumaire XIV (20). — L'échelle du mérite de l'acteur, comme celle du mérite de l'auteur, est dans le cœur du spectateur. Il faut que l'acteur voie le sentiment que les vers doivent produire et que sa déclamation cherche à le produire, que chaque trait de son corps, que chaque mot concoure à donner ce sentiment. Voilà pourquoi il est utile à l'acteur de connaître la décomposition, l'analyse des passions.

Dans le dialogue il faut que les acteurs concourent. Par exemple les deux vers suivants doivent produire l'image de l'instabilité du cœur humain, la pitié et un triste retour sur nous-même :

> Il ne reste donc plus du grand vainqueur de Troie
> Que la plaintive Electre à sa douleur en proie...

S'il y a dureté dans *grand vainqueur de Troie,* loin d'être touché de sa chute elle nous venge.

12 frimaire XIV (21). — Sortant de *George Dandin* qui, quoique mal joué à l'exception de la servante Claudine et du domestique Lubin, m'a représenté l'œuvre du grand Molière, son attention à ce que tout soit comique et profond et en général à comiquer tout, les choses nécessaires à sa pièce par les moyens les plus farceurs en apparence, disposé à goûter la peinture profonde des caractères, même manquant d'agrément, je lisais avec plaisir *Coleb Williams* de W. Godwin qui me paraît avoir cette qualité, je suis tombé volume III, page 52, sur cette phrase : « Si la fidélité et l'honneur étaient bannis de chez les voleurs où est-ce qu'ils (la fidélité et l'honneur) trouveraient un refuge sur la terre », qui me paraît devoir faire éclater le rire, l'homme à imagination pro-

(20) 13 novembre 1805.
(21) 3 décembre 1805.

fonde et supérieure rit des données comiques d'un caractère. Ce sont de telles saillies que Molière recherche et qui déterminent le rire universel d'une grande assemblée. Il faut que les saillies soient naturelles, autrement on voit l'auteur qui plaisante.

12 frimaire XIV. — Grande bamboche. Mante et moi allons à sept heures chez Mme Cormic. Nous brûlons d'abord un verre de rhum. Nous nous laissons tenter et buvons du rhum brûlé, du punch et de l'eau-de-vie brûlés jusqu'à minuit. Mme Cormic nous chante :

...et le curé la perce et le curé la br..le, etc.
M. Baux, c'est qu'il n'avait pas son v... la la landera, lon la,
Etc...

Je viens me coucher et lis *Philoctète;* ce matin (13 frimaire XIV) je vais à la promenade de neuf à une heure. Nous déjeunons avec six œufs.

Je vais pour la première fois par son abonnement au spectacle. On jouait *Philinte,* la même pièce qu'on jouait le 31 décembre 1804, le premier jour that I did see her.

La sentinelle m'arrête, je soutiens que je n'ai pas pissé, le premier caporal me condamne, on me mène au corps de garde, on s'attroupe, vient un officier qui me délivre.

Je vois pour un instant M[élanie] avec Baux, the Saint-Germain come in, je sors after an half hour.

13 frimaire. — Je lis une dissertation sur *Philoctète,* je trouve le style le comble du ridicule. Je crois lire Geoffroy vantant l'empereur. Partout de l'emphase, une fausse dignité, de l'embarras dans la phrase, quelque chose qui ne va pas. Je tourne le feuillet et je vois que cette dissertation est de P. Brumoy. Elle n'était pas ridicule de son temps. Le style français s'est donc corrigé des défauts que je lui reproche, il a acquis plus de netteté, de simplicité, et par là de force.

6 messidor an XIII (22). Grenoble. Je relis la plupart de mes cahiers. Je les trouve remplis de choses communes, mais peut-être elles ne me paraîtraient pas si simples si je ne les avais pas laborieusement découvertes.

Je vois qu'à l'avenir je n'écrirai que the word lui-même ou des anecdotes.

Ils m'ennuient et me rendent triste.

27 vendémiaire XIV (23). — En lisant des descriptions de caractères, tu t'es figuré que tu étais ce que tu avais envie d'être. C'est l'effet d'une sympathie très vive.

Dans le fait tu es toujours le même. Tu ne sais pas feindre.

Quels hommes auraient été les martyrs chrétiens, leurs solitaires si durs à eux-mêmes, s'ils avaient fait au bonheur public tous les sacrifices qu'ils ont fait à l'espérance de leur bonheur particulier? De là un argument victorieux contre la religion chrétienne, tiré de la définition qu'ils donnent de Dieu.

Redoutons-nous la clairvoyance de quelqu'un? Distrayons ou diminuons la passion qui le force à voir. Si ce n'est que la curiosité, ordinairement elle n'agit que faute de mieux, parce que le bonheur qu'elle promet est très éloigné. Flattons le curieux et flattons-le de manière à l'occuper.

(Lu dans mes sensations.)

Suivant Guibert, Frédéric roi de Prusse était presque tout entier un être factice. Il avait dompté beaucoup d'habitudes et en avait pris beaucoup de nouvelles.

En prendre donc, voilà ce qui peut doubler la perfection de mes ouvrages, peut-être me faire découvrir un grand principe que sans cela je ne ferais que côtoyer.

Répondre à cette question. Quelles sont les habitudes bonnes à prendre pour moi?

(22) 25 juin 1805.
(23) 19 octobre 1805.

Bon caractère, odieux, ridicule, à étudier : celui du père de Mirabeau (peint déjà dans Frédéric de Fiévée) surnommé l'ami des hommes et qui fut l'ennemi de tous ses parents, de son fils, de sa femme.

J'ai pu m'enthousiasmer (24) pour les grands caractères et les belles passions que j'ai étudiées jusqu'ici. D'ailleurs j'en sentais le germe dans mon cœur, et quand je lisais la vie de Saint-Preux, de Brutus, de Gracchus, d'Othello, d'Henri V, je me disais à leur place: j'en aurais fait autant, et je repassais celles de mes actions qui par leur motif ressemblaient aux leurs. Tout me faisait donc trouver du charme dans cette étude, mère et nourrice de douces rêveries.

Il n'en est plus ainsi du *comique* dans lequel j'entre. Je me dévoue à étudier des caractères essentiellement bas et ridicules. Il n'est pas étonnant que je ne m'échauffe point.

C'est l'amour de la gloire seul, qui peut me pousser à cette dissection repoussante :

Je serai de sang-froid. Mais c'est peut-être la seule disposition où l'on puisse faire du bon comique. Dans le *tragique* on peint ou une grande passion, ou une action sublime inspirée par l'amour de la gloire, ou le plaisir à faire des choses utiles (ou Hermione demandant la tête de son amant Pyrrhus à Oreste, ou le vieil Horace disant: qu'il mourût). Dans le premier cas, l'amour de la gloire fait que je deviens moi-même l'homme passionné; dans le deuxième je peins ma passion elle-même, l'amour de la gloire mise dans l'utile.

1. Dans le *comique* je peins ou une passion, comme le Métromane, le Joueur, l'Avare, etc.

2. Ou une passion habituelle, comme le Menteur, Cathos, et Madelon. Ici, il y a deux cas différents : 1° ou le protagoniste sait bien quand il cède à la passion, comme

(24) 4 thermidor an XII [23 juillet 1804].

Dorante qui sait bien qu'il ment quand cela lui arrive;

2° Ou l'habitude est devenue une deuxième nature, comme Cathos et Madelon qui ont tellement perdu le naturel de vue qu'elles ne peuvent plus le retrouver dans leur mémoire, faire de comparaison, et par conséquent reconnaître leur route pour la fausse.

3. Ou enfin, si je suis mauvais poète un défaut de la *tête* qui n'est digne que de pitié, étant une espèce de folie. Tels sont le Distrait, l'Irrésolu, l'Etourdi, etc. J'ai renoncé à ce genre vicieux.

Reste les deux premiers. Si je donne à mon protagoniste comique la meilleure tête possible (à mes yeux), tout va encore bien. Je n'ai qu'à me passionner et me peindre moi-même. Dans ce cas cependant je leur prête ma tête qui a les habitudes de mon âme, ce dont, dans la nature, la leur s'éloigne dans la proportion ou leur âme est éloignée de la mienne. Par exemple, ma tête ne va point avec l'âme de Tencin, difficulté à vaincre en peignant Chamoucy (25).

Mais si je ne lui donne pas une bonne tête (ce qui sera presque toujours puisque c'est par un défaut de la tête qu'un homme tendant au même bonheur que nous se trompe de route et nous fait rire), si, dis-je, je ne lui donne pas une bonne tête, je ne puis plus suivre le courant rapide et entraînant d'une passion, il me faut composer de pièces et de morceaux, au reste, il semble que le profond Molière en ait usé ainsi. Il prenait tout ce qu'il trouvait dans les canevas italiens et employait ensuite tout ce qu'il avait remarqué, les anecdotes ridicules du temps, etc., etc.

Ici il me faut faire un autre point de comparaison. Dans la peinture d'une passion je me disais d'abord : cette passion, à son maximum doit-elle plaire au public? Si oui, je commençais à peindre. Dans le courant du

(25) Chamoucy, personnage des *Deux hommes*, pièce à laquelle Beyle travaillait. — N. D. L. E.

travail je me disais : Ce sentiment est-il le meilleur possible pour peindre la passion? Ensuite (pour le style) : ce vers est-il dans le rythme le plus convenable?

Ici, c'est tout différent: 1° il me faut déterminer à quel public je prétends plaire, me faire une idée nette de ce public; 2° à quel degré il faut que mon protagoniste lui semble ridicule. C'est sur ce point-ci (26) qu'il ne faut pas me laisser intimider par les esprits vulgaires. Les dangers sont de deux sortes : on pourra me siffler ou me mettre au Temple. Les traits que je ferai représenter paraîtront trop forts, charge invraisemblable, ou le gouvernement, voyant ma morale trop excellente et renversant les erreurs sur lesquelles il se fonde, me punira.

Qui ne méprise pas souverainement les sifflets du jour et un emprisonnement passager doit renoncer à faire des comédies. J'ai devant moi pour me soutenir l'exemple sublime du Tartufe, où Molière a bien osé mettre les propres paroles de Jésus-Christ : « O ciel, pardonne-lui comme je lui pardonne », et cette pièce est la plus belle comédie qui existe et son plus beau titre à la gloire.

Tracer mes caractères avec la plus grande hardiesse, les faire parler de la manière la plus vigoureuse (dans leur caractère, s'entend). Ce n'est qu'ainsi, en méprisant les avis de tous les esprits vulgaires, que j'atteindrai au maximum de *force* et d'*intérêt,* quitte après tout pour faire imprimer mes pièces si on ne veut pas les jouer.

Ne pas me laisser dominer surtout (27) par cette idée survile que répètent tant les Laharpe, Palissot, Geoffroy et autres dandins qui veulent juger ce qu'ils n'ont jamais connu ni senti, qu'il n'y a de bon en comique que ce qui est comme Molière, en tragique comme Corneille et Racine, en éloquence comme Bossuet, Fénelon et Pascal.

Que toutes ces règles soient conclues directement par moi de mes observations sur l'âme et la tête de mes spec-

(26) 4 thermidor an XII.
(28) 7 thermidor XII.

tateurs, j'atteindrai le vrai beau et les Brutus futurs qui m'auront compris dans cinquante ans m'adoreront bêtement à mon tour.

Dans toute poésie (discours tendant à émouvoir) il y a deux degrés de mérite. Il faut 1° que tous les *sentiments* et *idées* de votre personnage soient naturels;

2° Qu'ils soient choisis parmi tous les *sentiments* et *idées* naturels de manière à produire le plus certainement possible tel effet sur l'âme de tels spectateurs. C'est cette seconde opération que j'appelle *sublimer*.

Par exemple Goldoni a à un degré très élevé le premier mérite, il n'a presque pas le deuxième.

Les passions (28) *nous découvrent une infinité de vérités sur nous envisagés d'une certaine manière.*

Par nous j'entends la réunion de notre corps, notre tête et notre cœur.

Quand nous sommes avec quelqu'un et que nous trouvons tous deux notre plus grand bonheur dans la même chose, nous nous aimons l'un l'autre autant que possible.

Je dis d'une certaine manière ou sous un certain rapport, par exemple la passion de la vengeance nous fait rendre une infinité de jugements sur notre puissance. L'amour que Saint-Preux avait pour Julie lui faisait rendre une infinité de jugements sur le pouvoir qu'il avait de la rendre heureuse.

L'amour qu'un homme très aimable (dans le sens de la société) aurait pour une femme très aimable (dans le même sens) lui ferait rendre une infinité de jugements sur le pouvoir qu'il a de plaire aux femmes.

On peut donc dire que plus un homme est passionné, plus il est profondément égoïste. Mais dans le monde on entend par égoïste celui dont le but est le plus éloigné possible de celui des autres. Quand le but d'un homme n'a été éloigné de celui d'un autre, plus que l'usage ne

(27) 6 thermidor an XII.

le permet (29), que dans une action accidentelle, on dit qu'il a fait là une action d'égoïste.

Si cette disposition (état) de son âme est la plus habituelle possible, on dit : voilà un parfait égoïste.

Une action *égoïste,* prise seule, est d'autant plus excusable aux yeux du public (30) que l'on peut lui faire croire que la plus forte passion possible nous animait. Il y a ici deux choses à considérer. Le degré de croyance que vous pouvez lui donner (2, 3, 4, etc.) (31), le degré de force de la passion dont vous lui faites croire que vous étiez poussé.

L'usage ou les mœurs est un contrat social (c'est-à-dire fait avec ceux avec qui on entre en société) par lequel on est convenu de se sacrifier à tel degré au bonheur des autres.

On offense la bonne compagnie qui est ici tribunal sympathisant avec le lésé en faisant plus ou moins ce qu'on doit.

Ce contrat social nommé usage peut être plus ou moins cher. Par exemple il peut dire : vous sacrifierez 2/3 de degré de bonheur pour en procurer un degré à autrui ou (étant plus cher) vous sacrifierez un degré de bonheur pour en procurer un degré à autrui.

Chaque homme a plusieurs sortes de liens avec ses contemporains, chacun de ces liens ou *contrats* est plus ou moins cher.

Il est plus cher à mesure que la personne est plus près de nous.

Chercher combien aujourd'hui (1804) il y a de contrats qui lient chaque homme.

Un homme de la meilleure compagnie (car elle néglige de juger ceux qui ne sont pas de son sein) est lié

1° Avec ses parents,

(29) L'usage est le niveau général auquel la meilleure compagnie rapporte tout. C'est les Mœurs.

(30) Me régler dans mes pièces sur mon excellent public.

(31) 10 est toujours le maximum.

2° Avec ses amis,

3° Ensuite par un contrat distinct avec chacune de toutes les classes de la société.

Pour les contrats de cette troisième espèce la bonne compagnie est plus sévère à mesure que son degré de sympathie est plus...... (32), car il faut bien se souvenir que dans ces jugements c'est toujours l'amour-propre (33) qui décide seul la plupart du temps, et quand il est arrêté ce n'est jamais que par la crainte d'encourir le blâme du public.

Le nombre des contrats et leur prix change, ce me semble, à chaque siècle. Par exemple nous n'avons plus les contrats que chaque Thébain de la légion sacrée avait avec son amant, que tout chevalier avait avec son frère d'armes, que chaque mari d'Italie a de nos jours avec le *Sigisbée* de sa femme, que chaque chevalier avait avec sa dame, etc., etc.

Tous contrats qu'on ne pouvait enfreindre sans s'exposer à une peine.

A la première vue il me semble que la réunion des gens de bon ton dans chaque siècle ne se charge de veiller qu'à ce que les lois ne régissent pas, de manière que dès qu'on fait une loi sur une faute, elle n'en parle plus, et que dès qu'on supprime une loi sur une faute, elle reprend ses droits sur cette faute.

Me voici arrivé à la différence de la comédie dans les Républiques ou dans les Monarchies.

Cependant les gens du bon ton parlent aussi des crimes (ou cas qui par les lois doivent avoir une peine), mais il me semble que c'est par curiosité.

Curiosité est le plaisir qu'on a à connaître les hommes de qui dépendent notre bonheur et notre malheur, elle suit le degré de leur influence sur ces choses.

Ici on peut bien voir l'influence de l'habitude sur une

(32) En blanc dans le manuscrit. — N. D. L. E.

(33) Amour de soi, intérêt et non pas vanité, amour-propre est toujours employé par moi dans le sens de cette *phrase*.

passion. Un homme qui a vécu dans le monde avec le plus de goûts dépendants de ceux qui l'entourent a fait sa principale occupation de les étudier. Supposons que cet homme ait été passionné de manière à avoir le plus grand degré possible de désir de les connaître, supposons encore que cet homme ait été passionné de cette manière depuis sa plus tendre enfance jusqu'à vingt-sept ans, que tout à coup à cet âge il se lie par des vœux éternels et volontaires à la Grande-Chartreuse. Je dis que même là, séparé par sa propre volonté pour toujours du monde, il écoutera encore des nouvelles avec un vif plaisir. Cependant par la supposition ces nouvelles lui sont parfaitement inutiles, force de l'habitude sur une passion.

Haïr est une peine, quand nous la prenons nous voulons l'échanger contre du plaisir.

Dans nos mœurs actuelles quel est le taux de cet échange au théâtre? On a sifflé dernièrement dans le *Pauvre Garçon malade* un voleur qui s'introduisait devant le public dans sa chambre et qui venait lui voler une boëte.

Quelle différence le public met-il à la scène entre l'odieux qu'il doit punir et l'odieux que doivent punir les lois?

Cléopâtre de *Rodogune* est bien plus odieuse que Narcisse de *Britannicus,* cependant on murmure en entendant Narcisse, on est prêt à le siffler; Cléopâtre n'excite point ces mouvements de l'âme.

Tartufe ne paraît qu'au troisième acte. Il me semble que sa première scène au quatrième fatigue. Est-ce la faute du caractère ou de Molière? Sa grande scène où on l'attrape ne fatigue pas, elle intéresse fort.

En nous montrant l'*odieux* on nous montre un des inconvénients de la vie, on nous cause un désespoir.

Borneveld qui devrait être la plus utile des pièces fatigue à voir jouer, je n'irai pas une troisième fois.

Le *Vaniteux* par exemple est très odieux dans la vie

commune, mais c'est nous que regarde entièrement le droit et le moyen de le punir, ou nous avons seuls le moyen de le punir.

STENDHAL.

(*A suivre*)

UN DUEL EN ITALIE

Cela date du temps où la vie ne m'était pas à charge, c'est-à-dire de la guerre. Je m'étais condamné à mort ou, du moins, je le croyais : ce qui m'a valu d'aimer la vie pendant vingt mois.

Des circonstances inespérées allaient me permettre de sortir, d'une manière qui passe pour noble et sans me heurter aux préjugés tenaces de mon éducation, de sortir, dis-je, d'une maison où je ne me suis jamais senti bien à mon aise.

J'avais choisi l'aviation, parce qu'elle m'offrait à la fois un risque au moins égal à celui de l'infanterie et des conditions d'existence incomparablement supérieures.

Pour le dénouement j'étais tranquille : une chance moyenne me suffisait et jusqu'alors le destin ne me l'avait jamais refusée. Le temps qui me séparait de l'échéance ne me priverait pas des moyens de goûter ce peu que la vie a de bon et dont je prévoyais que la pensée de le perdre ne manquerait pas d'augmenter la saveur.

La vie de l'aviateur, avec son lit pliant et ses cantines, avec sa chambre en baraque ou en billet de logement, ses meubles (voire ses chiens) qui le suivaient de terrain en terrain, avec la popote et le phonographe, avec les autos dont il disposait pour courir le pays, depuis les batteries d'artillerie jusqu'à la plus prochaine ville de l'arrière, était un mélange à peu près égal de tourisme, de sport et de guerre.

Les doux désirs, la lecture, parfois même une discrète vie mondaine (en Alsace nous étions invités à dîner et nous allions jouer au tennis dans les châteaux du voisinage) alternaient avec les courses célestes, l'aventure amoureuse avec le péril.

La mort ou la captivité qui de temps à autre enlevait un ou deux membres du petit groupe (quelques jours plus tard il se retrouvait au complet) était un événement si naturel, si peu inattendu qu'il ne pouvait pas plus suspendre le cours des menus plaisirs que celui du travail aérien.

Je dois ajouter que ce travail en lui-même, qu'il s'agît de réglage d'artillerie, de reconnaissance à vue ou photographique, était extrêmement intéressant. L'une des raisons de ma répugnance à l'égard de l'infanterie (il faut dire la vérité : c'était sans doute la moindre) était la position anachronique de cette antique reine des batailles dans la guerre moderne.

Au trépas du fantassin dont le sublime vient de ce qu'il n'oppose à la conjuration de tant d'ennemis : le canon lourd, le canon de campagne, la mitrailleuse et l'avion, d'autres armes que sa capote boueuse, son casque et son fusil, je préférais la blessure reçue dans la solitude des airs ou même la simple chute d'Icare.

La lutte revêtait parfois des formes imprévues. Elle ne se bornait pas, comme on le croit généralement, au duel aérien, au combat d'avions. J'emprunte l'épisode que l'on va lire à mon carnet de vol sur le front italien.

Imaginez d'abord que vous apparaisse, embrassée d'un seul regard et dans sa réalité, l'une de ces cartes de géographie sur lesquelles on a tant travaillé et rêvé qu'elles nous sont devenues aussi familières que les visages de nos proches.

On avait beau se dire que cette combinaison de lignes n'était pas une construction purement intellectuelle, le fruit harmonieux du seul cerveau des géographes : on ne

peut se garder d'un mouvement de surprise et d'orgueil le jour où, d'un point de vue inespéré, l'on est admis à contempler, non plus une image patiemment reconstituée par l'esprit humain et mise par lui à notre portée infime, mais l'immense réalité elle-même dont le monde avait accoutumé de penser que le spectacle était réservé à l'œil de Dieu.

C'est ainsi que, par un clair matin de l'hiver de 1918, depuis quatre ou cinq mille mètres, dans le ciel de la Vénétie, je contemplais l'original d'une carte bien connue.

Entre le dur bouclier des Alpes et le sein bleu et gonflé de l'Adriatique, il y a place pour une plaine heureuse, veinée de fleuves clairs. Montagnes, plaine, fleuves, mer, je commandais un grand morceau de l'Italie du Nord. (Quelle attitude faudrait-il au regard pour qu'il pût embrasser la France, sa chère figure hexagonale?)

Le large lit des fleuves, ce sont d'humbles rivières qui l'habitent. De même, il y a tels vieux palais qui sont divisés entre des petits ménages. A travers l'étendue blonde et grise de la Piave ou de la Brenta sinue un lacis de chenaux sombres; l'on dirait une planche d'anatomie, le système nerveux ou l'appareil circulatoire.

Un si beau manque de proportion évoque une âme qui roula des passions. L'on admire comme, apaisée, un chemin médiocre borne son cours. Mais, tel un sable lumineux et stérile, le souvenir de ses orages l'environne, et la menace constante de nouveaux débordements.

On a commencé par monter devant un mur. Des villages ont jeté leur coup de dés jusque sur les pieds des Alpes. Des serpents blonds atteignent à force de replis le faîte de la sombre forteresse.

On dépasse les remparts et l'on découvre une armée de cimes, en éblouissant uniforme de neige, qui emplit l'espace jusqu'aux profondeurs du nord et trempe d'argent la voûte fléchissante de l'azur.

Tel un filet qu'un pêcheur a tendu, pour le sécher, sur le rivage au pied de la falaise, un réseau de routes, clair et serré, recouvre la plaine, des Alpes à l'Adriatique. Des villages, des villes y sont restés pris. Il y a d'antiques villes fortes que l'on reconnaît à leur visage géométrique : Cittadella est ronde, Castelfranco carré.

La mission que mon observateur a reçue, c'est de photographier, au delà de la Piave, les premières pentes de la montagne, qui sont truffées de batteries autrichiennes ou allemandes.

Quand nous passons les lignes, c'est-à-dire le ciel du fleuve, l'avion, selon l'usage, est « sonné ». Magiquement éclosent dans l'air limpide de grosses fleurs noires.

Grâce à l'imperfection des artilleurs, c'est plus haut que l'avion, ou plus bas; ou bien devant lui (et elles accourent à sa rencontre) ou derrière lui (et elles prennent la fuite). Le tonnerre du moteur fait qu'on les croit muettes. Mais qu'elles viennent à fleurir trop près, un affreux bruit de ferraille qui pète vous bourre les oreilles.

Pour l'instant je me soucie seulement que la bande de terre désirée apparaisse et se déroule dans la trappe ouverte entre les pieds de mon compagnon. L'avion qui nous porte est un Sopwith, et il lui est impossible, même en se penchant, de rien me crier dans l'oreille. S'il veut que je rectifie la direction, il tire sur de petites ficelles que j'ai passées à mes bras, telles les « guides » dont usaient, au temps des chevaux, les enfants qui jouaient au cheval. Nous jouons à Pégase.

Sitôt les clichés pris, je fais demi-tour et, quand nous repassons les lignes, la batterie qui guettait notre retour nous décoche de nouvelles fleurs, par bouquets de quatre.

Je balaie du regard la rive du fleuve et soudain je croise l'éclair des quatre gueules ouvertes. Je les repère sur la carte.

C'est à l'entrée de la gorge de la Piave, à peu près à

mi-distance entre la plage du fleuve et un petit groupe de maisons (qui est le village de Vas), au-dessous d'une mince ligne claire qui aboutit au fleuve (et qui est le lit desséché d'un torrent) et au-dessus d'un trait sombre, très ténu (qui doit être une haie).

Je guette une nouvelle salve. Exactement où je l'attends, elle s'allume. Bien! Ou plutôt je n'ai pas eu le temps de finir de murmurer ce : « Bien! » J'entends un bruit énorme et en même temps j'ai l'impression d'un choc. Puis un grand silence soudain, et voici tout le tour de l'horizon qui se met à défiler (comme aux chevaux de bois), lentement et en se balançant, autour de l'avion.

Je comprends que le moteur a calé et que l'avion descend de lui-même, en feuille morte. Je me penche et je vois que l'hélice n'a plus qu'une pale. Je redresse un peu le nez de l'appareil et, dès la première manœuvre que je tente, le voici sortir docilement de l'entonnoir où il s'était engagé.

Il ne s'agit plus que d'aller, en vol plané, atterrir le plus loin et le mieux possible. Comme nous étions à quatre mille mètres quand l'accident est arrivé, je dispose d'une belle hypoténuse. Et j'espère bien allonger sa pente jusqu'à notre terrain, qui est un peu au nord de Castelfranco.

Je me retourne vers mon observateur, qui est (ou était) un garçon brave et calme. Non, il me fait signe que tout va bien. C'est alors que je découvre, dans la toile du fuselage, juste derrière mon dos, une déchirure qui marque le passage d'un bel éclat.

A la guerre la vengeance est un plat qui se mange chaud. Je fais à mon compagnon le signe de presser la détente d'une arme. Il a eu la même pensée que moi, car il était en train d'achever de dérouler l'antenne de T. S. F.

Je lui passe ma carte, sur laquelle j'ai marqué d'un coup d'ongle ce que je crois être l'emplacement précis

de l'adversaire. Il me répond d'un signe de tête que nous sommes d'accord.

En six lettres et quatre chiffres (un indicatif, puis le signal : « Je demande à régler », puis 9790, les coordonnées du point sur le plan directeur), il alerte un de nos groupes d'artillerie lourde et lui désigne l'objectif sur lequel nous demandons à régler un tir dit de destruction.

J'ai réglé parcimonieusement ma descente et je me réjouis de me voir encore à bonne hauteur quand apparaissent les campaniles familiers des villages qui avoisinent le terrain, et parmi eux le plus caractéristique est celui de Riese (le village natal de Pie X), lequel est coiffé d'un bonnet pointu d'astrologue.

Mon avion mutilé et silencieux atterrit (pourquoi ne pas le dire?) impeccablement. Le capitaine et les camarades viennent à nous, comme il est d'usage quand on revient d'un coup dur. Nous sommes félicités et il est question de bouteilles.

Je me suis mis en tête de faire le réglage moi-même (avant de piloter j'ai été pendant plus d'un an observateur d'artillerie lourde) et je dois d'abord me battre avec mon compagnon qui ne consent pas à se le laisser enlever. Le capitaine tranche le différend à l'ancienneté.

Je reprends l'air dans un avion frais, mais cette fois-ci comme observateur.

Je découvre dans l'immense plaine une sorte de petit timbre-poste blanc et noir : c'est l'insigne de la batterie qui va me servir d'arme. Tout à côté se voit un bâton blanc qui veut dire : « Je suis prête à tirer. »

Tandis que l'avion, une fois sa hauteur prise, file vers la Piave, je cherche à remettre les yeux sur le point, perdu dans la grisaille du tableau, où se tient mon adversaire.

Je ne cherche pas longtemps. Braves et infatigables artilleurs, comment soupçonneraient-ils la pensée qui

anime ce nouvel avion qui se présente dans leur rayon céleste? A peine suis-je parvenu à bonne portée que je vois s'allumer, là où j'allais chercher mon objectif, une quadruple œillade.

Mais maintenant nous sommes à deux de jeu. J'ai, trois kilomètres plus bas, quatre canons de 155 qui sont alignés quelque part dans la plaine et que je vais manier aussi sûrement et aussi vite qu'un pistolet. Pour appuyer sur la gâchette, je tape avec le manipulateur le signal : « Tirez ».

L'un après l'autre j'observe les quatre panaches qui, clairs ou sombres, jaillissent du sable du torrent ou du terrain qui environne le but.

En examinateur minutieux, je donne à chaque pièce sa note. « Le premier coup : bon en portée, cent mètres à gauche. Le deuxième : cinquante mètres à droite, cinquante mètres court. Etc... » (Un code excellent permet d'exprimer tout cela en quelques signes.)

Dès qu'il s'est vu visé, l'adversaire, bien entendu, s'est tu. La plus grande tristesse des artilleurs pendant la guerre, si habiles par ailleurs à camoufler leurs batteries, ç'a été de ne pas pouvoir tirer sans que le feu de leurs départs se voie.

Avec une bonne batterie (et tel est le cas) il suffit de trois ou quatre séries de quatre coups pour que l'arme soit bien au point. On voit les panaches, comme des bêtes dociles, se grouper, se tasser sur le morceau de terre qui leur est assigné.

Comme ce réglage m'intéresse personnellement, je fignole. Déjà j'observe avec bonheur dans ce petit coin, devenu au bout d'une heure familier à mes yeux, une explosion (d'un dépôt d'obus ou de gargousses) : un gros éclat de feu, soudain et bref, après lequel monte, comme l'âme de ce qui vient d'être détruit, un champignon de fumée.

Je commande, à titre de contrôle, une série de vingt-

quatre coups, six salves ininterrompues. Le point moyen est bon et certains coups sont tombés dans le mille. Déjà l'objectif présente une ellipse de terre retournée, plus sombre, qui le distingue aisément du sol environnant.

Le tir est réglé : ma mission est terminée. Maintenant commence le vrai tir, la « destruction », un pilonnage de trois cents obus, chaque pièce tirant, indépendamment et le plus vite possible, sa provision de projectiles. Après quoi, si mon adversaire n'est pas mort, il n'en vaudra guère mieux.

Quant à moi, si je continue à croiser au-dessus de la victime (tout en me gardant bien de traverser la ligne de tir de ma batterie : on a vu des avions d'observation, comme un tireur qui se tue par maladresse avec son arme, abattus par un obus de la batterie qu'ils étaient en train de régler), ce n'est pas pour le seul plaisir de contempler l'accomplissement de ma vengeance. Je dois surveiller le tir pour le cas où l'une des pièces se déréglerait. Il faudrait alors revenir au tir par pièce et remettre au pas, dans l'attelage de fer et de feu, la bête qui fait des écarts.

Quand on revient indemne d'un combat où l'on a eu le bonheur de laisser pour mort son ennemi sur le terrain, on éprouve le besoin de se détendre et, si c'est pour l'honneur d'une femme qu'on s'est battu, et qui ne s'en doute pas le moins du monde, on se plaît à aller chercher sa récompense dans de beaux yeux ignorants.

Comme le réglage n'a pas pris plus de deux heures et demie et que nous avons encore beaucoup d'essence, je griffonne quelques mots sur un bout de papier que je tends ensuite à mon pilote : « Si on allait se promener un peu sur Venise? »

Ce charmant sous-officier de hussards ne se soucie guère plus de l'aspect céleste de Venise que de celui de Reims ou de Verdun, et il ne laissera tomber sur elle par-dessus le bord de la carlingue que deux ou trois re-

gards indifférents. Mais il sait que l'Amirauté italienne prétend interdire aux appareils alliés le survol de cette ville du front. Interdiction, évidemment, assez platonique. Mais un Français, surtout très jeune, ne résiste pas au plaisir d'enfreindre une défense, et (l'historien doit tout dire) surtout italienne.

Nous tournons donc le dos à la Piave ,semblable à une incrustation dans la plaine d'un marbre blond veiné de vert pâle et de vert foncé; à ses villages riverains qui sont, de part et d'autre, de petits tas de cubes de mosaïque sans emploi; à ce pont trop court, que l'on a amputé, pour ne pas faire de jaloux, des trois premières arches à chaque bout.

L'horizon, c'est l'Adriatique, que le contre-jour (il est midi) dérobe sous une brume basse, collée à la mer. Mais, à l'approcher, cette brume devient si étrangement claire qu'il apparaît que sous son léger emmaillotement, c'est de la lumière qu'elle emprisonne. Et puis, au fur et à mesure que nous avançons, comme si nous étions le char du soleil, la voici se dissoudre.

Nous sommes sur la lagune, parsemée de taches sombres et plates. C'est un curieux aboutissement de la terre. Ce n'est pas cette frontière si nette, par exemple de la côte française de l'océan, que souligne un liseré neigeux.

Ici la terre se poursuit sous la mer, et l'eau, une eau lisse et sournoise, déborde sur la plaine. Les deux éléments ne sont pas, comme ailleurs, couchés côte à côte; mais l'amour les mêle, le corps de la mer azurée sur celui de la terre brune.

Il reste sur eux, à la verticale, une enveloppe d'argent bleu, extrêmement ténue, perméable à l'œil, comme un duvet sur ces noces éternelles de la terre et de la mer.

Le fruit de ce divin accouplement, et nous descendons sur lui comme l'abeille, c'est, au bout du trait oblique de la voie ferrée, Venise, pareille à une fleur au sommet de sa tige.

Le Grand Canal coupe en deux cette figure plate, sinueusement comme deux morceaux d'une patience. Je vois qu'elle est faite d'une foule pressée de petits îlots ou plutôt de petits radeaux bâtis que délimitent les rios et qui sont amarrés les uns aux autres par des ponceaux. Tout cela ne paraît tenir ensemble et former une ville que grâce à ces innombrables agrafes. Qu'elles viennent à se rompre, et voilà toute l'étrange flottille de palais, de maisons et d'églises qui va partir à la dérive.

ANDRÉ DUBOIS LA CHARTRE.

POÈMES

—

LA FIGURE DE PROUE

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste.
BAUDELAIRE.

Sous les lambris où l'or des lys royaux se fane,
Arrachée au vaisseau dont la proue a porté
Son vaste essor penchant, la Victoire océane,
Fille du vieux Puget, s'érige en majesté.

Son visage creusé par les houles virides
Atteste encor la griffe auguste du lion,
Ses seins clairs font songer aux fruits des Hespérides,
Sa cuirasse est plus riche en feux qu'un galion.

Un jour, à l'heure épique où le soleil qui sombre
Rend leur pourpre éphémère aux héros des frontons,
Comme je m'attardais, solitaire, dans l'ombre
De la fauve Niké que soulève un triton,

J'ai cru voir l'incarnat des roses chaleureuses
Envahir lentement son masque craquelé,
Deux rayons pers jaillir de ses prunelles creuses,
Et soudain, la déesse errante m'a parlé :

« Toi qui rêves d'une île aux chapiteaux de palmes
Où l'Age d'or, cerné par le saphir des mers,
Enivre indolemment de ses voluptés calmes
Des cortèges d'amants qui n'ont jamais souffert,

Par mon âme de nef et d'oiseau de tempête
Dont l'aile a dominé sur les quatre horizons,
Cesse de convoiter l'édénique retraite
Où vivre en demi-dieu tes plus vertes saisons.

Au don que ton désir attend d'un seul visage
Que pourraient ajouter et décors, et climats?
Un bel être porte avec lui son paysage.
L'espoir ment qui sourit dans la sylve des mâts.

Aime ton sol au nom chantant d'Ile-de-France,
Ses ciels d'argent, son fleuve lisse et sans voiliers,
Heureux s'il t'est donné d'imprimer à tes stances
L'onduleux bercement de ses blancs peupliers!

Et l'autre île, la Thulé d'or dont nulle étrave
N'a déchiré le golfe aux glauques profondeurs,
Sera tienne le soir où la grande Eve en fleurs
Qui viendra du pays nordique des yeux graves

Posera doucement sa tête sur ton cœur. »

—

APOGEE

Pour retrouver son visage
Transfiguré par l'étreinte,
Je n'ai qu'à fermer les yeux.

O face précise et pure
En proie à l'esprit du feu,
O pâleur méduséenne
Où vivaient deux astres bleus,
Deux beaux saphirs magnétiques
Cerclés d'un mince anneau noir,
Et plus grands que les blessures
Ignées du ciel de minuit!

Souvenir, sois-moi fidèle.
Puisse le temps qui déforme
Et qui flétrit t'épargner!

Semblable au héros qui s'arme
Pour le choc désespéré,
C'est toi que je choisirai
Quand viendra la Parque blanche
Qui connaît l'heure et le lieu.

Ni talisman, ni dictame,
Rien que le signe d'une âme, ...
Rien qu'un visage de femme
Comme un bouclier de feu.

—

IMAGE DU DESIR

Le lied aux mots irisés couleur de lune et de neige,
Le chant vernal que tu veux, comment te le donnerais-je?

Je ne sais plus déployer qu'un grand rythme plein de heurts
Tout semblable aux battements désordonnés de mon cœur.

Les tristes cris que j'arrache à ma vérité profonde
Jaillissent, coupants et nus, comme des pierres de fronde.

Vainement blesseront-ils le silence où tu attends
Que je module à mi-voix quelque odelette au printemps.

Tout ce qui n'est pas ton corps, je l'ai banni de ma vie.
Je n'ai plus que mon désir et sa force inassouvie.

Je n'ai plus que mon désir, sombre, immobile et brûlant
Comme ce jeune cyprès dont j'ai vu jadis l'élan,

Et qui, rivé à sa rouge et pierreuse fondrière,
Ardait sans se consumer sous mille traits de lumière.

FERNAND ROMANET.

FRÉDÉRIC MISTRAL ET L'ACADÉMIE DE NIMES

—

L'histoire des rapports de Frédéric Mistral avec l'Académie de Nîmes est inédite; il me convenait de l'établir à l'occasion du centenaire comme un hommage rendu à la mémoire du Maître.

D'abord il importait à notre vie locale de définir les relations de notre Académie avec l'illustre poète qui ne fut pas l'un de ses membres résidants, puisqu'il n'habitait pas Nîmes, mais qui lui appartint pendant quarante-sept ans, de 1867 à 1914, soit comme associé correspondant, soit comme membre honoraire.

Puis cette histoire est instructive. Elle ne comporte pas que des faits plus ou moins curieux, mais des actes significatifs, des gestes révélateurs d'une époque où les conflits comme les sympathies furent ardents et parfois dramatiques; elle oppose des tempéraments, des caractères, des âmes, et peut-être, au fond, deux cultures entre lesquelles le Rhône, fossé longtemps infranchissable, n'est devenu que récemment un nécessaire et puissant trait d'union.

Car j'y vois d'un côté la Provence et de l'autre une contrée du Languedoc qui nous est particulièrement chère, deux grands pays riches de traditions, dont les particularismes tour à tour joints ou affrontés ont pu faire croire un instant à une rivalité qui n'est qu'une émulation d'honneur et de gloire. J'y vois d'un côté Mistral, chef du félibrige grandissant, pacifique conquérant ou plutôt rassembleur de la terre et de la conscience méridionale, dont le prestige sans cesse accru déborde

son terroir, séduit d'emblée les imaginatifs, rassure les scrupuleux, s'impose aux hésitants, non sans quelques accès de mauvaise humeur qui étonnent d'abord, mais qu'explique une résistance loyale encore qu'inopportune. Et d'autre part Bigot, poète patoisant, admirateur de Mistral, mais rebelle à son esprit et à sa langue, et le groupe compact de ses partisans, tous lettrés sincèrement épris de leur cité, qui, moins enthousiastes que prudents, gardent leur quant à soi, doutent du Félibrige, redoutent ses ambitions, ou se retranchent par tradition derrière un régionalisme trop limité qui ne laisse qu'un champ restreint à l'inspiration poétique. J'y vois enfin le génie triomphant, les défiances apaisées, l'entente rétablie entre des esprits momentanément divisés, l'élite de notre ville ralliée autour de Mistral et déplorant sa mort comme un deuil de la pensée universelle.

Voilà ce que révèle cette étude. Quelle tâche délicate pour l'historien qui, s'il veut être exact, doit peser ses mots, calculer ses effets, rendre à chacun son dû, marquer les étapes du débat en conciliant les parties, et montrer par-dessus tout qu'aux divergences de pensée se mêla un conflit d'amour-propre. L'ère des polémiques est close : je ne la rouvrirai pas. En ces jours de commémoration, notre foi est pacifique. Mais je l'avoue : l'Académie de Nîmes posséda Mistral et ne lui fit pas toujours également fête. Dira-t-on pour l'excuser que Mistral ne fut pas toujours juste à son égard? Mais les bons ouvriers doivent s'incliner devant les maîtres. Inclinons-nous à notre tour; et rendons grâce à ceux de nos aînés qui, en doutant de Mistral, fût-ce au nom du régionalisme, nous donnent occasion de définir ce régionalisme et de glorifier son suprême représentant, le chantre de Mirèio et de Calendaù.

§

Le nom de Mistral apparaît pour la première fois dans

les Mémoires de l'Académie de Nîmes en 1855 dans un poème de Jules Canonge dédié à « M. Mistral, poète provençal. » Ce poème en vers français répond à une pièce de vers provençaux que Mistral avait adressée à J. Canonge le 3 novembre 1854 à propos de son *Izane* en même temps qu'une autre à Jean Reboul et une épître dédiée aux deux écrivains nimois, le tout sous le titre commun : *A Jean Reboul em'à Juli Canoungc* (1) .» Mistral travaillait alors à *Mirèio*. Il avait connu Canonge au Roumavagi d'Arles du 29 août 1852 et l'avait revu à celui d'Aix le 21 août de l'année suivante. Il le considérait comme Reboul, quoique à un moindre degré, comme un maître de la littérature méridionale et comme l'un de ses futurs parrains nîmois. Canonge, de son côté, ayant entendu Mistral réciter à Arles *La Bello d'Avous* et à Aix *La mort doù Meissounié,* a deviné son génie et en homme généreux, journaliste averti, d'ailleurs ami de Reboul, il se fait son protecteur. Et comme Reboul en 1852 avait lu à l'Académie de Nîmes (2) un poème *Sur la veille de Noël* dédié à Roumanille, Canonge à son tour, trois ans plus tard, révèle Mistral à notre compagnie.

Ses vers médiocres ont du moins le mérite de la sincérité. Canonge s'excuse de ne point écrire en provençal et surtout d'être moins bon poète que son protégé.

Mon idiome, altier langage,
Va sur des échasses hissé.
Par ses pronoms embarrassé,
D'*e* muets traînant un bagage,
Il n'est qu'aride et compassé.

Peut-il lutter de mélodie
Avec ce parler gracieux,
Abondant, souple, harmonieux,
Que la Grèce et que l'Italie
Enseignèrent à tes aïeux?

Toi, qu'un meilleur génie enflamme,

(1) Voir Pitollet, *Mercure de France*, 1er nov. 1911.
(2) Mémoires de l'Académie de Nimes, 1853, p. 364.

Tu découvres, tu fais encor
Briller les perles du trésor
Qu'un peuple fort garde en son âme;
Ton vers les enchâsse dans l'or.

Aux champs où, joyeux, tu respires
Du ciel la douce majesté,
Le travail et la liberté
Font à l'esprit de beaux délires,
Au cœur une sainte fierté.

Ces strophes sont une présentation en règle. Elles apprenaient à nos confrères d'alors que Mistral était un grand poète provençal, qu'il habitait la campagne et qu'on pouvait attendre de lui des œuvres d'un caractère inédit.

Cette lecture dut avoir du succès. La qualité de poète-paysan que Canonge décernait à Mistral compensait celle de Reboul, poète-boulanger. On croyait alors, d'après Lamartine, à la vertu des poètes-ouvriers, et notre bulletin de 1857 contient une poésie de Reine Garde sur *les Monuments de Nimes* dédiée à MM. les membres de l'Académie du Gard (3).

Notre compagnie s'intéressait aussi à la Renaissance provençale, puisque J. Canonge écrit en 1852 l'*Avaras* et *Lou bon larroun,* insérés dans le recueil des Noëls de Roumanille, et que trois pièces patoises de J. Reboul parurent à titre posthume dans *Un liame de Rasin* (4). De plus en 1859, aussitôt après *Mirèio,* le sujet du concours annuel de notre Académie est le suivant :

Recueillir une suite de compositions et de documents divers en lange d'Oc; et, à l'aide de ces documents, retracer les caractères distinctifs de l'idiome méridional qui fut celui des troubadours. Indiquer ensuite quel secours il a pu prêter, sous le rapport de l'énergie, de la grâce et de l'harmonie à la langue d'Oïl, langue des trouvères, devenue notre belle langue française.

(4) 1865.

Il est vrai que l'Académie, n'ayant reçu aucun mémoire, retire le sujet du concours. Mais l'annonce en est parvenue jusqu'à Genève d'où Duret la signale à Roumanille qui n'est pas informé (5). Ainsi la curiosité est éveillée en faveur du félibrige. Reboul et Canonge, provençalisants occasionnels, lui sont un appoint précieux. Le prestige de Roumanille et de Mistral grandissant chaque jour, il apparut bientôt que leurs noms s'imposaient aux suffrages de l'Académie de Nîmes.

§

Une première tentative eut lieu en décembre 1861 ou janvier 1862 à l'instigation de Jules Salles, alors président. Mistral écrit en effet à J. Canonge le 24 janvier 1862 :

A Nîmes, l'amitié est inépuisable en ingénieuses surprises. Voilà Jules Salles qui, non content de m'envoyer la Crau en miniature, veut me faire nommer membre correspondant de votre docte Académie.

Cette initiative de J. Salles se comprend. *Mirèio* avait triomphé à Nîmes en 1859; son auteur était célèbre. De plus il était très lié avec le peintre nîmois. En septembre 1861 il assiste avec lui à une ferrade en Camargue dont J. Salles rend compte dans le *Courrier du Gard* du 27 de ce mois. Le 6 juillet 1862, il l'invite à Maillane avec Canonge pour assister à la fête de saint Eloi. Quelques semaines plus tard, il le remercie de « l'agréable relation qu'il en a faite dans l'*Illustration* » (6). La même année encore il lui dédie un sonnet qui figure dans *lis Isclo d'Or* (7). J'ignore pourquoi sa candidature n'eut pas de suite. Reboul, encore vivant, l'aurait certainement patronnée. Peut-être ne fut-elle pas officiellement soumise à notre compagnie. Peut-être jugea-t-on que Roumanille,

(5) Lettre de Roumanille à Duret du 17 janvier 1859.
(6) Lettre du 14 septembre 1862 (*Archives du Palais du Roure.*)
(7) *Les Iles d'Or*, p. 406.

dont la notoriété dans Nîmes était plus ancienne, devait passer d'abord. Toujours est-il que Mistral accepte l'offre de J. Salles, puisqu'il écrit à Canonge :

Dites-lui que je veux bien, mais à une condition : c'est que ma correspondance sera purement imaginaire, fictive et idéale (8).

Cette réserve s'explique de la part d'un écrivain très occupé; elle n'a rien de désobligeant pour notre Académie.

Si même on voulait connaître à cette occasion les sentiments de Mistral sur les Académies de province, on pourrait relire d'abord sa lettre du 22 juin 1884 à l'abbé Rance à propos de l'ancienne Académie d'Arles :

Je ne professe qu'une considération très modérée pour les beaux esprits de province qui, sous Louis XIV, contribuèrent peu ou prou à implanter le culte du soleil de Versailles dans le libre domaine du soleil provençal (9).

Les Académies de province, issues de l'Académie Française, lui étaient donc, en principe, odieuses à cette date comme l'émanation officielle d'un gouvernement centralisateur. Mais au début de sa carrière, en 1862, Mistral ne pensait pas forcément ainsi. Il y a bien une lettre de Roumanille à Duret du 17 janvier 1859 qui témoigne d'un complet dédain pour les Académies en général (10) et on peut supposer, vu leur intimité, que l'opinion de Roumanille était partagée par Mistral. Mais celui-ci voyait plus loin que son ami. Son coup d'œil d'aigle embrassait tout le Midi. Il découvrait dans les Académies de la région un moyen sûr de propager la foi félibréenne. On ne s'expliquerait pas autrement l'extrême gratitude que les premiers numéros de l'*Armanà* témoignent aux Académies de Castres et de Béziers qui élurent Rouma-

(8) Lettre du 24 janvier 1862. (*Archives du Palais du Roure*).
(9) Jules Véran : *De Dante à Mistral*, p. 165.
(10) « Est-ce que je me suis jamais mêlé des affaires d'une Académie quelconque, grande ou petite? »

nille et Mistral dès 1858-59 et 60. L'élection de Mistral à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse en 1878 est célébrée dans l'*Armanà* comme un triomphe; et c'en était un en effet, car sa réception solennelle comme maître ès Jeux Floraux, le 3 mai 1879, consacra le rétablissement de l'unité intellectuelle et morale des pays de langue d'Oc. L'*Armanà* de 1878 dresse fièrement le palmarès des succès obtenus par le Félibrige dans la personne de Mistral et de Roumanille auprès des principales Académies du Midi de la France et de Barcelone (11). Quant à celle de Marseille, l'élection de Mistral en 1887 fut une véritable apothéose. Je serais donc surpris que le Maître, quoi qu'il en pensât plus tard, ne fût pas satisfait en 1862 des offres du président de notre compagnie. Admettons qu'elles fussent alors prématurées; elles devaient se réaliser cinq ans plus tard.

§

Notre compagnie continuait de suivre attentivement les progrès du Félibrige. En 1865 elle reçoit successivement le *Breviari d'Amor* de Matfre Ermengaud, publié par la Société d'Archéologie de Béziers, et *li Belugo* d'Antounieto de Béucaire. Bigot, membre correspondant de l'Académie depuis 1861, devient membre résidant en février 1864; et si on se rappelle que Roumanille était depuis plus de vingt ans déjà en relations avec Reboul, on ne s'étonne pas de lire dans le procès-verbal de la séance du 21 mai 1864 :

> M. J. Roumanille, de Saint-Rémy, auteur du recueil de poésies provençales intitulé *Lis Oubreto,* a été élu à l'unanimité membre correspondant.

L'élection de Roumanille ouvre nos portes au Félibrige : Mistral les franchira bientôt.

En effet, dès la publication de *Calendàu* en 1867,

(11) *Armanà prouvençau*, 1878, p. 19.

Charles Liotard membre résidant, rend compte de ce chef-d'œuvre à ses confrères.

Mistral, dit-il, vient de donner un frère à *Mirèio*. Cette nouvelle œuvre semble, par la nature du sujet et par la grandeur de la pensée, affecter de plus hautes visées que son aînée (12).

Liotard expose clairement les grandes lignes du poème. Il montre son caractère tour à tour populaire et savant, ses attaches avec le terroir, ses rapports avec *Mirèio* et l'*Enéide;* il en signale les plus beaux passages comme le chant XI et la mort du comte Séveran. Il oppose Mistral à Lamartine, à Roumanille, à Aubanel; il lui reconnaît l'aptitude à peindre « la lutte contre les éléments déchaînés (13) ». Il lui reproche quelques longueurs, critique à tort les deux épisodes de la conquête des rayons de miel et de la dévastation du mont Ventoux, puis, après avoir expliqué le symbole de la capture du brigand Marco-Maù, il affirme très justement :

Tout cela est traité de main de maître et dans un langage hardi, vigoureux, noble et saisissant (14).

Cette étude est méritoire si on songe qu'à cette date le sens politique de *Calendaù* échappait à beaucoup de lecteurs, et on ne saurait reprocher à son auteur de n'avoir pas dit qu'Esterelle est la Provence conquise par les Franchimands tels que le comte Séveran, et qui attend sa délivrance de Calendaù, un simple pêcheur. Liotard exprime aussi les sentiments de nos prédécesseurs tant sur Mistral que sur le Félibrige. Sur le vocabulaire il est catégorique : il le déclare composite, parce qu'il ne le connaît pas suffisamment. Il doute que la poésie provençale puisse être jamais comprise par les gens du Nord, à moins que le snobisme ne s'en mêle et qu'un érudit

(12) Mémoires de l'Académie de Nimes, 1868, p. 339.
(13) *Ibid.*, p. 343.
(14) Mémoires, 1868, p. 345.

à la mode ne la leur révèle au même titre qu'une œuvre du Moyen Age. Par contre il prend énergiquement parti pour cette « langue prétendue morte » dont « l'accent prosodique, accusé par la prononciation locale, développe les harmonieux effets ».

Provence et Languedoc sont, dit-il les pays qui peuvent le mieux la comprendre.

Et l'auteur, fier de cette parenté, heureux de marquer les liens intellectuels qui unissent les deux rives du Rhône, conclut vigoureusement :

Nous sommes ici tous Languedociens ou à peu près : jouissons de notre privilège et estimons-nous heureux de rencontrer, dans des productions de la valeur de celles de Mistral, l'occasion d'une jouissance délicate et peu commune (15).

Ch. Liotard dut obtenir les applaudissements de toute l'Académie, puisque, sa lecture achevée, il fait cette déclaration, inscrite au procès-verbal de la séance :

J'exprime en finissant un désir et un espoir. Nous concédons le titre d'associé aux hommes d'élite qui se révèlent à nous par des communications qui répondent à nos goûts ou à nos aspirations. Nous nous sommes rattaché Roumanille, un des plus intrépides vulgarisateurs de l'idiome provençal. Qu'il me soit permis de demander la même distinction pour Mistral, le plus brillant et le plus glorieux de ses interprètes (16).

Et le procès-verbal se termine par ces mots :

Cette proposition de M. Liotard est appuyée par MM. Azaïs et Bigot, et la candidature de M. Mistral au titre d'associé correspondant est inscrite sur le registre.

Voilà comment la candidature de Mistral fut admise après *Calendaù,* quand elle aurait pu l'être dès le lendemain de *Mirèio*. Mais le triomphe de *Mirèio* avait sur-

(15) *Ibid.*, p. 346.
(16) *Courrier du Gard*, 15 mars 1867.

pris tout le monde et la plupart de nos prédécesseurs n'étaient pas à même de deviner, comme Jean Reboul, le futur génie du maître de Maillane. Après *Calendaù*, ils consacrent une gloire à laquelle tout le Midi brûle désormais de s'associer.

Considérons maintenant quels sont les parrains de Mistral : Ch. Liotard, un érudit qui n'est pas félibre, mais qui a l'âme d'un poète et qui aurait pu s'écrier avec Aubanel :

Luse tout ço qu'es bèu; tout ço qu'ès laïd s'escounde (17).

L'abbé Azaïs, aumônier du lycée, félibre convaincu; enfin Bigot, d'abord l'ami, puis l'adversaire de Mistral depuis la préface des *Bourgadieiro* de 1863, mais qui, ce jour-là, eut l'élégance d'oublier ses rancunes et de soutenir le Félibrige qu'il n'aimait pas. Je loue d'autant plus volontiers cette attitude de Bigot que j'aurai lieu de le blâmer davantage en un autre endroit de cette histoire.

Le scrutin sur la candidature de Mistral eut lieu régulièrement le 20 avril 1867. Le procès-verbal porte cette mention :

Le titre d'associé correspondant lui est conféré.

Mistral ne répondit pas de suite à l'avis officiel de son élection. Il était très occupé cette année-là par un séjour qu'il fit à Paris en compagnie de Balaguer et par l'édition de *Calendaù*, puis par le coup d'Etat de Balaguer en Catalogne qui faillit ne pas réussir, enfin par la préparation de la Sainte-Estelle. Sa lettre de remerciement est datée du 1er juillet.

La voici :

Monsieur,

Une série de voyages successifs m'a empêché de répondre tout de suite à la lettre dans laquelle vous m'apprenez ma no-

(17) Brille la beauté! Que la laideur se cache! (*Vénus d'Arles*.)

mination de membre associé correspondant de l'Académie du Gard. Je serais désolé, monsieur, que ce retard eût été interprété en signe d'indifférence. Je suis au contraire très flatté et très heureux d'avoir été accueilli dans une compagnie aussi distinguée. Mais si quelque orgueil pouvait me venir de cet honneur, je me souviendrais alors que je compte parmi vous autant d'amis que de collègues.

Veuillez, monsieur, transmettre à l'Académie du Gard l'expression de ma sincère gratitude, et agréez personnellement mes remercîments les plus cordiaux.

F. MISTRAL.

Maillane (B. D. R.), 1er juillet 1867.

La phrase la plus importante de cette lettre est celle où Mistral se flatte de compter dans notre compagnie autant d'amis que de collègues. Serait-ce une malice à l'adresse de Bigot? Je ne le pense pas. Entre ces deux écrivains il y avait alors un conflit d'idées, non de personnes; et Mistral n'était pas homme à répondre à une politesse par une malhonnêteté. Je crois plutôt qu'il désirait se rapprocher de Bigot dont il estimait le talent, sauf à condamner son style et son caractère (18). Par ailleurs je ne puis apprécier dans quelle mesure nos prédécesseurs de 1867 étaient tous « des amis » de Mistral. Il n'y a pas de doute à cet égard pour le peintre J. Salles, pour l'abbé Azaïs, pour Liotard, pour l'architecte Révoil, tous membres résidants. De même pour quelques membres non résidants : Armand de Pontmartin, Léon Alègre, l'abbé Delacroix. Enfin, parmi les dix associés résidants, je reconnais deux personnalités particulièrement chères à Mistral : Ernest Roussel, rédacteur en chef du *Courrier du Gard*, et l'abbé de Cabrières, que nous avons connu cardinal. Quant aux autres Académiciens, admettons, faute de renseignements, que Mistral ait simplement voulu leur rendre leur politesse; en tout cas, sa

(18) Voir à ce sujet l'*Aioli* du 27 janv. 1897.

phrase annonce une sympathie générale pour les Nîmois, et on n'est pas fondé à soutenir le contraire.

§

Par une contradiction qui n'est peut-être qu'apparente, certains de nos aînés semblent n'avoir élu Mistral que pour lui chercher aussitôt querelle.

Calendaù, comme on sait, fut violemment attaqué à Paris; on affecta d'y voir l'apologie du séparatisme; on critiqua aussi les relations de Mistral avec les Catalans. Le pèlerinage des félibres à Barcelone (19) de mai 1868 irrita les franchimands. Et comme l'un des pèlerins était Louis Roumieux (20), des discussions s'élevèrent à ce sujet dans notre Académie, si bien qu'en janvier 1869 Ernest Roussel (21), étudiant la *Rampelado* de Roumieux, pose ouvertement la question du séparatisme, et sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux, dit leur fait aux détracteurs de Mistral (22) :

Un homme d'un esprit aimable et facile que j'ai l'honneur de compter parmi mes amis, mais qui a le tort à mes yeux de regarder un peu de travers la renaissance provençale, me disait un jour, en riant, bien entendu, à propos du voyage des félibres en Catalogne : « Ces Messieurs rêvent peut-être la restauration du royaume d'Arles? », et il s'égayait avec finesse sur Mistral Ier, roi de Provence et de Catalogne, et sur Roumanille, son grand-vizir. Ah! voilà, mes pauvres amis, une couronne et un grand-vizirat auxquels vous étiez loin de vous attendre, celui de vous surtout qui n'a jamais mis les pieds en Catalogne (23).

Voilà la part de la plaisanterie; voici maintenant l'indignation et l'éloquence :

Tout cela, continue Roussel, n'était qu'un jeu d'esprit; mais

(19) Mistral, Bonaparte-Wyse, Paul Meyer, Louis Roumieux.
(20) De Nimes.
(21) Elu membre de l'Académie le 16 janv. 1868.
(22) Mémoires, 1870, p. 283.
(23) Roumanille n'était pas allé à Barcelone.

ce qui est plus sérieux, ce sont les beaux vers de Mistral que je vais vous lire, qui proclament si haut le patriotisme de la Provence et son amour pour l'unité française :

Li Prouvençau, flamo unanimo,
Sian de la grando Franço, e ni court ni coustié.
Car enfin à la mar faù que tombe lou rièu,
E la pèire au clapié; di traïti vaqueirièu
Lou blad sarra mièus se preservo ;
E li pichot vèissèu, pèr navega segur,
Quand l'oundo ès encro e l'èr escur,
Faù que navegon de counservo.

Car ès bon d'estre noumbre, ès beu de s'apela
Lis enfant de la Franço, e, quand avès parla,
De vèire courre sus li pople
De soulèu en soulèu l'esperit renadièu,
E trelusi la man de Dièu
De Solferino à Sebastople (24).

Et maintenant, conclut Roussel, qu'allaient donc faire Mistral et ses amis au delà des Pyrénées? Ils allaient, simples particuliers, accomplir une œuvre de paix et d'harmonie vainement rêvée par tous les diplomates philanthropes; ils allaient, avec leurs cœurs et leurs chants, affirmer le mot de Louis XIV auquel l'histoire a donné de si cruels démentis (25).

La protestation d'Ernest Roussel en dit long sur les doutes qui effleuraient alors certains de ses confrères. Qui donc accusa Mistral d'affecter la royauté? Je l'ignore : ce ne fut sans doute qu'une galéjade. Mais les félibres étaient blessés, si j'en juge par le ton de la réplique; et Mistral dut noter avec amertume que des aca-

(24) *Lis isclo d'Or*, I troubaïre Catalan, août 1861 : « Les Provençaux, cœur unanime, nous sommes de la grande France, franchement, pleinement. Car enfin à la mer doit tomber le ruisseau, et la pierre au clapier; des traîtres équinoxes le blé serré se préserve mieux; et les petits bateaux pour voguer plus sûrement, quand l'onde est noire et l'air obscur, doivent naviguer de conserve.

« Car il est bon d'être nombreux, il est beau de s'appeler les enfants de la France; et, quand on a parlé, de voir courir sur les peuples, de soleil en soleil, l'esprit de renaissance, et briller la main de Dieu, de Solférino à Sébastopol. »

(25) Mémoires, 1870, p. 284.

démiciens nîmois ne le comprenaient pas mieux que les Parisiens. Quant à Bigot, il n'est pas ici en cause. L'année précédente, il avait patronné la candidature de Bonaparte-Wyse (26), le grand ami de Mistral. A la fin de son étude, Roussel associe l'éloge de Bigot à celui de Roumieux. Mais que de flottements cette discussion révèle! Le Félibrige suscite partout des polémiques passionnées. Notre compagnie hésite entre les deux tendances contraires jusqu'au jour où l'équilibre des partis étant rompu, la majorité de ses membres déclare à Mistral une guerre d'une violence inouïe.

Cependant le calme renaît. Le 13 mars 1869, Roumieux est élu membre correspondant. Tour à tour Jean Gaidan (27), le conseiller Faudon (28), le peintre Doze (29), tous mistraliens, deviennent membres résidants. Le 1er juillet 1876, le titre d'associé est conféré à l'un des grands félibres provençaux, Léon de Berluc-Pérussis. En 1878 Mistral adresse à notre compagnie le prospectus de son *Trésor du Félibrige*. En octobre 1881, le Premier Président Rigaud, de la cour d'Aix-en-Provence, lui envoie un exemplaire de sa traduction en vers français de *Mirèio* dont Irénée Ginoux rend compte à la séance du 11 février 1882. Quatre ans plus tard, Léon Alègre étant mort, l'abbé Delacroix, dans sa notice nécrologique, rappelle « l'hospitalité homérique que le chantre de *Mirèio* et de *Nerto* lui avait donnée en sa patriarcale maison de Maillane (30) ». Ainsi la querelle s'apaise en attendant l'orage qui éclatera en 1887.

(26) Elu membre correspondant le 4 juillet 1868.

(27) Le 2 décembre 1871.

(28) Le 16 décembre 1871.

(29) Le 9 mai 1874.

(30) Le même abbé Delacroix, étant curé de Bagnols, avait eu pour organiste Iltis, l'ancien organiste de Saint-Rémy à l'époque où Gounod y composait *Mireille*. Iltis vivait côte à côte avec Gounod à l'Hôtel Ville-Verte et partageait ses promenades quotidiennes dans les ravins des Baux. L'abbé Delacroix a laissé de ces relations d'Iltis avec Gounod et de Gounod avec Mistral un charmant récit inséré après sa mort dans nos Mémoires de 1894, p. 41.

§

Depuis l'échec du concours de 1859, l'Académie n'avait plus proposé de sujet relatif à la littérature provençale. Le 21 mars 1885, sous l'influence de la Société des Langues Romanes, elle se ravise et envisage pour son épreuve annuelle une étude « dont la donnée sera empruntée aux recherches philologiques ». C'est dans cet esprit qu'elle formule le sujet de concours pour l'année 1887 :

Des origines du félibrige, de son influence au point de vue littéraire et philologique, et de son avenir.

Le prix devait être une médaille d'or d'une valeur de 300 francs.

L'Académie reçut trois mémoires, dont l'un venait de New-York (31) : ce fut un succès. Le jury du concours était composé du bureau de l'année : Chanoine Ferry, président; Victor Robert, vice-président; Charles Liotard, secrétaire perpétuel; Dr. Mazel; Fernand Verdier et Georges Maurin, avocats. On leur adjoignit Bigot et notre doyen actuel M. Bondurand (32).

Jury dangereux, s'il en fut, j'entends pour le Félibrige. Car des huit membres qui le composent, deux seulement, Liotard, le promoteur de la candidature Mistral en 1867, et le Dr Mazel lui sont nettement favorables. M. Bondurand a pris parti trois ans plus tôt contre l'orthographe félibréenne (33); Bigot ne croit pas à l'avenir de la Renaissance provençale; le chanoine Ferry, Verdier et G. Maurin suivent Bigot. Quant à Victor Robert, il définit lui-même son attitude dans son rapport sur le concours :

Nous sommes sans doute, dit-il, du nombre de ces mauvais citoyens du Midi qui ont laissé s'oblitérer toute une part

(31) Procès-verbal de la séance du 20 avril 1886.
(32) Procès-verbal du 8 janvier 1887.
(33) Procès-verbal du 14 juin 1884.

de leur âme, et plus rien de particulièrement provençal ou languedocien ne palpite en nous (34).

Retenons cet aveu : le rapporteur a toute l'incompétence voulue pour assener un coup terrible à l'œuvre de Mistral.

Certes je ne conteste pas le talent de V. Robert. Brillant avocat, bâtonnier respecté, il a laissé dans Nîmes le souvenir d'un grand lettré et je salue volontiers publiquement sa mémoire. Mais je ne puis approuver ses attaques contre Mistral, pleines de parti pris, et qui révèlent une méconnaissance complète de son œuvre. En cette année 1887, alors que Mistral, après trois grands poèmes, est loin d'avoir achevé son admirable carrière, alors que sa gloire déborde nos frontières, il est navrant de voir un lettré de chez nous, un méridional, renier l'œuvre de celui qui a révélé au Midi son âme collective. Mais V. Robert a-t-il le cœur d'un Méridional? Il s'en défend, et c'est ce que je déplore : « Plus rien de particulièrement provençal ou languedocien ne palpite en nous ». Le rapporteur parle et agit comme un de ces franchimands centralisateurs qui ne conçoivent l'unité française que sous l'aspect d'une simplification algébrique. Seule la culture parisienne compte pour lui. Les Français? Tous pareils, tous coulés dans le même moule. Il n'y a point d'âme, point de pensée locale; ou, s'il en reste quelque trace, ce sont de pauvres survivances sans personnalité, sans art, sans aptitude littéraire, vouées à l'expression de traditions périmées ou de besoins rudimentaires; et le critique, imbu des préjugés septentrionaux, leur interdit d'office l'accès de la grande poésie :

S'il demeure dans l'esprit ou dans le cœur de quelques Français du Midi des nuances de pensée ou de sentiment que ne rende pas suffisamment le français, c'est seulement dans la mesure où les formules d'un patois sans cesse appauvri les

(34) Mémoires, 1888, p. XXXIX.

ont conservées. Que le patois soit nécessaire pour les exprimer, c'est douteux; qu'il y soit suffisant, c'est l'évidence même. Dès lors, pourquoi le Félibrige? (35)

J'irai plus loin. Que V. Robert critique le Félibrige, qu'il ne croie pas à son avenir, c'est son droit; c'est le droit d'un homme qui, élevé dans un idéal différent du nôtre, et d'ailleurs à peu près ignorant du provençal, n'en saisit ni la grandeur ni l'influence. Mais on n'a pas le droit de mépriser ce que l'on ne comprend pas. Or l'impression douloureuse qui se dégage de ce rapport est que son auteur aggrave des critiques discutables par un dédain naïf et satisfait.

Comment expliquer en effet que dans ce rapport très soigné, long de quatorze grandes pages, les deux seuls témoignages historiques invoqués soient ceux de deux ennemis du félibrige, et l'un d'eux, justement, celui d'un traître, de ce Garcin qui, après avoir été l'un des sept de Font-Ségugne, se retourna jalousement contre ses frères, quitte à renier plus tard son livre, *Français du Nord et Français du Midi,* qui avait mis le feu aux poudres, quand il connut le mépris universel que son apostasie avait soulevé contre lui (36)? Pourquoi le seul texte provençal cité est-il en effet sans valeur, comme si toute la poésie provençale ressemblait à ce mauvais modèle (37)? Je relève avec peine parmi les arguments invoqués que le Félibrige est une société d'admiration mutuelle (38), une « farandole de lettrés » (39), qu'il est « impuissant à créer une prose » (40), que « sa langue flottante n'obéit à aucune loi d'usage » (41), que son œuvre est « d'une monotonie désespérante » (42), qu'il

(35) Mémoires, 1888, p. XL.
(36) Mémoires, 1888, p. XL.
(37) *Ibid.* p. XXXV.
(38) *Ibid.*, p. XLV.
(39) *Ibid.* p. XLI.
(40) *Ibid.*, p. XLIV.
(41) *Ibid.*, p. XLV.
(42) *Ibid.*, p. XLV.

est entaché d'impérialisme (43), et qu'enfin, dès cette époque, « il a fini sa tâche » (44), il est mort, et bien mort.

Le Félibrige mort en 1887? Qui le croirait? Songez qu'à cette date Mistral n'a encore publié ni *la Reine Jeanne*, ni *les Iles d'Or*, ni *le Poème du Rhône*; qu'il n'a même pas encore entrepris le Museon Arlaten, qui est son chef-d'œuvre. Le félibrige, une « pure curiosité littéraire » (45)? lui qu'on célèbre partout cette année en même temps que Mistral, lui qui agglutina tous nos pays de langue d'Oc jusqu'à la Loire, qui remua l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la Roumanie, l'Allemagne et le Brésil, lui qui est officiellement enseigné aujourd'hui dans les chaires de quarante-quatre Universités étrangères (46), et qui, pour ne rappeler qu'un seul fait, rassemblait 30.000 personnes à la Sainte Estelle d'Aix en Provence de 1913?

Mais il ne suffit pas de s'indigner. Aux arguments d'un brillant avocat nous opposons l'histoire. Il n'est pas vrai, comme il le dit, que le Félibrige soit issu du romantisme, ni qu'il soit l'œuvre artificielle d'une réunion de poètes de cabinet. Mistral est en effet un fin lettré, mais son père poussait la charrue; c'est un lettré fils de paysan et il ne faut rien connaître de la vie de nos provinces vers 1850 pour concevoir la Renaissance provençale comme un caprice de poètes faussement érudits. « Il n'y a, dit V. Robert, de littérature viable que celle qui fait écho à la conscience d'une nation. » C'est justement le cas du Félibrige en 1887, alors que le Midi tout entier reprend conscience de sa vie collective. A ce sujet le rapporteur répète l'erreur trop répandue que même le peuple de Provence ne lit pas la poésie félibréenne; et

(43) *Ibid.*, p. XLII.
(44) *Ibid.*, p. XXXIV.
(45) *Ibid.*, p. XXXVIII.
(46) Voir : Conférence de Mme Marie Gasquet, *Conferencia*, 20 juin 1929, p. 26.

il s'appuie sur la fameuse déclaration du Dr Pamard d'Avignon :

Si vous allez dans les « mas », vous y trouverez parfois les œuvres de Roumanille, mais jamais celles de Mistral et moins encore celles d'Aubanel (47).

Mistral en personne a répondu au D[r] Pàmard, le 12 avril de cette même année 1887 :

L'*Armanà* est lu par les paysans parce qu'il ne coûte que dix sous; les œuvres de Mistral et d'Aubanel n'arrivent guère dans les mas parce qu'elles se vendent 3 fr. 50 le volume.

Mais l'*Armanà* charrie qand même dans les mas les œuvres diverses de Mistral et d'Aubanel. Et en effet l'*Armanà* est vendu par milliers d'exemplaires.

Enfin la conclusion du rapporteur est radicalement fausse :

Le félibrige périra, dit-il, par ce qu'il y a de contradictoire et de faux dans son principe : il a essayé de greffer une langue morte sur un patois expirant (48).

Si le félibrige a dégénéré, c'est parce qu'il manque de poètes. En cela il subit le sort de toutes les écoles littéraires. Toutefois n'eût-il duré que soixante ans, c'est plus que notre romantisme dont nous sommes si fiers; c'est autant que notre classicisme, la plus riche, la plus illustre de nos écoles de langue française. Mais plus qu'aux motifs littéraires, le félibrige cède aux poussées politique et économique qui tendent à tout uniformiser pour notre malheur. L'échec du félibrige résulte pour une part des chemins de fer, des échanges commerciaux, de la publicité, que sais-je encore? Mais la politique y a sa part désastreuse de responsabilité. Nos gouvernements successifs ont étouffé les activités régionales au lieu de reconnaître en elles le fondement de notre salut

(47) Mémoires, 1888, p. XLVII.
(48) Mémoires, 1888, p. XLVII.

national. L'excès de centralisation a tué le félibrige, ou plutôt celui-ci se survit dans tous ceux qui luttent contre l'excès de centralisation. Voilà ce que V. Robert n'a pas compris. Entre lui et nous il y a cette différence que nous sommes profondément régionalistes, alors qu'il sacrifie le régionalisme à l'idéologie abstraite d'un régime centralisateur.

§

Je n'ai insisté sur les conclusions de V. Robert que pour en montrer les graves conséquences.

D'abord Bigot. Comme il fallait s'y attendre, Bigot est dispensé de l'anathème lancé contre le félibrige. Bigot n'est pas félibre; il est brouillé avec Mistral; il fait partie du jury de concours. Mais son principal titre à l'indulgence du rapporteur est qu'il écrit en ce patois moribond, le dernier vestige à ses yeux de la poésie locale. J'avoue qu'à la place de Bigot je n'aurais guère été satisfait de cet éloge. Car s'il est vrai, comme on le prétend, que « le vieux fonds provençal se transforme en un mauvais français à désinences patoises », que « ni le pâtre de Crau ni le rachalan de Nîmes ne consentiraient à lire un journal écrit pour eux dans leur langue », et qu'on pourrait « abandonner au dénuement de leur pensée ceux de nos compatriotes, de plus en plus rares, qui n'ont du français qu'une intelligence incomplète et laborieuse » (49), comment déduire de là que l'œuvre de Bigot conserve encore quelque valeur? Autant dire qu'il joue vis-à-vis du dialecte local le rôle du croque-mort. J'avoue ne pas comprendre la logique du rapporteur; ou plutôt je conclus qu'il n'épargne Bigot que pour mieux condamner Mistral, sans s'apercevoir que sa théorie les condamne également l'un et l'autre. Je conclus qu'il n'affecte de protéger Bigot que parce que Mistral lui échappe, et qu'enfin Bigot, poète très estimable, n'est entre les mains de son défenseur

(49) Mémoires, 1888, p. XLI.

qu'un otage dont il use pour faire pièce au Félibrige auquel il n'a pas accès.

Faut-il aller plus loin? Faut-il admettre que Bigot excite ses confrères et, faisant du débat une question personnelle, engage l'Académie dans une querelle dont sa propre réputation est l'enjeu? En 1867 il patronnait la candidature de Mistral. En 1887 son hostilité n'est pas douteuse; il a pris position et ne peut plus céder. Il entraîne ou est entraîné. Bon gré mal gré, il représente un parti : il sert d'enseigne; la partie se joue entre Mistral et lui. L'Académie le suit comme elle suivait Reboul et Canonge vers 1860. Elle défend ses gloires; et, comme il arrive en pareil cas, la justice cède à l'intérêt. Nous voici en pleine bagarre; le conflit, littéraire à ses débuts, devient une question de clocher.

Passons à l'Académie. Que pensa-t-elle de ce rapport malencontreux? Elle dut entendre des protestations vigoureuses, car si Gaidan et Roussel sont morts à cette date, Mistral compte encore de chauds partisans, Jules Salles, Doze, Henri Révoil, Liotard, le Dr Mazel. Le chanoine Ferry, évoquant à la séance publique de 1888 le rapport de V. Robert, avoue que « des esprits chagrins ont cru y reconnaître quelque chose comme l'accent d'une oraison funèbre » (50). Ces esprits chagrins étaient apparemment de bons esprits. Mais par un de ces artifices dont l'éloquence a le secret, l'orateur étouffe vite ces protestations :

Non, dit-il, ce n'est pas ensevelir une langue que de l'honorer ainsi; c'est l'élever au-dessus des misères et des contradictions de la vie; c'est lui faire sa place légitime aux yeux de la postérité.

Et voici qui nous fixe sur les sentiments exacts de l'Académie d'alors, au moins de sa majorité :

Les applaudissements, continue l'orateur, qui accueillirent

(50) Mémoires, 1889, p. XXXI.

le rapport de notre confrère sur le Félibrige retentissent encore à nos oreilles (51).

Les adversaires du Félibrige l'emportent donc en 1887 et Mistral est par terre.

Et Mistral, que dit-il? que fit-il? sut-il seulement que la majorité de l'Académie lui était hostile? Qu'il est donc difficile de déclarer la vérité, même garantie par des preuves! La vérité s'impose pourtant : tant pis pour ceux qu'elle gêne. V. Robert écrivait ceci à l'avant-dernière page de son rapport :

Le dernier chapitre (du mémoire) est terrible dans sa sincérité, à tel point que l'auteur, après avoir écrit sa conclusion sous l'empire d'un vif sentiment de la réalité, ne tarde pas à le regretter; et dans une note ajoutée au crayon, il nous avertit qu'au moment de l'impression il se réserve d'adoucir le pessimisme de ses dernières pages (52).

Cette note se lit encore; elle donne une piètre idée de son auteur. Ce rénégat s'appelait Noël Roche, de Digne. Mistral fut bientôt informé de tous ces détails; car Roche ayant été proclamé lauréat le 14 mai 1887, vingt jours après, le 4 juin, il écrivait la lettre suivante à Jean Monné, alors chancelier du Félibrige :

Moun bel ami, es uno couionado de se laissa faire, e veici uno oucasioun de doun'un eisemple i traite.

En 1885 li felibre de Paris metegueron au councours aquesto questioun : le mouvement littéraire des félibres. M. N. Roche mandè'ntravai que semblè merita lou prês. Soulamen li counclusion èron countrari à l'esperit e i cr[illegible] de nosto Reneissenço. Li felibre de Paris escriguèron dounc au Roche que iè dounarièn lou pres se counsentié à revira si counclusioun en favour doù felibrige. Ço que Roche faguè, e iè baieron lou pres. E lou Roche (crese bèn que fuguè à Gap) se faguè reçaupre doù Felibrige.

Or l'Academi de Nîmes aguènt despièi prepausa'n pres de

(51) *Ibid.*
(52) Mémoires, 1888, p. XLVI.

300 francs pèr un travai sus lou felibrige, sis ourigino, soun avenir, etc. M. N. Roche a tournamai davera lou rampau (proubablamèn en mandant lou meme travai) e avèn pouscu legi dins lou Pichot Marsihès : « Nous sommes heureux d'annoncer le brillant succès d'un de nos compatriotes, etc. Dans sa séance du 14 mai, l'Académie de Nîmes a décerné le prix à M. Roche. Nous nous faisons l'interprète de toute la population dignoise et des amis du félibrige en adressant à M. Roche nos sincères et chaudes félicitations. »

Eh bèn, sabès pas que i'a? Pèr uno counfidenci que m'arribo de Nîmes i'a que li counclusioun doù travai de Roche soun aquesto fès completamèn oustile au félibrige; e l'Academi de Nîmes, oublidant la memori de Reboul, de Roussel, de Gaidan, e urouso de nous traire la pèire di bourgès envejous a prouficha d'aquèlo déclaratioun d'un felibre (?) pèr dire publicamèn que nosto obre èro fausso e coundamnado à mort (53).

(53) « Mon bon ami, c'est une ânerie de se laisser faire et voici une occasion de donner un exemple aux traîtres.

» En 1885, les félibres de Paris mirent au concours cette question : Le mouvement littéraire des félibres. M. N. Roche envoya un travail qui parut mériter le prix. Seulement, les conclusions étaient contraires à l'esprit et à la doctrine de notre renaissance. Les félibres de Paris écrivirent donc à ce Roche qu'ils lui attribueraient le prix s'il consentait à modifier ses conclusions en faveur du félibrige. Roche le fit et on lui donna le prix. Et ce Roche (ce fut, je crois, à Gap) se fit recevoir du félibrige.

» Or, l'Académie de Nîmes ayant depuis proposé un prix de 300 fr. pour un travail sur le félibrige, ses origines, son avenir, etc., M. N. Roche a de nouveau décroché la timbale (probablement en envoyant le même travail) et nous avons pu lire dans le *Petit Marseillais* : « Nous « sommes heureux d'annoncer le brillant succès d'un de nos compatriotes, « etc. Dans sa séance du 14 juin, l'Académie de Nîmes a décerné le prix à « M. Roche. Nous nous faisons l'interprète de toute la population dignoise « et des amis du félibrige en adressant à M. Roche nos sincères et chaudes « félicitations. »

» Eh bien, sais-tu ce qu'il arrive? D'une confidence que je reçois de Nîmes, il résulte que cette fois les conclusions du travail de Roche sont complètement hostiles au félibrige; et l'Académie de Nîmes, oubliant la mémoire de Reboul, de Roussel, de Gaidan, et heureuse de nous jeter la pierre des bourgeois envieux, a profité de cette déclaration d'un félibre pour déclarer publiquement que notre œuvre était fausse et condamnée à mort.

» Voici la conclusion du travail qui a valu à Roche les 300 francs de Nîmes : « Nous mourrons, et quand les trois maîtres ne seront plus, nous « n'espérons pas que leur souffle leur survive... Le félibrige ne vit réel« lement que dans un milieu, l'élite de ceux qui pensent. Le peuple, la « masse ne comprend pas. L'indifférence du peuple méridional étouffera « le souffle des inspirés et tuera le félibrige... La France est trop homo« gène pour conserver deux langues. »

Veici la counclusioun doù travai qu'a vaugu au Roche li 300 francs de Nîmes : « Nous mourrons, et quand les trois maîtres ne seront plus, nous n'espérons pas que leur souffle leur survive... Le félibrige ne vit réellement que dans un milieu, l'élite de ceux qui pensent. Le peuple, la masse, ne comprend pas. L'indifférence du peuple méridional étouffera le souffle des inspirés et tuera le félibrige... La France est trop homogène pour conserver deux langues. »

Crese dounc de moun devè de Capoulié de prepausa au Burèu doù Counsistori l'esclusioun doù felibrige doù felibre Roche en vertu dis article 12 e 13 dis Estatut.

Quant à ièu, entre que pareira la responso oufensanto doù president de l'Academi nimausenco, ié remandarai moun diplomo d'academician nimausen qu'antan avian douna.

Il fallait s'attendre à ce résultat. Comment Mistral, le chef et l'âme du félibrige, pouvait-il laisser impunie la trahison de Roche qui portait à l'œuvre de toute sa vie une atteinte décisive? Et ne devait-il pas, dans le premier élan d'indignation, envisager la rupture avec l'Académie de Nîmes qui le reniait si durement? Certes il avait subi des assauts plus terribles, en 1868 lors du voyage de Catalogne, en 1878 après l'article de la *Nouvelle Presse Libre de Vienne;* mais à présent des Languedociens, des parents s'acharnent contre lui, prophétisent la mort du Félibrige. Quel homme de cœur ne partagerait pas son irritation?

Mais Mistral n'est pas un impulsif; il veut savoir, il s'informe, et cinq jours après, le 9 juin, nouvelle lettre à Jean Monné, courte, mais expressive :

Aguènt escrit à M. Gordo, de Digno, e i aguènt counta l'espetaclo de soun ami Roche, pèr que n'i en parlesse, Gordo me respond eiço :

» Je crois donc de mon devoir de Capoulié de proposer au bureau du Consistoire l'exclusion du félibre Roche, en vertu des articles 12 et 13 des Statuts.

» Pour moi, quand paraîtra la réponse offensante du président de l'Académie de Nîmes, je lui renverrai le brevet d'académicien nimois qui m'avait été jadis octroyé. » (*Archives du Palais du Roure.*)

« Mestre, M. Roche es esta estoumaga de vosto lettro. Vous amo e amo lou felibrige. Avié mes, au pèd de soun manuscri de Nimes, que se reservavo, en cas d'empressioun, de chanja li counclusioun. Lou malur a vougu que li Nimesen nous fuguesson contro. M. Roche emai ièu vous pregan de ren faire. M. Roche tèn forço à soun rang de mainteneire e parièro causo i' arribara plus jamai. »

Aco se poù dire un Tartufo n° 1 (54).

La réflexion finale de Mistral révèle sa stupeur devant l'inconscience de Roche; et peut-être cette inconscience lui fit-elle hausser les épaules, car il se connaissait en hommes et il était très bon. Je ne sache pas qu'il ait donné suite à son projet de faire rayer Roche des listes du Félibrige. Quant à notre Académie, il l'oublia sans doute et ne démissionna point. La querelle se termina ainsi grâce au bon sens de Mistral; mais elle avait bouleversé les esprits et elle en dit long sur l'histoire secrète du félibrige.

§

Dix ans se passent. L'Académie se renouvelle. Elle continue d'honorer Bigot; mais la gloire de Mistral grandit sans cesse et les attaques de 1887 ne se reproduisent pas. Pourtant la tradition se perpétue d'opposer Bigot à Mistral, non par le talent (ce serait folie), mais par les principes. C'est ainsi qu'en 1895 le chanoine Delfour, étudiant Bigot, « le La Fontaine languedocien » (55), écrit encore ceci :

(54) « Ayant écrit à M. Gorde, de Digne, et lui ayant raconté le scandale de son ami Roche pour qu'il lui en parle, voici ce que Gorde me répond :

« Maître, M. Roche a été désolé de votre lettre. Il vous aime, vous et « le félibrige. Il avait écrit à la fin de son manuscrit de Nîmes qu'il se « réservait, en cas d'impression, de modifier les conclusions. Le malheur « a voulu que les Nîmois fussent contre nous. M. Roche et moi nous « vous supplions de ne rien faire. M. Roche tient beaucoup à son titre de « mainteneur, et il ne commettra jamais plus d'erreur de ce genre. »

« Voilà ce qu'on peut appeler un Tartufe n° 1. » (*Archives du Palais du Roure.*)

(55) Mémoires, 1896, p. 207.

Il se sépare absolument des félibres parce qu'il ne parle pas le provençal et surtout parce qu'il a moins d'ambition.

Bigot, moins d'ambition? Mistral affirme exactement le contraire :

> Poù dire, aquèu, que la crèsenço l'a perdu (56).

Une autre phrase de la même étude nous livre enfin l'explication de ce long conflit :

> Bigot représente dans sa ville l'élément cévenol, c'est-à-dire celte du Plateau Central.

Le Cévenol n'est pas un Celte; mais il diffère profondément du Provençal. Le Rhône a trop longtemps marqué la limite de deux civilisations, et le chanoine Delfour écrit très justement : « Bigot n'a jamais franchi le pont de Tarascon. » Mais la rivalité s'atténue. En 1903, le même orateur, inaugurant la statue de Bigot, compare les personnages du poète nîmois à ceux de Théocrite qui, dans *les Syracusaines,* par exemple, réclament pour leur patois local le droit à l'existence; et il ajoute :

> Aux Athéniens de Paris, et aux Ioniens de Maillane, les Péloponésiens de Nimes ne pourraient-ils pas tenir le même langage (57)?

Rapprocher les Parisiens, les Félibres et les Nîmois : compliment délicat, qu'on n'ose refuser.

Bigot meurt le 7 janvier 1897. Dès lors Mistral obtient de notre compagnie à la fois plus de respect et plus de bienveillance. On lit dans le procès-verbal du 5 juin 1897 :

> Le secrétaire annonce que dans sa séance du mardi 1er juin l'Académie Française a attribué le prix Alfred Née, de la valeur de 5.000 francs, à M. Mistral, pour son poème *Le Rhône.* La compagnie est heureuse de cette distinction accordée à l'un de ses plus éminents correspondants.

(56) Lettre de Mistral à Roumieux du 21 juin 1863 : « En voilà un qui peut dire que la prétention l'a perdu. » (*Archives du Palais du Roure.*)
(57) Mémoires, 1903, p. xc.

Comme on le voit, le ton a changé. L'Académie se réjouit des succès de Mistral; elle y participe, et c'est justice. Le prix Née lui ayant été officiellement décerné le 18 novembre, notre compagnie renouvelle son hommage par une mention insérée au procès-verbal.

Bien plus, on lit dans le procès-verbal du 4 décembre 1897 :

> M. de Sarran d'Allard fait connaître la première partie de son étude sur *Calendaù* dans l'épopée et au théâtre à propos de l'œuvre de M. Mistral mise à la scène par Paul Ferrier et en musique par H. Maréchal, opéra en quatre actes et cinq tableaux, dont la première représentation au Théâtre de Nîmes est annoncée comme prochaine.

En effet *Calendaù*, joué pour la première fois à Rouen en 1894 en présence de Mistral, devait être monté à Nîmes, et les représentations promises pour le 15 janvier 1898, suscitaient dans notre ville un grand enthousiasme. L'Académie, jugeant de son devoir d'y participer, vota la résolution suivante :

> L'Académie décide d'élever à cette occasion M. Frédéric Mistral, déjà correspondant, au rang de membre honoraire. Le bureau est chargé de se rendre auprès de cet éminent confrère quand il viendra à Nîmes, comme c'est probable, pour l'audition de son œuvre, et de lui faire part de cette délibération (58).

Ainsi *Calendaù* classait encore Mistral au plus haut rang de notre hiérarchie avec Gaston Boissier, Révoil, Alphonse Daudet, G. Darboux et le Cardinal de Cabrières; juste réparation de l'algarade de 1887.

Le bureau de l'Académie accomplit la mission dont il était chargé, mais ne put joindre Mistral, sans doute accaparé par les pouvoirs officiels. Si bien que le poète, avisé de sa promotion, remercia par l'aimable lettre suivante, où ne subsiste aucune trace des anciens démêlés :

(58) Procès-verbal du 4 décembre 1897.

Maillane (Bouches-du-Rhône), 28 janvier 1898.

Monsieur et excellent confrère,

J'ai bien regretté de n'avoir pu me rencontrer avec vous lors de mon dernier voyage à Nîmes. Mais je vous dis tout de suite que je serai heureux de recevoir le titre de membre honoraire de l'Académie de Nîmes que vous voulez bien m'offrir au nom de votre illustre compagnie littéraire. J'ai toujours compté chez elle de nombreux bons amis et l'honneur que vous me décernez ne pourra qu'augmenter ma gratitude envers elle.

Recevez, cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

(à M. T. Clauzel, secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes.) (59).

Trois ans plus tard, à la séance publique du 23 mai 1901, Alexandre Ducros lit une épître à Mistral qui ne contient que trois bons vers, les trois derniers; mais l'hommage est officiel et sincère :

J'allais à ta Mireille adresser une épître,
Mais l'immortalité lui prépare un chapitre
Cent fois plus glorieux que mes modestes vers (60).

Désormais notre compagnie manifeste volontiers son admiration pour le Maître, comme en 1902 à propos d'une étude de Carli sur le félibre Gaussen. En 1906, lors de l'inauguration du monument de Révoil, Mistral, empêché, écrivit une belle lettre au fils du grand architecte : l'Académie la fit lire et la publia; c'est le seul texte de lui qui figure dans nos Mémoires (61).

Quand Mistral mourut, notre compagnie tint à marquer son deuil par une petite cérémonie intime. Le 30 mars 1914, le président Coulon fit un bref mais touchant éloge du grand poète :

(59) Communiqué par M. F. Daudet, bâtonnier de l'ordre des avocats.
(60) Mémoires, 1906, p. XLII.
(61) Bulletin des séances de l'Académie de Nîmes, 1916, p. 53.

Il savait bien que son empire s'étendait sur les deux rives du Rhône, dans tous les pays où, avec quelques différences de dialectes, résonne encore le doux parler des ancêtres. La Muse du Languedoc peut s'unir dans une étreinte fraternelle sur sa tombe avec celle de la Provence, comme elles ont toutes les deux guidé l'essor de ses poèmes radieux (61).

Puis le pasteur Fabre lut une pièce de vers français rappelant les œuvres poétiques du maître; et le félibre Roux communiqua des vers provençaux qui parurent dans les *Annales* « comme émanant d'un membre de l'Académie de Nîmes ». En réponse, Mme Mistral écrivit cette lettre émue :

Maillane, le 1er juillet 1914.

Monsieur le Président,

Profondément touchée de l'hommage rendu par l'Académie de Nîmes à la mémoire de mon regretté mari Frédéric Mistral, je vous prie d'être mon interprète auprès des membres de cette haute assemblée, pour leur faire agréer, ainsi qu'à vous, l'assurance de ma bien vive gratitude (62).

MARIE-FRÉDÉRIC MISTRAL.

Ainsi tout s'apaise en ce monde. Seule la gloire dure; et notre Académie s'honore d'avoir communié à l'instant suprême avec la France entière, privée d'un de ses plus nobles représentants.

§

L'histoire particulière que j'ai racontée est un épisode caractéristique de l'histoire générale du Félibrige.

Quand nous considérons aujourd'hui le Félibrige, après coup, avec le recul des années, nous admirons surtout son unité. Nous y voyons des chefs, des troupes, un idéal, une méthode. Nous oublions que cet idéal ne s'est pas imposé sans des luttes ardentes où chacun a mis tout son feu.

(62) *Ibid.*, p. 92.

Il eût été étrange que notre Académie, qui se passionne elle aussi pour tout ce qui est beau, n'intervînt pas dans une action où l'âme du Midi tout entier était engagée. Elle a vibré, elle a réagi, elle a dit son mot. Elle a varié d'opinion : ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Elle s'est trompée en 1887; mais quel homme d'honneur ne s'est jamais trompé dans sa vie? Elle a soutenu Bigot par amour-propre. Elle a finalement rendu justice à Mistral et je l'en félicite. Aujourd'hui elle est unanime. Mistral, n'est pas seulement notre plus grand poète provençal; il est, avec Victor Hugo, le plus grand poète de notre XIXe siècle. La France est assez riche pour honorer également toutes ses gloires. Quant à nous, Provençaux, Languedociens, régionalistes, nous vibrons au contact de tout ce qui nous rappelle la grandeur de notre patrie locale, et vive à jamais la mémoire immortelle de Frédéric Mistral, chantre de *Mirèio* et de *Calendaù*!

CHARLES TERRIN
Président de l'Académie de Nîmes.

« *FIGURES* »

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

—

M. Alphonse de Châteaubriant est un homme heureux — littérairement parlant, au moins — et son exemple devrait instruire les jeunes écrivains avides de réussir, que le succès vient quelquefois, comme la fortune aux dormeurs, à ceux qui produisent sans hâte et ne recourent pas à la publicité. En dehors de quelques récits ou essais — dont une série d'impressions de Hollande, par quoi il débuta — M. de Châteaubriant n'a publié jusqu'ici, en effet, que deux livres, le premier, *Monsieur des Lourdines,* qui lui a valu le Prix des Goncourt, le second, *La Brière,* auquel l'Académie française a décerné le Grand Prix du Roman. Et le voilà célèbre, à juste titre.

Non qu'il ait accompli une révolution quelconque dans la littérature. Par la forme, ses ouvrages continuent la tradition du XIX[e] siècle, et ils n'apportent guère du nouveau, quant au fond. Son inspiration se révèle d'un romantique et, à travers Zola et Flaubert, l'apparente à Victor Hugo, encore que l'on sente qu'il a une prédilection marquée pour les Russes (que lui a peut-être révélés son ami, M. Romain Rolland) et pour Dostoïewski, en particulier, ce génial lecteur d'Eugène Sue...

Mais il possède, avec une forte personnalité, une sensibilité vive, et qui, après, peut-on croire, avoir hésité entre la musique et la peinture qui la sollicitaient également, a choisi de s'exprimer par les mots. Point de prédestination, donc, chez cet artiste, pour la carrière d'écri-

vain, et cela se trahit à son métier qui n'est pas toujours très sûr, ou qui accuse certaines gaucheries.

Sans doute, se rend-il compte que l'instrument dont il se sert ne lui obéit pas comme il le voudrait. L'indocilité de celui-ci explique sa lenteur à produire; les scrupules qui le retiennent de considérer jamais l'œuvre entreprise comme achevée; cette fureur de remaniements qui le pousserait à s'acharner sans cesse sur elle, si on n'exigeait, enfin, qu'il la livrât à l'imprimeur. Il sent qu'il a trop à dire, et qu'il ne le dit pas exactement comme il le faudrait. La création doit lui causer un supplice tel qu'il la différerait toujours, si le travail qui s'accomplit en lui quand un sujet le possède ne le forçait de céder, à la longue, à la poussée des impressions qu'il a accumulées sous son influence.

Au contraire des écrivains-nés qui prennent la plume avant d'avoir quelque chose à dire, et qui font, aussitôt, de belles phrases, comme un enfant des bulles de savon, il ne s'est façonné une langue que contraint par une force interne.

De là sa sincérité et sa séduction qui illustre le propos de Pascal : « On croyait trouver un auteur, on rencontre un homme. » Un homme, ici, qui a vécu dans la nature, qui l'a aimée de tout son cœur et sentie avec tout son être. Aussi bien, ses héros, le gentilhomme poitevin des Lourdines et le garde brièron Aoustin sont-ils, l'un et l'autre, à son image, des individus qu'on ne saurait comprendre, si on les abstrait du milieu qui les a formés ou dont ils semblent l'incarnation.

M. de Châteaubriant les a créés comme il s'est fait lui-même dans sa solitude, en accord avec l'odeur des bois, le mouvement et la couleur des eaux et du ciel. Il les a créés pour se substituer à eux ou pour leur emprunter leur façon de voir et d'entendre, de recueillir des impressions et de se recueillir dans les sentiments et les pensées suscités par ces impressions.

« L'œuvre, a-t-il dit au cours d'une interview publiée par *Les Nouvelles Littéraires*, se met à tressaillir en moi sous l'émotion de la musique. » Je n'en doute pas, et que, comme il l'a déclaré encore, telle page de Beethoven lui a suggéré l'idée de *Monsieur des Lourdines*, telle autre, de Mendelssohn, celle de *La Brière*. Mais l'état de grâce, ou de transe, dans lequel le plonge la combinaison harmonieuse et rythmique des sons fait lever en lui des images, selon la loi baudelairienne des correspondances; et c'est plastiquement qu'il conçoit, alors, son récit.

Un état *poétique* s'impose à lui, pendant lequel il rassemble, en puisant parmi les souvenirs emmagasinés dans son subconscient, des éléments *réalistes* de même essence et qui achèvent de se particulariser par le rapport, de plus en plus étroit, qu'il établit intuitivement entre les personnages auxquels il les prête, et l'atmosphère; de là son hallucination...

Aussi, jamais de dissonances profondes dans ses livres, si, je le répète, on peut leur reprocher quelques fautes de style ou de composition, surtout à *La Brière*, un peu massive, un peu mélodramatique, et qui pèche, en outre, par l'abus des expressions de terroir.

Chose rare, M. de Châteaubriant a réussi à allier, avec un bonheur particulièrement sensible dans *Monsieur des Lourdines*, les plus belles qualités du peintre à la puissance de révélation de la vie intérieure. Sans être un psychologue, à proprement parler, ce grand descriptif se révèle, il est vrai, un très émouvant interprète des âmes, avec tendance à la parabole dans *Monsieur des Lourdines*, à l'épopée dans *La Brière*.

Je ne serais pas surpris que maintes pages évocatrices de cette dernière œuvre, et *Monsieur des Lourdines* tout entier lui survécussent et lui assurassent une gloire discrète, mais durable.

JOHN CHARPENTIER.

DON JUAN-LES-PINS [1]

L'impeccable uniforme réséda du dernier douanier suisse venait de disparaître au fond du couloir. Les velours rouges des compartiments étouffaient en decrescendo le bruit mat des valises refermées avec contrariété. On entendit encore quelques coups sourds de bagages en cuir replacés dans les filets, puis le lent démarrage du rapide Paris-Budapest entraîna avec lui vers l'Est les échos, un instant troublés, de la gare internationale de Bâle.

— Enfin, vous ne m'aimez plus?

— Aucun sentiment ne m'est étranger, chère amie.

La duchesse d'Eylau, qui faisait un effort méritoire pour contenir une irritation latente, explosa :

— Vous ne répondez jamais à ce que je vous demande. Vous vous échappez par tous les chemins de traverse, c'est exaspérant; et indigne de vous, car vous donnez tout simplement le spectacle d'un pitre qui s'esquive dans ses pirouettes.

— Non, je vous en prie, interrompit avec vivacité le comte de Vezet, excédé. J'ai supporté jusqu'ici patiemment votre jalousie, mais il ne faudrait pas qu'elle dépasse la mesure qui est nécessaire pour me montrer la puissance de votre amour.

La jeune femme eut un petit rire grésillant comme un disque usé de gramophone : « Romancier! » lui jeta-t-elle, dans une moue ironique, du bout des lèvres.

— Hé là, chère amie, ne dites pas cela si fort, on va me prendre à vos dépens pour un montreur de marionnettes!

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 771, 772 et 773.

Il dénonça en même temps d'un signe de tête narquois les voyageurs assis dans le coupé voisin. Mathilde, debout avec Yves dans le couloir, lâcha la rampe de la vitre à laquelle elle était agrippée des deux mains, ferma avec autorité la portière du compartiment et s'y adossa résolument. Yves comprit qu'elle était décidée à une explication et devint soucieux; puis, mal résigné à la scène en perspective, il attendit avec défiance.

— Oh! vous savez, reprit la duchesse après quelques secondes de reprise, ce que j'en ai dit, c'est pour vous. A force de vous laisser entraîner à toutes les tentations qui vous sollicitent, vous finirez par ne plus pouvoir en satisfaire aucune. Ce jour-là, mon cher, vous aurez tout perdu, même moi! Quelle déception pour moi qui attendais tant de vous!...

— Et vous aviez raison, Mathilde! Il n'y a pas un être au monde dont on puisse dire qu'il ne sera jamais rien.

— Que vous êtes donc littéraire, mon pauvre ami! Vos succès d'écrivain ont gâté l'homme en vous; vous devenez insupportable d'artificiel. Les femmes s'en lassent vite, méfiez-vous. Vous feriez bien de songer à vous marier, pendant que votre surnom de don Juan-les-Pins est encore capable d'impressionner les étrangères à change élevé. Bientôt il sera trop tard, on vous connaîtra trop... D'ailleurs, croyez-moi, votre erreur a toujours été de vous obstiner à vivre seul, parmi les femmes.

Elle avait peu à peu en parlant retrouvé son calme et prononcé ces derniers mots d'un ton négligent, trop indifférent en apparence pour qu'Yves ne se mît à nouveau sur ses gardes. Aussi, une nouvelle fois se déroba-t-il prudemment :

— Seul? Que dites-vous là! C'est justement parce qu'il y a trop de femmes autour de moi que je ne peux pas me résigner à n'en avoir plus qu'une. D'ailleurs, j'aime trop le plaisir pour être l'homme du devoir en amour... non, merci! Et puis, les jeunes filles ne m'intéressent pas;

je n'aime que la chasse où l'on s'attaque à plus fort que soi.

— Piètre chasseur, qui achève au revolver, par derrière, le sanglier traqué, au lieu de se servir face à face du couteau...

La voix de la jeune femme avait habilement faibli; visiblement, sa souffrance paraissait l'emporter sur son énergie. Sauf erreur, elle avait mal. Une émotion disponible voila ses yeux d'une buée légère comme un verre soufflé à un millième de millimètre d'épaisseur. Il n'en fallait pas plus pour qu'Yves ne vît plus rien au delà de ce fragile rideau tiré sur l'âme. Bouleversé par deux larmes définitives qu'il venait d'apercevoir, il saisit les mains de son amie en balbutiant :

— Oh! Mathilde, excusez-moi! Vous savez bien que je vous aime!

— On dit ça!

Il aurait voulu protester, la consoler, lui rendre confiance, mais, comme il était las de cette discussion qui durait déjà depuis une heure, il se contenta de conclure que, le connaissant jusqu'aux fibres comme elle s'en flattait, elle aurait bien pu lui épargner ces examens de conscience à haute voix, si gênants en vérité, lorsqu'ils sont faits à deux. Avec la sûreté d'elle-même qu'elle avait, elle aurait pu être plus généreuse...

Elle le fixait droit dans les yeux et semblait suivre au mot à mot le dévidement de ses pensées, car elle eut à ce moment un sourire approximatif.

— Au fond, mon tout petit, ce que je cherche avant tout à te faire déterminer, ce n'est pas tant ton amour que ta volonté. Il faut savoir faire acte de caractère, et tu manques de courage, voilà le malheur. Si tu n'oses pas rompre avec le passé, c'est que tu ne te sens pas assez sûr de l'avenir; alors, tu gaspilles ton présent. Ne m'en veux pas si je suis parfois volontaire; il faut que je le sois pour deux. T'aimer, comprends-le

bien, consiste à te défendre, à ton insu et sans relâche, contre toi-même.

Yves, d'autant plus mortifié par ces dures vérités qu'il reconnaissait, pour se les être déjà motivées, qu'elles étaient probablement exactes, chercha à tourner court :

— Oh! je ne vous ai jamais rien reproché, Mathilde. Si votre tempérament est combattif, c'est qu'il est ardent; bien sot l'amant qui s'en plaindrait! Seulement, la Suisse est un pays neutre où l'on s'efforce de donner la paix au monde et de réconcilier les cœurs en pacifiant les esprits; c'est tout ce que je vous ai demandé de mettre à profit ces jours-ci pour notre plus grand bien à tous deux.

— Oui, on traite le désarmement à Genève, mais on prépare les révolutions à Zurich! La Croix-Rouge dans l'une; Lénine dans l'autre! Ici la Société des Nations, et là les plus colossales fabriques de coco! Quel symbole de la neutralité! Non, ce n'est pas encore ici que je retrouverai mon sommeil. Ce beau sommeil dont j'étais si fière quand j'étais sûre de toi...

Yves esquissa des mains un geste las et découragé, et, comme il voyait qu'il n'en sortirait pas autrement, il se résigna à faire front :

— Enfin, Mathilde, où voulez-vous en venir? Que me reprochez-vous?

— Ta duplicité, mon amour!...

— Je ne comprends pas. Expliquez-vous!

Là encore, il se figurait être sincère. Certes, il n'aurait pas nié qu'il y eût plusieurs femmes dans sa vie, mais cette situation, qu'il ne cachait pas plus qu'il n'en tirait vanité, n'engendrait rien de fourbe dans son cœur, rien de trouble dans sa conscience. Même s'il avait eu la légèreté de vouloir les tromper l'une avec l'autre, il lui aurait été impossible d'y arriver en réalité, car ce n'était pas leur corps qu'il poursuivait en elles, mais leurs qualités particulières qui les élevaient au-dessus d'elles-mêmes

et réalisaient en chacune d'elles une parcelle de son idéal. Ses projets d'avenir avec Mily, qui seuls auraient pu motiver cette altercation, ne modifiaient en rien son caractère. C'est pourquoi, même si Mathilde en avait eu vent, ce qu'il estimait d'ailleurs impossible, il ne relevait en lui, vis-à-vis d'elle, aucun fait nouveau grave, par conséquent aucun tort et surtout pas la moindre trace d'une duplicité équivoque. Tout cela, du moins, le croyait-il sincèrement parce que rien ne l'avait encore amené à reconnaître l'absolutisme de sa folle passion pour Mily.

— Je ne comprends pas, expliquez-vous!

— Pas ici, plus tard, et avec qui je voudrai.

— Que voulez-vous dire? Faites attention, Mathilde, vous me trouverez alors devant vous.

— Tu l'aimes donc tant que ça?

Il fut tenté de tout avouer, pour en finir, mais à ce moment, il se sentit si largement dominé qu'il en fut irrité dans son amour-propre et malgré lui esquiva la vraie réponse à laquelle une minute avant il avait accepté de se laisser acculer :

— Mon indépendance? Oui, infiniment! Et votre jalousie s'y brisera, je vous en préviens.

Mathilde, qui avait pris l'avantage sur le fond et guère trouvé de résistance sévère qu'à l'extérieur, chercha à exploiter son succès :

— La jalousie, encore! Non, non, Yves, tu te méprendrais si tu t'imaginais que c'est le sentiment qui me guide! Il faudrait t'aimer bien mal pour être jalouse de tes maîtresses! J'ai toujours compris qu'une personnalité véritable, comme celle que tu me dois, — car tu te diminuerais à oublier que c'est moi qui t'ai formé intellectuellement, — ne pouvait se développer qu'en dehors et au delà des lois morales courantes. Une carrière comme la tienne demande des expériences. Je crois trop en ton cerveau, en ton talent, peut-être à plus encore, pour ne pas te servir efficacement et contribuer à te faire pro-

duire tout ce que tu détiens en puissance. Ces trois dernières années de ma vie, toutes consacrées au service de ton esprit, sont la caution de ce que j'affirme ici, tu le sais bien, et tu ne saurais non plus méconnaître que je suis la seule à t'avoir pénétré et compris aussi exactement. Tu vois bien que je ne peux plus être jalouse. Mais je n'ai pas fait de toi ce que tu es, et je ne t'ai pas dispensé le meilleur de moi-même pour te laisser tomber comme un gamin dans la première intrigue qui se présente. Je ne te laisserai pas faire de sottises, comprends-tu?

Elle attendait qu'il protestât de sa bonne foi et s'enferrât dans le mensonge où elle l'attirait en lisière pour le confondre. Mais il avait une telle horreur physique de rendre compte, d'être contrôlé dans ses pensées comme dans ses actes qu'instinctivement il se contractait dès qu'il s'apercevait qu'une autre volonté voulait se substituer à la sienne. Tout son être se mettait de lui-même en défense et se frappait de paralysie, et il lui devenait impossible de parler, même s'il l'avait voulu. Rien n'exaspérait davantage Mathilde qui s'y était souvent brisée, et, agacée, ce fut elle qui en dit plus long qu'elle ne le désirait :

— En tout cas, je n'ai pas démérité de ta confiance. Tu me disais tout, avant... A présent, tu me fais de tout un mystère... J'en sais pourtant plus long que tu ne penses; tu ferais mieux d'être franc avec moi; ça te donnerait le courage de l'être avec toi-même. Alors? Tu ne veux rien me dire? Non? A ton aise, mon petit, mais c'est bien toi qui l'auras voulu.

Sur ce, Mathilde lui tourna le dos, avec aigreur, et regagna son fauteuil où elle s'abandonna à la lecture du dossier qu'elle avait préparé pour sa participation au Congrès de l'Internationale des Elites à Zurich. Yves demeura seul dans le couloir, inquiet, quoiqu'il n'en eût voulu rien laisser transpirer, des attaques et des insinua-

tions précises de son amie. Qui visait-elle au fond, dans ses allusions perfidemment documentées? Mily Härtsch? Mais qui aurait pu pénétrer des projets qu'ils n'avaient pas confiés à leur ombre! Ou bien Luce Hernador? Marie Aldine? Olga Bolcsway? quelque autre encore dont il avait repoussé les avances, et alors ne se trouvait-il pas dans le réseau d'une simple vengeance de femme déçue dont on ne blesse pas impunément la coquetterie? Ce qui l'irritait en particulier était cette assurance que Mathilde avait prise à paraître avoir trouvé le mot de l'énigme. Certes, il avait éprouvé souvent, à ses dépens, chez des amoureuses averties, une intuition qui l'avait chaque fois déconcerté, mais de là à avoir vu juste en l'occurrence, non!... En réalité, elle ne pouvait être encore qu'à le désirer, et si elle s'était plu à jouer de l'affirmative, ce devait être seulement pour le troubler, l'amener à se trahir, à avouer, ou simplement même pour sauvegarder son amour-propre de femme, par cette vanité particulière à son sexe qui prétend volontiers à tromper les autres, mais ne se tromper jamais. Néanmoins, dans le doute, il se promit de se garder dans une prudente réserve lorsqu'il rencontrerait Mily aux réceptions du Congrès et de s'appliquer à dépister la jalousie nerveuse de Mathilde par une conduite à l'abri de tout soupçon. Il ne put s'empêcher, cependant, de sourire aussitôt de ce louable effort de bonne volonté, tant il lui parut purement gratuit, car il se voyait depuis trois mois entraîné par une suite de conjonctures inouïes qu'il lui eût été présomptueux de prétendre modifier à son gré, sachant trop combien dans la vie tout est « série » et non « intermittence », pour parler comme le joueur qu'il se défendait d'être. Et il savait aussi que la passion habitue à vivre dangereusement.

Il suivait d'un regard ému le panorama pittoresque que le « rapide » filmait à soixante kilomètres à l'heure. Petites vallées semées d'herbages et de vaches à son-

nettes, courtes collines boisées de chalets et de pins, paysage pour cartes postales sentimentales qui le faisait sourire autrefois et l'attendrissait ce soir-là, parce qu'il était amoureux d'une Suissesse. Le spectacle de cette nature puérile et reposante rafraîchit et apaisa son âme, encore toute imprégnée de l'atmosphère passionnelle qui exalte les horizons de France. Il aurait aimé avoir Mily à ses côtés et, la main dans la main, les doigts mêlés, tête contre tête, comme il l'avait vu faire dans le pays, admirer avec elle, dans un silence suggestif, ces vaches pour lait condensé et ces arbres pour fêtes de Noël. Déjà, son cœur sensible ressentait même la patriotique émotion qu'il aurait partagée avec elle au spectacle qu'il espérait à chaque tournant, d'un pâtre en costume national, debout au milieu de ses troupeaux et leur chantant la tyrolienne. Et ces vaches, en fermant les yeux, il les rêvait amoureusement les pis casqués de ventouses électriques dernier modèle et produisant une crème de lait en quantité industrielle, tandis que leurs sonnailles lui jouaient du Honegger. Il se trouva, bien entendu, aussitôt stupide, haussa les épaules en se blaguant et rentra dans le compartiment.

Cette image l'avait mis en gaieté. La duchesse s'en aperçut et se renfrogna un peu plus. Alors, Yves eut envie de la taquiner; il tourna vers elle sa tête abandonnée au coussin et, avec de craintives précautions, se mit à souffler sur la nuque bien rasée pour désarmer Mathilde en la chatouillant. Il voulait à tout prix la dérider et faire la paix avant l'arrivée à Zurich, il voulait...

— Vous m'agacez, fit-elle d'un ton sec.

Il prit un air de mari martyrisé, et poussa un profond soupir.

— N'a même plus le droit de respirer, maintenant, fit-il avec gaminerie.

Son air était d'une drôlerie si gentille qu'elle ne put s'empêcher de sourire. Elle était vaincue.

— Grand gosse! dit-elle et, mécontente d'elle-même, elle se hâta de lui mettre un baiser sur les lèvres.

Le jeune couple qui était en face d'eux échangea un regard complice. C'était fini. Yves avait gagné la partie et il acheva de se détendre les nerfs en resservant avec humour les images bucoliques qui l'avaient ému tout à l'heure...

Baden-les-Bains était passé depuis quelques instants. Chacun, souriant encore, se taisait. Du couloir, on entendait un homme annoncer de coupé en coupé la station suivante. Peu à peu, la voix se faisait plus forte, puis la portière s'ouvrit. « *Zürich! Alle Billete vorweisen.* »

Le ton rogue, les manières raides du contrôleur qui venait d'apparaître, bousculèrent brutalement Yves dans son ironie comme un arrêt brusque du rapide. Après les scènes plaisantes des campagnes helvétiques, l'aspect sévère de ce petit fonctionnaire à la prussienne lui fit perdre un instant contenance.

— Ça sent l'Allemagne!... fit-il à mi-voix pour reprendre pied. Et après avoir présenté les billets à l'employé qui les conserva suivant le règlement suisse, il ajouta :

— Nous approchons, chère amie; il faut commencer à se préparer.

Il prit alors dans le filet un curieux manteau de voyage en « peau de phoque mort-né imperméabilisé », lui avait-elle expliqué le matin, et l'aida à s'en revêtir. Puis, penchant la tête par la fenêtre, il chercha de quel côté le quai se dessinait; mais déjà le train entrait en gare et Yves avait aperçu au milieu de la foule la silhouette hautaine du prince de Méan.

Au signe joyeux des mains qu'ils s'étaient fait, un groupe de casquettes marron à large bande lie-de-vin se précipita en se bousculant : « *Dienstmann! Dienstmann!* » Des mains se tendirent; Yves, par la glace abaissée, leur bascula les valises et s'empressa de rejoindre la duchesse que son cousin saluait à la descente du

wagon. Une cohue silencieuse de voyageurs pressés les happa aussitôt dans son mouvement rapide vers la sortie, à l'inquiétude d'Yves qui avait perdu de vue ses porteurs. Il les retrouva bientôt sur le trottoir devant une puissante Mercédès-Benz battant pavillon suisse et de laquelle se détachait sur le pan supérieur du pare-brise un transparent en gros caractères blancs sur noir : « *Internationaler Kongress des Kulturbundes* » et en dessous : « *Internationale des Elites.* »

— Mes compliments, mon cher Méan! s'exclama Yves. Vous faites bien les choses cette année. Une double-six! Quel luxe!

— Oui! Nous en avons une dizaine du même modèle à notre service. C'est une compagnie qui nous fait ce cadeau. Il y a un empressement inimaginable à nous être agréable; vous verrez! Pouvoirs publics, associations, particuliers, tout le monde ici marche à fond. Pensez que j'ai reçu au Secrétariat général deux cents offres privées de chambres gratuites pour mes congressistes. C'est une idée du Professeur Härtsch pour faciliter les échanges d'idées et les relations personnelles.

— Ah! oui... en vue d'établir une atmosphère favorable à la compréhension réciproque des Nations, récita Yves en badinant. Vous voyez que je connais notre programme par cœur.

Les porteurs qui avaient fixé les bagages sur le support arrière s'étaient approchés. Vezet leur distribua quelques francs suisses avec la légèreté d'un diplomate qui calcule toujours en français, et s'installa à son tour dans la voiture qui démarra par la Bahnhofstrasse.

— Et où nous conduisez-vous? demanda-t-il au prince.

— Au Dolder, mes bons amis. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir d'être ensemble et je vous ai attribué les deux chambres qui restaient dans la villa où je suis moi-même invité.

— Ça, c'est gentil, Méan! souligna Mathilde.

— N'est-ce pas? Et c'est même un honneur, car vous serez les hôtes du Président du Congrès. Vous voyez, Vezet, que je n'ai pas oublié notre conversation de Juan-les-Pins, puisque je vous loge sous le toit du Professeur Härtsch. Vous pourrez ainsi étudier tout à votre aise le personnage. Il a même ses cliniques dans son jardin...

Yves, décontenancé par cette nouvelle, ne répondit rien. Mathilde ne manqua pas de le remarquer et pressentant l'imprévisible gaffe :

— Il vit seul dans cette maison?

— Seul? Non! Il a auprès de lui sa belle-fille qui a une sœur et un enfant, et une secrétaire russe qui loge en ville, mais mange à leur table. Attention! pas d'impair; il est Allemand par sa mère et par sa culture! Des gens charmants d'ailleurs, vous verrez!

Mathilde rayonnait :

— Oh! mais, nous connaissons très bien la jeune Mme Härtsch. C'est une relation de vacances. La vie de famille avec cette bonne petite amie va être délicieuse... N'est-ce pas, Yves?

Vezet sentit un pincement au cœur qui lui donna un vague malaise. Il comprenait qu'il devait quelques mots de remerciements au prince, mais était si troublé qu'il redoutait à la fois d'en dire trop pour Mathilde et pas assez pour son ami. Il y eut un froid. Ses regards, en apparence négligents, imploraient une aide du ciel!

— Ah! par exemple! s'exclama-t-il brusquement. Vous avez vu?

Avec une joie d'enfant qui élude une question fâcheuse, il montrait du doigt, tout là-haut sur les toits des maisons du Alt-Zurich, des théories de linges étendus à sécher : pantalons de femmes, chemises d'hommes, serviettes et draps, toutes les lessives familiales de chaque étage des immeubles, hygiéniquement alignées sous le vent qui les faisait flotter avec une ostentation aussi cocasse que naïve.

Mathilde et Méan, souriant à ce spectacle plein de pittoresque, ranimaient par similitude de lointains souvenirs de voyage, passant des hideux *backyards* new-yorkais aux *calles* espagnoles et aux ruelles italiennes, si baroques. Mais Yves, que le jeu amusait franchement, continuait à dénicher avec un flair de reporter les curiosités du pays. Le contraste entre le luxe des magasins et le manque d'élégance des passants, la germanisation de la ville, les gestes solennels et pontifiants des agents de la circulation, les femmes debout dans les travées des trams entre des rangées d'hommes solidement assis, autant de tableaux du folklore zurichois sur lesquels s'exerçait sa verve parisienne. Bientôt, cependant, il fut le premier à pousser des cris d'admiration. L'auto s'était élancée sur une pente accidentée et par une série de serpentins sur le flanc du Zurichberg les élevait peu à peu audessus du quartier des Universités. Une vue splendide sur le lac, l'Uetliberg et tout au loin la chaîne des Alpes, était apparue à leurs regards aussitôt conquis. Puis d'opulentes villas leur masquèrent ce grandiose spectacle; la forêt les recouvrit d'ombre et, après une courte course à travers les pins, la voiture émergea dans un vaste parc à l'anglaise planté de fleurs odoriférantes. Sur la droite, un bâtiment neuf, — « la clinique », dit le prince en passant — ouvrait de larges baies d'usine sur la verdure; au fond, cent mètres plus loin, se carrait avec importance une fastueuse demeure de pierre aux pieds de laquelle l'auto vint se ranger et stoppa.

Attirée par le grésillement des pneus sur le gravier du jardin, Hanni, en toilette du soir, était apparue sur le perron et se précipitait à la rencontre des nouveaux arrivés. Elle leur souhaita la bienvenue au nom de sa sœur Mily et du Professeur attardés en ville, et comme l'heure était avancée, leur offrit de les mener tout de suite à leurs appartements. Ils accompagnèrent en devisant gaiement la duchesse d'Eylau à une chambre

jumelée d'un boudoir de style moderne allemand qui était située à l'extrémité de l'aile gauche du premier étage, puis la jeune fille conduisit le comte de Vezet à la pièce qui lui était réservée à l'extrémité de l'aile droite du second étage.

— C'est mon studio que vous habiterez, dit-elle avec un petit sourire malicieux. Cette porte s'ouvre sur le dortoir d'Hermann. Plus loin, c'est la chambre de ma sœur que je partagerai avec elle pendant votre séjour ici. Vous serez très tranquille et j'espère que vous aurez de beaux rêves. Maintenant, je vous laisse, habillez-vous. Nous nous mettrons à table à huit heures. Adieu...

Yves, aussi enchanté du bon goût étrange de l'ameublement que du superbe point de vue qui s'offrait à ses regards par la fenêtre ouverte, remercia avec effusion la jeune fille, puis de son avionnette-porte-habits, que le chauffeur venait de monter, sortit ses vêtements de soirée, fit quelques ablutions et s'habilla. A 19 heures 45 très précises, une cloche sonna. Il était prêt, il descendit. Au pied de l'escalier, il trouva une servante en faction qui l'introduisit aussitôt dans une pièce en rotonde, éclairée à outrance, à la fois jardin d'hiver et chambre à musique, où elle l'annonça curieusement : Graf von Vezet.

A ce nom, prononcé *Fett' sett'* une silhouette carrée, puissante, brutale en somme, se détacha de l'une des fenêtres, fonça sur lui et s'en arrêta à trois pas. Des talons joints claquèrent dans un bruit mat, et le maître de la maison, en s'inclinant avec une politesse raide et distante d'universitaire d'outre-Rhin, se présenta d'une voix gutturale : « Professor Härtsch. » Dans le moment où il se redressa, il happa solidement la main fine que Vezet lui tendait et ajouta en langue française, par une courtoisie vite tempérée d'un sourire neutre :

— Soyez le bienvenu sous mon toit, monsieur le comte !

Vezet, les doigts meurtris, remercia en quelques mots et suivit d'une oreille distraite les amabilités conventionnelles de son hôte. Toute son attention était déjà aimantée par « l'homme », dont il flairait, fouillait et dégustait mentalement la personnalité étrange et bien vite passionnante.

Le Professeur Otto Härtsch venait en effet de lui apparaître comme le type symbolique qu'il s'était imaginé du savant germanique. Une tête grosse et compacte, rasée sur toutes ses faces, assise sur des mâchoires robustes et légèrement saillantes sous un nez un peu écrasé, se soudait largement à un cou de taureau en prise directe sur des épaules trapues. Un regard gris, à la fois magnétique et hostile, dardait, à travers des verres ronds aux branches d'or, une autorité méprisante d'intellectuel qui a la conviction de sa préexcellence absolue, et, vrillant net au-dessus de lèvres minces et serrées, sans chaleur humaine ni mouvement, lui donnait une expression inquiétante de volonté agressive et de méchanceté spirituelle. L'aspect de ce visage sans ombres était désagréable au possible, irritant presque, mais imposant. Le corps, bâti en larges ébauches de masses élémentaires, charpenté et musclé de cette puissance souple qui rend les félins redoutables, semblait une force ramassée et toujours prête à se détendre, tellement tout en lui paraissait fait pour une action continuelle et violente. A vrai dire, cet homme, où la véhémence de l'instinct devait être bien plus excitée que disciplinée par une intelligence combative, — tel qu'il se révélait à première vue : massif, fougueux, cruel, — n'était pas mal armé pour la lutte. « Il aurait pu faire un joli sanglier de chasse à courre », pensa Yves.

L'un après l'autre, la doctoresse Méta Sarkoff — la secrétaire, — Hannı, le prince de Méan, la duchesse d'Eylau, étaient entrés et, formant le cercle, liaient connaissance. La maîtresse de maison, un peu essoufflée, se pré-

senta à son tour en s'excusant de son retard. Yves baisa avec une tendresse secrète la main que Mily lui tendait; un imperceptible serrement des doigts y répondit, et ce fut tout. Frau Doktor Karl Härtsch était chez elle. Aucun signe d'émotion ou de plaisir ne se révéla en dehors de son imperturbable sourire mondain. Pas plus à sa table, qu'elle présida en femme du monde qui sait recevoir, qu'au salon où elle accepta de chanter le grand air de Zerbinetta dans l'*Ariane* de Richard Strauss, elle ne se départit de cette politesse attentive qui ne livre rien et s'offre à tous et dans laquelle se retranche prudemment l'honnête femme dans son foyer. Aux dernières notes même, sa voix n'avait pas eu un frémissement de plus, alors que le cœur d'Yves chavirait :

...Me baisait-il les lèvres?
L'amour me captivait et me transformait toute.
Muette, je m'abandonnais... *Hingegeben war ich stumm.*

Certes, Yves reconnaissait la légitime nécessité de cette façon de se comporter, mais il restait toujours aux aguets d'un regard, d'un mot, d'un geste, compréhensibles pour eux seuls et par lesquels l'amour secret prend audience et patience. Depuis leur séjour à Versailles, à la mi-août, ils ne s'étaient rencontrés que trois nuits à Vichy, deux jours à Aix-les-Bains; le départ de Juan-les-Pins et la réinstallation au Dolder avaient espacé puis suspendu la correspondance de Mily, et l'on était le 2 octobre... Elle aurait tout de même bien pu... Yves s'inquiétait en lui-même, suivant la conversation générale d'un sourire lâchement complaisant, car il se sentait à la fois impatient et craintif.

— *Oh! sehr freilich!* Très volontiers!

Le Professeur Härtsch, ayant ainsi acquiescé à haute voix, chercha des yeux Yves de Vezet et s'avança sur lui en homme habitué à aller droit au fait et aux êtres.

— Son Excellence, dit-il en désignant le prince qui l'avait suivi, vient de me faire connaître votre désir de

visiter ma clinique. Croyez, monsieur le comte, que ce sera un honneur spécial pour moi. Dès demain donc, si vous voulez. Vous m'excuserez toutefois de ne pas vous en faire moi-même la conduite; la présidence de notre Congrès ne me laisse pas une minute... je suis débordé! Mais ma secrétaire, qui est aussi ma collaboratrice, vous accompagnera et vous fournira toutes les explications que vous désirerez. Permettez-moi... Mèta!

A la jeune femme qui s'était avancée il donna d'un ton autoritaire quelques instructions en allemand, salua ensuite Vezet d'un petit signe de tête ponctué d'un geste bref de la main pour les accointer l'un et l'autre, puis, les laissant en tête-à-tête à leur affaire, reprit avec le prince l'entretien sur sa fameuse *Agence mondiale de Presse* qui les occupait depuis les cigares.

Mèta Sarkoff s'était assise sur un canapé bas où Yves prit place à son invitation. Elle lui souriait avec un intérêt un peu narquois :

— Ah! les découvertes de Herr Professor vous intéressent... C'est pour un roman, monsieur l'homme de lettres? ou pour un traitement personnel, don Juan-les-Pins?...

— Tiens! Vous connaissez ce surnom?

— Je pense bien! Il est assez flatteur, et dangereux, pour qu'on m'en ait prévenue.

— Vous croyez? Mais alors, tremblez, Fraülein Doktor, car je ne suis pas le seul! Tous les survivants de la grande guerre sont devenus plus ou moins des don Juan malgré eux. Oui! l'armistice n'aurait laissé qu'un homme pour sept femmes, à ce qu'on m'a dit. Alors, vous comprenez... Mon mérite essentiel, qui est celui des autres rescapés de 1918, n'est donc que d'être en vie et d'avoir aujourd'hui de trente à quarante ans...

Mais il s'aperçut qu'il commençait à parler en pensant à tout autre chose. Femme sans beauté, mais non sans charme, la jeune Slave, en effet, produisait insensible-

ment une impression très forte sur Vezet, qui s'était mal préparé à découvrir à ses dépens une sensibilité riche en nuances et en valeurs là où n'apparaissait en surface qu'une froideur d'âme rébarbative et déconcertante. Une sympathie, irraisonnée et pour cela d'autant plus sûre, le poussa vers elle et au delà, et sans doute ce sentiment dut-il bientôt paraître partagé, car Yves s'aperçut que la duchesse d'Eylau se rapprochait d'eux peu à peu. Il éleva alors la voix et prit des manières dégagées :

— ...Non, pas du tout, chère Mademoiselle, ma présence à ce Congrès n'a aucun caractère officiel. Je n'y suis qu'à titre privé; le Président a pris soin de me le rappeler lui-même avant mon départ de Paris. Je viens en outre étudier la société, les mœurs, prendre quelques notes pour un périodique auquel je collabore...

— Ça doit être très amusant... Je vous piloterai, voulez-vous? Voici douze ans que je vis ici. Alors, les gens et les mœurs, je les connais! Avez-vous des introductions auprès de quelques familles zurichoises?

— Monsieur de Vezet a sans doute conservé ses relations suisses de Juan-les-Pins, répondit pour lui la duchesse en s'installant à côté d'eux dans un fauteuil.

— Evidemment, chère amie. Mais pour Zurich, à part M. et Mme Strühl, je ne vois pas...

— Comment! Vous connaissez la Strühl? s'exclama Mèta Sarkoff. Oh! mais alors vous n'avez pas besoin de moi. Cette grosse blonde intrigante et salonnarde en a dans son sac plus long que n'importe qui... Depuis qu'elle a été mêlée à l'aventure de son amie Mathilde Escher, elle est devenue une spécialiste du potin... Elle vous sera précieuse, très précieuse!

— Quelle aventure? Racontez-nous cela! pria vivement la duchesse d'Eylau, en éveil.

— Ma foi, si vous voulez, car elle est typique, et la rusée Strühl aurait ses raisons pour ne pas vous dire toute la vérité. D'ailleurs c'est très simple. Vous m'excu-

serez seulement de vous parler sans détour, mais c'est nécessaire pour vous expliquer, et puisque vous êtes ici pour vous documenter...

La maîtresse de maison s'approchait avec un plateau de cigarettes. Yves, tout heureux de cette occasion, allait la prier de prendre place auprès de lui, lorsqu'en éclairant de la flamme de son briquet le visage de la doctoresse il remarqua que celle-ci s'était aussitôt composé une physionomie sans expression qu'un rapide nuage de fumée bleue acheva de rendre impénétrable. Il comprit qu'elle entendait tenir Mme Härtsch à l'écart de cet entretien et, dominé par une avide curiosité, respecta prudemment ses raisons. A peine libérée en effet, Mèta Sarkoff se détendit et commença avec naturel :

— Mathilde Escher, donc, est une opulente héritière qui défraya pendant de longs mois la chronique scandaleuse du pays. Oui! Son mari, en bon Germano-suisse pour qui l'épouse est un moyen et non un but, se servait d'elle sans la servir. Ce sont les mœurs de ces contrées, vous pouvez en prendre note : l'homme de temps en temps et moins encore, — je vous parle ici en médecin — passe la main sur le corps de sa femme, la prend, la quitte, — tout est fini! Pour lui, qui est un monomane de l'instinct; mais pour elle... vous vous rendez compte! Malgré cela, en général, la Suissesse, comme l'Allemande, même malheureuse, reste fidèle. Elle l'est sans doute par atavisme et point d'honneur; elle l'est surtout parce qu'elle *n'ose* pas. Mais celle-ci était ardente... Elle se lassa de ces jeux où la femme ne prête que son corps alors qu'elle brûle de le donner; bref, un beau jour, elle disparut de Zurich. Ce fut un beau tapage! Ici comme en Allemagne, où l'hypocrisie puritaine a force de loi, ces fugues soulèvent des scandales affreux. Celui-ci dura des semaines. Enfin, trahie par ses prélèvements en banque, on découvrit la fugitive. Elle vivait avec un sculpteur, dans une villa. Où ? Je vous le donne en mille ! A Ve-

nise ? à Cannes ? à Madrid ? Ah! bien oui! vous connaissez peu les Suissesses! A Bâle, monsieur le comte! A une heure de Zurich! Mais attendez! Quand elle se vit découverte, elle pleura; le mari, comme toujours ici, pardonna, et la petite pécheresse repentante, plantant là amour, amant et projets, réintégra au grand jour le domicile conjugal où elle reprit sa vie normale. Tenez, pas besoin de chercher davantage, vous avez là tout tracé le caractère typique de la Suissesse : invinciblement embourgeoisée, immensément pétrie de respect pour le foyer, la famille, la société, elle sera bien capable d'une passion adventice si elle souffre par trop, mais n'ira que très rarement jusqu'au bout de l'aventure. Au premier obstacle elle « calera ». L'instinct social, — affermi par dix siècles de bourgeoisie de petites villes, pensez à cela! — aura toujours le dernier mot! Que voulez-vous! même au sommet de leurs montagnes, ces gens-là ne voient jamais la mer...

Yves et Mathilde, prodigieusement intéressés pour des raisons différentes qu'ils ne s'éclairaient pas encore, restèrent pensifs quelques instants. Puis, d'une voix hésitante, et beaucoup plus pour son amie que pour la doctoresse, il murmura :

— Entre nous, charmante Mademoiselle, avouez qu'avec de pareils maîtres les femmes coupables paraissent assez excusables.

— Certes, et toute ma sympathie va vers elles. Mais ne croyez pas que ces hommes soient froids. Pas du tout! La volupté est française, mais la luxure est allemande.

— Ah! bah! s'étonna Vezet. N'ai-je pas lu pourtant quelque part qu'au siècle dernier les frères Stolberg faillirent être lapidés par les paysans de Zurich qui les avaient surpris se baignant nus dans la Sihl?...

— Oh! monsieur le comte, la pudibonde Allemagne a évolué... sous les couvertures. Tenez, un exemple entre

cent : Dieu sait s'ils vous reprochent vos romans légers, mais ils ont à toutes leurs vitrines de libraires leurs brochures sur les questions sexuelles...

— C'est juste! Et nous n'avons pas besoin de ça, Dieu merci!

— Parce que vous avez des femmes accomplies. Vous êtes des privilégiés! Votre force en cette affaire, vous pouvez m'en croire, c'est qu'en amour la Française est la femme qui sait.

Yves eut un sourire de confidence à l'intention de la duchesse :

— Sans doute parce qu'elle va à bonne école.

— Je vous rends ce qui vous est dû, don Juan-les-Pins, soupira Mèta Sarkoff. Vous autres, Français, avez dans le sang l'art de savoir jouer avec le péché! Mais, au fond, puisque ce sujet semble vous intéresser, la vraie nature de l'homme est d'être concupiscent; c'est la femme qui est sensuelle. Toute la différence entre la Latine et la Germanique, c'est qu'en général celle-ci a pour partenaire un ignorant égoïste, et la première un être à nature d'amant.

Ils restèrent quelques instants plongés chacun dans des réflexions confidentielles qui leur éclairait sous un jour nouveau cette question sexuelle qu'ils savaient si angoissante et primordiale pour le bonheur des êtres. La duchesse, qui avait suivi la discussion avec une passion grandissante, rompit la première le silence.

— En somme, dit-elle, si je vous ai bien comprise, Fraülein Doktor, — et vous autres, Slaves, passez pour être doués d'une perspicacité raffinée, — un Français qui aurait pour maîtresse une Suissesse ou une Allemande mal mariée se figurerait, l'ayant révélée à l'amour, être l'homme de sa vie, alors qu'il n'aurait fait que la satisfaire? C'est que c'est tout à fait différent et a bien moins d'importance profonde qu'il pourrait être enclin à se l'imaginer. L'aventure ne serait que d'ordre physique ou

sentimental et ne commanderait en aucune façon la vie spirituelle et sociale. L'égarée serait si puissamment moralisée et dépendante qu'un rappel au devoir, fait par une personne autorisée s'interposant à un moment quelconque, la ramènerait sûrement dans le droit chemin?

— Neuf fois sur dix, oui, madame la duchesse. Evidemment, je vous parle ici en médecin, je vous le répète, et il est certain qu'il y a aussi les raisons du cœur, mais si elles ont leur influence pour l'entrée en matière, elles deviennent à mon avis bien vite fonction des sens. Vous ne croyez pas? Pourtant, voyez combien d'hommes sont aimés de leur fiancée et négligés de leur femme!... C'est si vrai en tout cas pour les Allemands qu'ils l'étudient au grand jour avec Freud, Jung, l'école de Vienne et de Zurich. D'ailleurs, quel que soit le degré de leur science, ils ne le comprennent pas et leurs angoisses demeurent, en fait, inguérissables. Leur erreur, voyez-vous, est de prendre au tragique ce que vous autres Latins trouvez tout naturel, parce que vous avez le génie humain. Ils apportent dans l'alcôve la même gravité qu'à l'usine, à la clinique ou au laboratoire; ils traitent tout au sérieux. Mais le corps est le corps, et à vouloir être des surhommes ils finissent par se satisfaire comme des bêtes.

Un silence trouble, incertain, succéda à ces paroles que l'on sentait cependant pétries d'expérience et de vérité.

— Ce que vous dites là est captivant, avoua enfin Vezet pour en sortir, d'autant plus que cela concorde avec mes propres observations. Mais... je m'aperçois que tout le monde est debout... Demain, si vous voulez bien, Mademoiselle, je vous poserai quelques questions sur ce sujet. J'aimerais étudier plus à fond le cas de ces malheureuses Mathilde Escher.

— Soyez prudent! Vous êtes prévenu maintenant, ironisa la duchesse en se levant; à vouloir jouer le chevalier des déboires conjugaux, on risque d'être dupe ou ridicule.

Peu à peu, le salon s'était vidé. Sur le palier de chaque étage, des souhaits de bonne nuit s'échangèrent, puis les portes se refermèrent sur le silence des chambres. En faisant sa toilette de nuit, Yves repassait en mémoire les affirmations de Mèta Sarkoff. Tout naturellement, il substituait le nom de Mily Härtsch à celui de Mathilde Escher, et comme la réserve de Mily l'avait dérouté au cours de la soirée, il se laissait peu à peu investir de doutes et d'irrésolution. Il en voulait aussi au prince de l'avoir logé dans cette maison et le soupçonnait d'avoir une nouvelle fois été le complice de la duchesse. Il se sentait enfin gêné à l'extrême de s'être assis à la table et de dormir sous le toit d'un homme absent dont il avait pris la femme. Cette absence du Docteur Karl Härtsch alimentait en lui des scrupules qu'il n'aurait jamais eus s'il avait pu le voir et lui serrer la main. Cette situation le diminuait devant lui-même. « C'est bon! J'irai demain à l'hôtel », dit-il à voix haute. Il venait de revêtir son pyjama; il se mit au lit, éteignit les lumières et sur cette ferme résolution attendit le sommeil. Une vive clarté le fit aussitôt sursauter. Mily, en kimono bleu brodé d'or, refermait sans bruit la porte de communication et d'un bond, moins léger que naguère, sautait sur le lit en souriant :

— Bonsoir, *liebster Yveli!* lui chuchota-t-elle dans l'oreille...

Yves dormit peu cette nuit-là! Mily, qui par respect pour son foyer et la dignité de son amour lui avait refusé sous ce toit l'heure nerveuse des souples délassements, passa sans autre préparation à celle des abandons du cœur où se balbutient les confidences. Non! de toute façon l'heure n'était pas à batifoler... Limitée dans le temps par son état, — elle était dans son troisième mois de grossesse, — il fallait d'urgence préparer l'avenir immédiat. Elle avait des projets en tête depuis des semaines; elle les exposa, quémandant un conseil, cherchant un

encouragement qu'Yves s'étonnait lui-même de se faire arracher avec une prudente réserve. Il était en effet surpris, alarmé presque, dans son subconscient, alors qu'il était tout alangui de passion, d'entendre qu'il fallait agir déjà et de se trouver lui-même entraîné dans l'action d'un rêve que la rapidité des échéances transformait en aventure. En réalité, sans qu'il s'en doutât, Mily en lui refusant son corps venait d'amortir, d'atténuer en lui pour un temps l'envoûtement de son impérative sensualité. Alors les paroles de Mathilde dans le train, celles de Mèta Sarkoff après le dîner le travaillaient librement, et il était poussé malgré lui à raisonner sur sa situation d'abord, à découvrir les mobiles profonds de Mily ensuite. Mais il se découragea bien vite à ne trouver en elle qu'une assurance heureuse, une grande franchise d'élans et de sentiments qui le troublèrent plus qu'un mensonge et le rendirent confus de ses propres réticences. L'enthousiasme grave de cette Suissesse méthodique et passionnée le transporta et le rassura. Aussi, lorsqu'elle le quitta vers minuit, avaient-ils convenu, dans un accord définitif de leurs volontés, une totale fusion de leur destinée, qu'aussitôt après la clôture du Congrès elle finirait avec lui son congé, deux semaines, en Italie, aux îles Borromées, puis l'accompagnerait à Paris où ils organiseraient ensemble son installation à Versailles. Le sort les entraînait avec une irrésistible douceur, il céda. Une grande paix alors l'envahit.

Le lendemain, après le petit déjeuner pris en commun dans la salle à manger selon la coutume allemande, le prince de Méan fit monter dans sa voiture sa cousine d'Eylau, le Professeur et Vezet, et se fit conduire au Polytechnicum, la colossale Ecole fédérale où devait avoir lieu dans l'Auditorium maximum, à dix heures, la réception des Congressistes. Otto Härtsch et Méan, préoccupés de leurs obligations respectives de Président et de Secrétaire général, demeurèrent silencieux pendant le tra-

jet. Vezet, sans doute toujours en éveil par métier, mais surtout pour éviter le regard investigateur de la duchesse qu'il sentait peser fermement sur lui, se concentra dans l'examen de la ville. Peine bien inutile d'ailleurs, car son visage reflétait une détente, une satisfaction paisible de l'être sur l'origine desquelles une amoureuse comme Mathilde n'en était plus à se méprendre.

Ils furent accueillis à leur descente de voiture par une brillante théorie de gestes et d'exclamations qui leur signalèrent des compatriotes : Bessignol, l'ancien ministre de l'Instruction Publique, et sa secrétaire bordelaise, Mlle Delbos; Bosch-Lévy, membre de l'Institut, juge à la Cour de Justice de La Haye et professeur à la Sorbonne ; Agnès Dorgel, la « talentueuse » globe-trotter-conférencière-sociétaire de la Comédie-Française, et Dorgelane, le reporter en vogue, son mari.

— Oh ! dit ce dernier au comte de Vezet, au milieu des effusions, excusez-nous de vous avoir fait faux-bond, hier matin. Nous sommes venus par la route. Vous savez que nous voyageons très peu par le rail.

— C'est pourtant indispensable pour les grandes distances, répondit Vezet, un peu froid, en se souvenant que son tête-à-tête si orageux avec Mathilde avait été la conséquence de leur manquement.

— Je suis tout à fait de votre avis, mon cher ami, mais ma femme n'a jamais pu prendre un train que lorsqu'il avait du retard.

La boutade dérida Yves. La délégation française, qui était ainsi au complet, fit son entrée dans le hall où elle sollicita aussitôt un vif mouvement de curiosité. L'élégance sobre des trois jeunes femmes, leur gracieuse beauté aussi, aimantèrent irrésistiblement les hommages informulés des hommes, l'animation secrète de leurs compagnes. La personnalité « hautement internationale » de Bessignol et de Bosch-Lévy acheva ce succès de prestige

qui est la meilleure propagande d'un pays. Quelque deux cents congressistes étaient présents et Vezet qui, pour beaucoup, représentait son célèbre ministre, promoteur de la Fédération européenne, ne tarda pas à être très entouré. Son jeune âge, sa distinction aristocratique attiraient les sympathies et les retenaient. On chercha à lui être présenté, on l'interviewa. « Ça vous étonne que je sois un intellectuel et ne porte pas de lunettes?... » Il souriait, amusé, se gardant bien d'ailleurs d'une ironie, si légère fut-elle, qui l'aurait distrait de son observation intérieure de ce milieu cosmopolite si curieux.

Au hasard des mouvements de groupes, il retrouva avec intérêt la lourdeur suave de Mme Strühl et son mari, les richissimes marchands de soie, mécènes de ce congrès, qui éclataient de vanité à coudoyer tous ces représentants des élites de l'esprit. Vezet étudiait, prenait mentalement des notes. Mme Strühl ne le lâchait plus.

— Joli, ce tailleur beige de Madame la duchesse. Moi, c'est le bleu qui est ma couleur préférée. Et la vôtre?

— C'est le tricolore. Je suis un visuel, vous comprenez?...

— Oh! Et moi qui pensais vous faire la surprise... Mais comment voulez-vous que je m'habille en tricolore?

Une sonnerie électrique martelait les oreilles. Les délégués commencèrent à prendre place sur les gradins de l'amphithéâtre. Vezet, séparé de son groupe, se laissa entraîner par l'envoyé spécial de l'Agence Wolff qui l'avait pris familièrement par le bras et le questionnait en ayant l'air de le renseigner : « ...quatre-fingt-quinsse télégués, teux-cent-tix Kongressistes, trente pays représsentés où l'Europe centrale tomine, natürlich! L'U. R. S. S., non athérente, a accepté une infitation imprutemment platonique. C'est un signe, nicht wahr, Monsieur le Secrétaire t'ampassate ?

Yves de Vezet, poussé par le hasard en plein centre, écoutait les conversations, observait les visages, d'ail-

leurs plus par curiosité qu'avec l'espoir d'y voir clair, car, comme dans toutes les conférences de ce genre qui se proclament en dehors et au-dessus des programmes politiques, on pensait en allemand, on s'exprimait en français et on réagissait dans sa langue nationale. Autrement dit, chacun était imprégné de ce qu'on appelle, en formule d'après-guerre : l'esprit européen.

Tandis que le Secrétaire Général donnait lecture de nombreux télégrammes de félicitations et d'excuses, Vezet, en examinant à la dérobée ses voisins, se laissait aller à se demander à quelles fins véritables étaient utilisés au fond les congrès de ce genre, qui pullulaient, avec plus ou moins d'éclat, depuis la guerre. Il lui parut évident que si leur programme reflétait aux yeux du monde une magnifique poussée d'idéal, incontestable et guère contestée, les gouvernements et les grandes associations économiques ne manquaient pas d'y exercer à leur profit une action occulte dont il eût été imprudent de négliger les conséquences d'un cœur léger. Ici, sous le couvert de cette puissante Internationale des Elites qui affichait comme but l'organisation des élites intellectuelles et sociales pour la défense de la civilisation et la réconciliation des peuples, ne se trouvait-il pas réunis, coude à coude, des délégués aussi étranges qu'un des chefs du Wafd, l'organisation anti-anglaise d'Egypte, un administrateur britannique de la compagnie du canal de Suez, un des lieutenants de Gandhi, l'agitateur des Indes, et plus loin, un héros national de la Pologne ressuscitée, la très intrigante mère d'un prétendant à la couronne de Hongrie, et l'un des financiers avoués du Stalhelm, le puissant Casque d'Acier, qui groupe les inconciliables passions des pangermanistes d'après-guerre? Et combien d'autres, vedettes quasi-officielles, étaient d'anciens ministres, des politiciens célèbres, des présidents notoires de la haute banque internationale. Certes, ils étaient tous venus à titre privé, représentants éminents des diverses

formes de l'élite, mais Vezet, que la pratique de la carrière diplomatique avait commencé à instruire, aurait préféré ne pas hésiter à croire que c'était vraiment la civilisation, partant le bien général de l'humanité, qu'ils venaient tous aider et défendre.Quel dommage que l'ombre de ce pavillon un peu flottant de « civilisation » recouvrît des problèmes volcaniques, tels que les minorités nationales, l'Anschluss, la révision des traités, les armements douaniers, l'impérialisme économique des trusts, cartels et autres Ententes mondiales, qui ne peuvent se solutionner, sans nouvelle guerre, que sous des mouvements ou l'apathie d'une opinion publique manœuvrée par les élites acquises. Quant aux autres, les innombrables figurants, dont les visages ne portaient pas de noms en public, professeurs, hommes de plume, avocats, les plus actifs d'entre eux n'étaient-ils pas des arrivistes ou des malchanceux qui s'efforçaient à se créer, dans cette nouvelle société internationale en formation, la personnalité qu'ils n'avaient pas été capables de se tailler dans leur pays et leur milieu?

En suivant ses propres pensées, il accordait une audience distraite au discours d'ouverture que prononçait en français, de sa voix rauque et autoritaire, le Président du Congrès, Professor Doktor Otto Härtsch. Des phrases, diffusées dans le monde entier par radio, arrivaient jusqu'à son cerveau et glissaient sans laisser d'empreinte :

— ...Hélas! Messieurs, tous ceux qui ont essayé de sauver notre ère en infusant une nouvelle vie dans les vieux idéals ont dû se rendre compte que les réserves de l'esprit et de l'âme étaient épuisées. A leur place s'est fait jour un immense désir tendant à la rénovation de la vie... La véritable maladie de notre époque est l'émiettement de toutes ses forces. Ces forces sont, d'une part, vieille culture héréditaire et traditionnelle, d'autre part, des forces visant l'avenir... Disons-le hautement : l'une sans l'autre sont aujourd'hui impuissantes. Ramassons-

les donc pour en former une unité. A l'individu créateur qui veut réaliser l'espérance en un nouvel avenir, unissons fortement les dépositaires de la tradition dont la véritable culture a besoin. C'est, vous le savez, Messieurs, la noble tâche de l'Internationale des Elites, qui est en voie de devenir l'instrument d'une des plus fortes évolutions sociales de tous les temps...

Le comte de Vezet, qui avait six siècles de culture et de tradition dans les veines, et dans le cœur l'ardente jeunesse des combattants de la grande guerre, se sentit étrangement indisposé contre cette mise en scène qui prétendait à la synthèse de la vie future du monde. La vérité était que depuis deux mois il s'était laissé séduire par d'autres objectifs, et qu'il se trouvait mal préparé à récepter comme il convenait les influences spéciales de ce milieu. Il avait déjà hâte de s'en évader et de respirer un autre air. Aussi, à la sortie, chercha-t-il Mathilde d'Eylau pour se réconforter dans une atmosphère familiale et épancher en elle sa subite acrimonie.

— Au fond, lui dit-il, ils sont d'un illogisme déconcertant, car enfin, s'il est vrai, à les entendre, que la civilisation occidentale n'est plus, comment dirai-je, qu'un vieux mur à lézards, ce n'est pas leur programme conservateur qui la sauvera. A la consolidation de ce qui est, mieux vaudrait opposer carrément la lutte pour ce qui doit être. On irait ainsi de toute nécessité à la formation d'élites nouvelles, et non...

Dès les premiers mots, la duchesse s'était retranchée dans une réprobation muette. Elle devait faire le lendemain soir une conférence sur « le sentiment de la défense sociale devant la conscience féminine française » et ne tenait pas à se laisser ébranler.

— Les Encyclopédistes parlaient le même langage à la fin de l'Ancien Régime, interrompit-elle enfin. Le résultat en a été qu'avec des milliers d'autres mon trisaïeul est

mort sur l'échafaud de 93 et le vôtre dans les geôles révolutionnaires. Pensez à cela!

Mais en cet instant précis Yves pensait davantage au ton sur lequel elle lui parlait. Il la possédait trop pour ne pas remarquer à nouveau dans son attitude quelque chose d'anormal à son égard dont il éprouva la même sensation désagréable d'un vague danger qu'il avait ressentie la veille dans le train. Il s'appliqua aussitôt à se faire plus aimable, plus empressé pour essayer de sonder, sans la mettre en éveil, la profondeur et la raison de cette animosité latente; il dut s'avouer bientôt qu'il se trouvait moins en butte à une capricieuse nervosité de femme qu'à une sûre hostilité. Elle n'avait pas l'air méchant, mais mauvais. C'était si peu dans ses habitudes qu'Yves, inquiet, songea à ses torts éventuels.

Cette pénible constatation, s'ajoutant au méphitisme moral dont l'avait intoxiqué cette première séance du Congrès, acheva de jeter son âme dans le désaccord et la confusion. Il éprouva le besoin physique de se retremper dans la force paisible de Mily, de revoir dans ses yeux la sérénité de sa conscience résolue, qui lui avaient infusé la nuit précédente une énergie et une confiance neuves. Il se sentait depuis la veille déprimé, surclassé en présence de Mathilde; son influence même l'oppressait. Quelques minutes auparavant, il avait recherché sa compagnie par l'habitude qu'ils avaient prise d'échanger ensemble leurs impressions et leurs idées; sitôt trouvée, quelques mots dits, il aurait voulu la fuir. Impossible pourtant de l'éviter; le programme de la journée, très chargé, les liait l'un à l'autre jusqu'au soir. A peine furent-ils séparés par hasard pour le déjeuner; elle, invitée par le Professeur Härtsch, alla luncher en tête-à-tête chez « Sprüngli »; lui, circonvenu par une insistance tentatrice, se laissa entraîner chez les Strühl. Mais ils se retrouvèrent à trois heures à une conférence du professeur Mangiarelli, de Turin, suivie d'une discussion générale

dirigée par l'un des vice-présidents en l'absence, inopinée, du Professeur Härtsch; assistèrent à la réception offerte par les membres du Stadtrat à cinq heures, et lorsqu'ils se quittèrent en fin de journée, ce fut sur le palier du premier étage de la villa, pour gagner chacun leur chambre et se mettre en tenue de soirée.

Yves était assez maussade. Une lassitude, qu'il savait bien n'être pas toute physique, s'était emparée de lui. « Ces Congrès sont tuants », fit-il pour se donner le change, — d'ailleurs avec une autre injustice aussi flagrante, car il venait de jeter un regard attendri sur son lit. Mais il n'eut pas le temps de déterminer la part exacte de fatigue qui incombait à chacune des exigences de sa journée; au bruit qu'il avait produit en refermant la porte, des pas précipités avaient fait écho et Mily était apparue, en robe du soir, par la chambre d'enfant. Elle paraissait dans un état d'agitation extrême, les lèvres tremblantes, les paupières papillotantes; mais ce qui le frappa d'abord et le stupéfia fut la poudre dont, pour la première fois, elle, Suissesse intransigeante dans son mépris des fards, avait ranimé son visage.

— Yves! Yves!

Elle s'était jetée contre lui, l'agrippait aux épaules et le fixait avec des yeux luisants de fièvre, intensément. Jamais il ne l'avait vue ainsi exaltée, remuée en profondeur, hors d'elle-même, et avant même de songer à interroger son désordre, il ne put réprimer un cri d'admiration :

— Que tu es belle! Mily! que tu es belle!

— Yves!

Elle frémissait de tout son corps dont il sentait contre le sien les détails de l'agitation. Il l'entraîna vers un fauteuil et la prit d'un geste tendre sur ses genoux. Blottie, abandonnée entre ses bras, elle murmurait encore, les yeux clos, mais plus faiblement, comme une plainte qui évoluait peu à peu en sanglot :

— Yves! Yves! mon Yves!

— Eh bien, chérie, dis-moi! Qu'y a-t-il? Tu es souffrante?

Il ne put rien en obtenir avant plusieurs minutes. Elle semblait se débattre contre un ennemi invisible ou imaginaire et il s'efforçait, la câlinant et la tranquillisant, à lui rendre courage et confiance :

— Tu as reçu de mauvaises nouvelles d'Afrique? Hermann est malade? Tu crains une fausse couche? Non? Voyons, mon cher amour, explique-moi. La duchesse t'aurait-elle manqué? Alors, que sais-je? C'est ta sœur? Ton beau-père?

— Oui, lui! gémit-elle enfin.

Et après une courte hésitation, dans une faible lamentation désespérée, elle acheva :

— Yves, il sait tout!...

— Tu dis?

Il avait eu un haut-le-corps violent, et des deux mains l'écartant de lui la tenait droite, face à face. Elle se taisait soudain, apeurée devant son regard dur. Il la secoua dans un mouvement d'impatience furieuse :

— Eh bien! parle, voyons!

— Que veux-tu que je te dise d'autre! balbutia-t-elle. Tout, sauf ton nom, il *sait* tout. Mon état, mes projets... tout.

— Allons donc! tu es folle!... Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Tout, te dis-je! A croire qu'il a pu lire dans nos pensées depuis un mois... Tout!

Yves ferma les yeux. Une scène récente, déjà effacée de son souvenir, surgit du passé de ses actes, et tandis que le film accusateur s'en déroulait sous ses paupières dans le décor du Grand Palais, il sentit un doute s'insinuer en lui, suivi bientôt d'un malaise opiniâtre. Mais cette réminiscence engageait à tel point sa responsabilité qu'il s'effraya à l'accepter; il se refusait à admettre

qu'une seconde de surprise et d'inattention eût engendré à ses dépens des conséquences aussi considérables. Il eut un mouvement nerveux des épaules et de la tête, comme s'il trouvait cette image par trop stupide, vraiment! Cependant, il dut faire effort pour affirmer, d'une voix malgré lui faiblissante :

— Nous sommes sûrs l'un de l'autre, de Hanni aussi! Ce n'est pas possible!

Ils demeurèrent quelques instants silencieux, entraînés dans des pensées précaires et fugaces. Une énergie de combat avait échauffé Yves.

— Et... que compte-t-il faire?

— Oh! il a été très doux, très indulgent... Il a été jusqu'à me proposer de faciliter mon divorce...

— Sous condition?...

— Naturellement! Son petit-fils! Mais cela, jamais! jamais!

Elle mêlait à la violence de son refus une telle réprobation indignée, qu'Yves, mal éclairé encore, s'inquiéta de tout ce qu'elle n'avait pas dit. Il allait l'interroger d'une façon plus serrée lorsque la cloche du dîner sonna son premier coup. Ils sursautèrent.

— Mon Dieu! s'exclama-t-il, et je ne suis pas habillé! Allons, sois forte, Mily chérie. Passe-toi un peu d'eau sur les yeux et descends vite. Je te suis dans quelques minutes. Mais ne te tourmente pas, je t'en supplie... Demain nous en reparlerons.

Elle hésitait, puis, d'un seul trait et soupçonneuse :

— Tu n'as rien dit à Mèta Sarkoff?

— Mily! Voyons!... Pense donc!...

— Oh! je t'en conjure, Yves, méfie-toi d'elle!

Elle se jeta nerveusement dans ses bras, chercha ses lèvres, lui jeta un dernier regard de désolation et d'abandon, puis disparut.

Le Professeur Härtsch avait convié ce jour-là à dîner les chefs des délégations officielles et leur famille. Lors-

que Yves très en retard entra au salon, il trouva son hôte au milieu de vingt personnalités de la haute société internationale, accaparé dans un périlleux dosage des amabilités protocolaires, comme une vendeuse d'un rayon de soieries qui fait à ses clientes, suivant l'importance de leurs achats, des sourires en grande ou en petite largeur.

Le comte de Vezet se trouva placé à table entre Frau Professor Kansberg, la femme du président de la section allemande, et Mèta Sarkoff. En face de lui, Herr Geheimrat, Professor-Doktor Eitel Baron Soldern-Gautsch, le fameux chef de l'école de la Sur-Sagesse de Leipzig, l'entreprit, dès qu'il fut assis, avec une condescendante suffisance, exaspérée par un violent accent tudesque :

— Comment trouvez-vous Zurich, monsieur le comte?

— Mon Dieu!... chaque ville pour moi, c'est une femme!

— Colossal! Moi, j'aime la France comme une femme. Il y a une nuance, une certaine nuance. Vous le voyez, n'est-ce pas? Les Français passent pour si compréhensifs des autres!...

— Pas possible! Moi qui me figurais qu'on nous accusait d'être légers, frivoles...

— Comme vous devez être heureux, alors! soupira Mme Kansberg! Un caractère léger est l'indice d'une conscience tranquille et d'un corps satisfait...

— C'est-à-dire... c'est-à-dire... protesta Soldern-Gautsch, que vos parents ont su vous façonner des âmes qui leur épargnent vos reproches de vous avoir jetés, par plaisir, dans une aussi triste vie!

— Nos reproches! Quelle affreuse philosophie! repartit Yves avec chaleur. Pour moi, je serai toujours reconnaissant à mes parents de m'avoir mis au monde, ne serait-ce que pour m'avoir permis de tenter ma chance.

Et il ajouta, pour achever le désemparement de son interlocuteur :

— Croyez-moi, Herr Geheimrat, il n'y a pas de destinée qui ne vaille la peine d'être ardemment vécue.

— Oh! oh! vous êtes un optimiste, doublé d'un passionné, monsieur don Juan-les-Pins. Vous vibrez! Moi, l'enthousiasme, je ne m'en sers que pour bluffer.

Et il fit un gros rire plein d'une épaisse malice.

Yves en avait entendu assez. Il se tourna vers Mme Kansberg dont la remarque l'avait favorablement disposé, et à mi-voix :

— C'est un de vos compatriotes? Est-ce qu'il a vraiment du génie?

— Il en a eu! A présent, il emploie sa vie à soigner sa biographie.

— Oh! du génie!... murmura un jeune Suédois qui était à la gauche de Mme Kansberg. A ce compte-là, qu'est-ce qu'il nous manque à tous pour en avoir aussi? Un nègre et un impresario!

— Ne parlez pas de nègre sous ce toit, s'effraya comiquement Mme Kansberg. Vous savez que Herr Doktor Härtsch, le fils de notre hôte, est depuis quatre ans en Afrique, et on raconte qu'il y fait sur les indigènes des expériences de greffes humaines d'une audace extrême. Il paraît notamment...

La voix, soudain, prit un ton de confidence d'où Yves était exclu, ce qui l'autorisa à ne plus s'occuper que de Mèta Sarkoff. Elle l'attendait. Lui, la cherchait. Dès la première minute il s'était laissé aller à soupçonner, en bon Français, qu'elle devait être la maîtresse du Professeur; l'avertissement que Mily venait de lui faire, en confirmant son impression, lui avait suggéré l'idée d'essayer, en manœuvrant habilement la jeune femme, d'arriver à en obtenir quelque lumière sur l'origine et les conséquences de la divulgation dont Mily, seule pour l'instant, et lui, par répercussion, étaient les victimes stupéfiées. Le jeu fut bref. En quelques phrases souriantes, chargées de sous-entendus qui auraient été habiles s'ils

avaient pu cesser d'être équivoques, lui, avait acquis la conviction qu'elle était liée au Professeur Härtsch et par lui au courant de l'aventure de Mily; elle, avait senti se consolider son intuition première qu'il n'était pas étranger au drame dont elle était depuis quelques heures la confidente stupéfaite. Mais ces faibles limites une fois atteintes, impossible pour l'un comme pour l'autre d'en dépasser le vague et l'indécision sans danger. Yves le comprit avec regret et n'insista pas. Une franche sympathie mutuelle n'avait d'ailleurs cessé de les animer et ils sentaient qu'à se brusquer ils ne pourraient arriver qu'à la rompre. Il en profita pour renouer conversation avec Mme Kansberg, écouter patiemment les péroraisons du Geheimrat von Soldern-Gautsch, et finir le dîner puis la soirée sur des sourires de voisines charmées et conquises par ses jolies phrases d'homme de sang français. Vers minuit, un compositeur tchécoslovaque d'avant-garde, devenu célèbre depuis peu par une suite symphonique sur le thème d'une catastrophe de chemin de fer, s'empara du piano, et, dans un silence quasi religieux, se mit en mesure de donner la première audition d'une pastorale sur la motoculture. Yves lui sut gré *in petto* de lui offrir cette occasion d'aller se coucher. En faisant ses adieux à Mèta Sarkoff, il prit rendez-vous le lendemain à dix heures pour visiter avec elle la clinique, baisa d'une lèvre respectueuse la main de Frau Doktor Härtsch dont il entendit dans un souffle : « Pas ce soir... », et monta l'escalier en compagnie de la duchesse d'Eylau.

— Vous avez l'air soucieuse, Mathilde?

— Un peu de fatigue sans doute. Ce ne sera rien. Bonne nuit, Yves.

Après un sommeil long à venir puis agité, Yves se réveilla avec une forte migraine. Les rideaux à moitié ouverts laissaient filtrer quelques rayons de soleil doux et clairs comme un sourire maternel au matin. Incertain, il interrogea son Harwood.

— Huit heures vingt-cinq! Hé! là!

D'un bond il sauta de son lit, prit de l'aspirine et commença à s'apprêter. Tout à coup il resta figé dans une attitude grave et inquiète, regard fixe, sourcils froncés. En reclassant dans son esprit, pour y voir clair, les événements des derniers jours, un rapprochement venait de s'imposer à lui avec force entre les propos de Mèta Sarkoff sur les Suissesses adultères, tôt soumises, et la subite intervention du Professeur Härtsch la veille... Etait-ce simple coïncidence? ou plutôt action combinée? mais alors, par qui? et pourquoi? Cent idées se dévidaient et s'enchevêtraient dans son cerveau pour n'aboutir qu'à de l'incohérence, d'ailleurs vite dominée par une angoisse irraisonnée, physique, de voir Mily céder, comme les autres, et de la perdre. La perspective de délaisser une maîtresse, celle même de se séparer un jour de Mathilde, ne l'avait jamais torturé; mais Mily!... Cette seule supposition l'avait rendu hagard, lui tiraillait les nerfs en tous sens, lui causait une douleur atroce, persistante, dans toutes les parties actives de son être; son corps, en révolte, se soulevait, prêt à tous les réflexes, à toutes les folies même de ses sens ameutés dont les exigences étaient ainsi mises en péril. Alors, à cette menace, sans fondement réel et que chaque seconde pourtant accentuait, il sentit à nouveau dans ses veines une recrudescence de son inconsciente jalousie. « Je l'arracherai à elle-même, s'il le faut », murmura-t-il avec emportement. Devant le danger qui pointait, c'était lui, en pleine atmosphère de rêve l'avant-veille, qui brûlait de passer à l'action pour s'attacher sans retour, se lier à jamais celle dont se révélait enfin à ses yeux, à l'idée qu'elle pourrait l'abandonner, l'irrémédiable emprise charnelle. Cependant, cette servitude, telle qu'elle s'affirmait et se précisait, ne le diminuait pas devant sa conscience, car il se rendait compte que son âme en même temps était imprégnée de souffrance et vivait des affres semblables.

C'est donc bien tout son être qui était en puissance de passion; c'est tout lui qui était en jeu et s'excitait à agir pour se conserver le meilleur de lui-même : Mily! Dès cet instant où il acquit le sentiment définitif de l'absolu de son amour, il avait bridé les défaites, car l'amour est la plus grande des forces parce qu'il contient toutes les autres : l'idéal et l'instinct.

Quelques coups légers frappés à sa porte le firent sursauter. Il était prêt et alla ouvrir. Nettli, la femme de chambre attachée à son service, s'embrouilla pour lui faire comprendre...

— Ah! le petit déjeuner? C'est bon, je descends.

Il trouva chacun devant sa place, l'attendant. Des mains s'offrirent et il se confondit en excuses. Le repas, qui ne traîna guère, fut enlevé sans appétit, sans entrain. Yves, pour la première fois, perçut mieux que par des discours quelle différence de conception de la vie séparait ses compatriotes, dont les déjeuners sont une fête de l'esprit, de la gaieté et de la bonne chère, et les Germano-Suisses, dont les tables plantureuses ne leur servent qu'à remplir rituellement une fonction nécessaire au corps. Il est vrai que ce matin-là les visages de ses voisins, qu'il appelait déjà des « convives à l'exercice », étaient anormalement renfermés et moroses. Plusieurs, malgré l'utile secours d'une politesse exacte, laissaient trahir par des rides une veille tardive et des préoccupations avancées. Lui-même ne cherchait qu'à tromper son anxiété en donnant le change aux autres. Seul, Méan, toujours égal de bonne humeur, superficiel et léger d'apparence en Viennois de bonne race, soutenait une conversation trébuchante, sans paraître se douter du drame qui évoluait dans les regards.

Yves, l'esprit travaillé à fond par des doutes qui lui paraissaient concluants, avait l'impatience d'un tête-à-tête décisif avec Mèta Sarkoff. Il craignit que la duchesse n'eût la fantaisie de se joindre à eux à dix heures, seule

occasion propice pour l'entretien qu'il désirait, et chercha un moyen de l'en écarter. Il se souvint à temps qu'elle devait faire avec Mme Härtsch quelques achats en ville vers neuf heures. Aussi, à peine levé de table, s'approcha-t-il de la jeune Russe et, à mi-voix :

— Est-ce que cela vous serait possible, Fräulein Doktor, d'avancer un peu notre visite de la clinique ?

— Voulez-vous maintenant ? Je suis libre.

— Parfait, je vous suis.

Leur sortie s'effectua sans incident. Yves, dans le jardin, se rechargea d'air frais à pleins poumons; il se sentait débarrassé de l'étouffant réseau des hostilités silencieuses de ce repas sans joie. Autour de lui, dans les corbeilles où œuvraient des jardiniers soucieux de leur art, il reconnut avec ravissement les fleurs exotiques qu'il avait admirées, respirées, avec Mily, lèvres près des lèvres, dans son jardin de Juan-les-Pins. « Comme elle souffrira, pensa-t-il, si elle doit les laisser ici! Et ses oiseaux!... » Il suivait d'un regard ébloui leurs ébats chatoyants de plumes colorées au pinceau d'un soleil tropical, et vibrait de toute son âme d'artiste retrouvée, aux cris étranges, aux chants imprévus et bientôt nostalgiques de ces oiseaux des îles sauvages qui troublaient seuls la paix de ce jardin de luxe. Magnificence de l'Orient dans l'ordre de l'Occident! Derrière lui, sous les branches qui les retenaient captifs par un fil à la patte, un valet de pied, râteau en main, effaçait au fur et à mesure la trace de ses pas sur le sable de l'allée.

— Attention, Monsieur le comte, il y a une marche !

Mèta Sarkoff, qui venait de pousser une porte, s'effaça pour le laisser passer et entra à son tour en continuant:

— Bien, vous êtes ici dans mon cabinet de travail. Si vous voulez comprendre l'originalité de cette clinique, figurez-vous un cloître dont le promenoir serait clos de murs et la cour intérieure recouverte d'une immense verrière. Vous avez ainsi au milieu la salle d'opération éclai-

rée par en haut, puis tout autour un couloir sombre, encadré lui-même par autant de bureaux-laboratoires que vous voyez de baies de l'extérieur. Je ne vous les montre pas, ils sont semblables à celui-ci; d'ailleurs, les disciples de Herr Professor doivent être au travail et il est interdit de les déranger. Mais si vous voulez bien me suivre, je vais vous introduire dans la grande salle.

Mèta Sarkoff avait ouvert la porte du couloir qui se referma automatiquement derrière eux. Elle fit jouer une autre porte qui faisait vis-à-vis et s'inclina. Yves, sur le seuil, resta stupide.

Il se trouvait devant une vaste pièce de quelque quinze mètres sur dix, inondée de lumière solaire par le plafond de verre, au plancher couvert de linoléum, aux murs blancs peints au ripolin, nus ; au milieu, dans le sens de la longueur, deux lits d'opération dont les sangles pendaient ; de chaque côté, deux tables de chirurgie, deux hauts tabourets. Au fond à gauche, un bureau avec deux appareils téléphoniques. C'était tout. Tout ?

— Mais que voulez-vous de plus, Monsieur le comte ? fit Mèta Sarkoff qui s'amusait intérieurement de sa déconvenue. Il y a là tout le matériel nécessaire : lits, tables, trousses, téléphones, le plus grand avec la villa, le plus petit avec les cabinets de ses préparateurs. Le reste ? Le reste est dans le cerveau du maître !...

— Oh ! mais, je comprends très bien... protesta Yves qui ne voulait pas laisser paraître son désappointement. Et la regardant dans les yeux, il ajouta sur un ton sec :

— Vous vous méfiez des journalistes ?

— Non ! Tout au plus de moi qui suis femme... don Juan-les-Pins !

Elle souriait, douce, aguichante, trompeuse... Yves comprit qu'il ne pourrait rien obtenir de cette petite Slave rusée et n'insista pas. Un autre sujet d'ailleurs le poursuivait bien autrement. Il tourna donc court et reprit avec bonne humeur :

— C'est juste, charmante Mademoiselle, votre liberté de langage avant-hier soir en est une preuve. Vous m'avez donné là la matière d'un brillant article. Les écrivains sont de vos amis! Voudriez-vous même me permettre d'en profiter pour éclaircir un point qui demeure encore obscur pour moi?

— Parlez, je vous écoute.

— Oh ! c'est très simple. Vous avez semblé vouloir dire qu'en général les Germano-Suisses sont moins de bons maris que de bons pères de famille et leurs filles plus sûres comme épouses que comme amantes...

Mèta Sarkoff flaira l'embûche qui s'organisait avec la préméditation d'un incendie de cinéma, et esquiva la question.

— Vous en doutez encore ! Mais, cher Monsieur le comte, depuis deux jours que vous êtes ici, les rues, les restaurants, les salons ne vous ont donc pas livré leur secret ? Voyons ! soyez sincère ! Est-ce que tout en vous ne souffre pas de leur absence d'élégance, de leur manque de style ? Empruntés dans leurs gestes, gênés de leurs mains dont ils ne savent jamais quoi faire en dehors du travail, non éduqués à l'art de mener les conversations, malhabiles au tête-à-tête d'homme à femme, d'une tenue puritaine où tout dénonce le refoulement de la personnalité, allons, sérieusement, vous voyez ces gens-là s'embarquer dans des aventures

— Non ! mais, ce n'est pas cela...

— Quelle meilleure preuve pourrait-on donner du drame profond qui se joue en deux? Les femmes qui ne reçoivent pas de tendresse de l'homme, et deviennent la bonne à tout faire du couple, perdent leur féminité, leur délicatesse, leur grâce alors inutiles; les hommes, qui ne se servent de leur compagne que pour leurs propres besoins, n'ont aucune raison de se mettre en frais pour elles...

Yves, contrarié au début de voir la conversation dévier

et lui échapper, saisit au vol l'occasion qui se présentait:

— Pourtant, les exceptions ne doivent pas manquer si j'en juge combien notre hôtesse était hier soir élégante et entourée...

— Oui ! mais d'abord Frau Doktor Härtsch a beaucoup voyagé. Et puis, c'est vrai, elle est une exception à la règle et on la jalouse fort. Mais moi, je me méfie des êtres d'exception; on ne sait jamais où cela peut vous mener. Je m'attends chaque jour à les retrouver dans les colonnes des faits divers.

Elle avait adroitement adapté l'intonation de sa voix à un mouvement de fausse humeur. Yves s'y laissa prendre et se figurant toucher à ses fins improvisa un sourire de feinte complaisance.

— Je crois saisir que vous ne sympathisez guère avec elle !...

Mèta Sarkoff le coupa net :

— Moi ? Quelle idée ! Votre psychologie est en défaut, Monsieur le comte. Pour un romancier... et un diplomate...

Elle se gaussait. Yves, trop tard, comprit qu'il était brûlé et qu'il avait eu tort d'insister. Décidément, elle était plus forte que lui. Il se chercha une excuse dans ce fait qu'elle était rusée d'instinct, tandis que lui ne l'était que par la pratique des femmes. Ce qui ne parvint d'ailleurs à impressionner que son amour-propre, car cet échec le laissait en fin de compte ébranlé vis-à-vis de tout et de lui-même. La situation s'obscurcissait et se tendait en somme autour de lui et il commença à perdre de son assurance naturelle.

Mèta Sarkoff l'observait en silence avec un air de pénétration affectueuse. Elle semblait regretter qu'il l'eût mise dans l'obligation de manifester à ses dépens une discrétion que sa situation dans la famille Härtsch rendait aussi impérieuse que sa participation aux travaux secrets de la clinique. Elle ne demandait cependant

pas mieux qu'à lui être agréable, utile même... Elle eut un bref sourire indéchiffrable :

— Quel est le point obscur sur lequel vous aviez commencé à m'interroger tout à l'heure ?

— Le point obscur ?... Ah ! oui, pardon ! Il n'y a jamais de drames passionnels ici ?

— ... Rarement ! Lorsque la passion ou l'intérêt sont les plus forts, — cela arrive tout de même quelquefois — on s'arrange et l'on se sépare. En général, comme l'homme trahi a tous les droits, même celui de refuser le divorce, il en profite et pose ses conditions préalables. Le plus sage et le plus rapide alors, pour la coupable qui aspire à sa liberté, est d'accepter, et c'est ce qu'elle fait. En tout cas, si j'avais un conseil à donner, ce serait celui-là. Les lois sont encore si sévères pour la femme...

Yves avait tressailli. Il fit effort pour ne pas se trahir, mais ne put toutefois s'empêcher de scruter avec force les yeux intelligents de la doctoresse. Que masquait-elle au juste par ce langage insinuant ? Etait-il bien intentionnel, comme il croyait le comprendre ? Devait-il y voir un avis cordial, un conseil ? Devant ses regards engageants mais impénétrables, il demeurait perplexe et troublé au point de ne plus savoir quoi dire à la jeune Russe, ni à lui-même.

Mèta Sarkoff, qui savourait son embarras, en eut pitié. Elle se leva du tabouret sur lequel elle s'était reposée en parlant, prit Yves par le bras en un geste délibéré et l'entraîna.

— Venez maintenant, dit-elle, je vais vous montrer nos moutons. Notre ferme de singes est en Corse. Nous nous servons des premiers pour nos expériences et des seconds pour les opérations sur l'homme. Vous savez sans doute que notre méthode a pour effet de revitaliser à la fois le corps et l'esprit ; la recrudescence de l'activité des fonctions génitales est une conséquence et non le but, car il y aurait déséquilibre et mort rapide.

Ce sont d'ailleurs les cinq glandes précieuses du corps humain qui sont greffées, l'une après l'autre, et c'est là la plus géniale découverte de Herr Professor Härtsch. Des journalistes en mal d'information sensationnelle ont accrédité la légende...

— Vous permettez que je relève quelques notes...

— Ne prenez donc pas cette peine. Je vous remettrai votre article tout fait avant de partir. Ce sera plus sûr.

Ils échangèrent un sourire de complicité malicieuse et elle poursuivit ses explications en se promenant dans la bergerie. Yves, malgré sa préoccupation, se laissa séduire par l'étrangeté du sujet, posa des questions, fit à son tour des remarques originales qui rendirent plusieurs fois songeuse la doctoresse, bref oublia pendant quelques instants la gravité de l'heure. Cette diversion lui procura une légère détente dont son esprit avait autant besoin que ses nerfs.

— Et voilà, la visite est terminée, Monsieur le comte, il est l'heure que je vous quitte. Où lunchez-vous aujourd'hui ? Ici ? Profitez-en donc pour faire ensuite la sieste; vous paraissez abattu, cela vous fera du bien. Moi, je dois accompagner Herr Professor et Son Excellence au déjeuner de la délégation soviétique. Le devoir!... Adieu!

Leurs mains se joignirent d'un même mouvement et ils se séparèrent en souriant. Yves, debout au milieu du jardin, face à la villa, consulta d'un coup d'œil narquois le cadran de son poignet : « Dix heures cinq ! » Il se préparait à organiser son emploi du temps lorsque des pas légers sur le gravier le firent se retourner.

— Je ne suis pas trop en retard, cher ami ?

La duchesse et Mme Härtsch, rentrant de leur course, s'approchèrent. Yves joua l'étonnement.

— Pour la visite ? Mais, c'est fini ! Il fallait me prévenir, je suis navré. Nous n'avons plus que le temps de nous rendre à la séance...

Mathilde était dépitée.

— Ah ! c'est comme ça que vous faites cavalier seul ! Mon cher, désormais, je ne vous lâche plus. Tant pis pour vous. Allez, nous vous suivons...

Yves, se félicitant de son flair, accompagna ses deux amies au Polytechnicum où ils assistèrent à une très remarquable conférence d'un célèbre homme d'Etat polonais sur... — mais au fait, sur quoi ? il s'était absorbé dans la méditation des événements qui l'accablaient et des décisions qu'il était urgent de prendre, — puis ils rentrèrent à la villa où ils s'assirent à une petite table de quatre couverts, le leur et celui de Hanni. Après le déjeuner animé d'une bonne humeur joviale où chacun enfin se donna et se retrouva, Yves suggéra de faire la sieste, ce qui fut accepté d'enthousiasme. Certes, lui-même se ressentait des suites de la mauvaise nuit passée et avait besoin de repos, mais il désirait surtout se rencontrer seul au plus tôt avec Mily. Dans le couloir, avant de la quitter, ils en convinrent et, en effet, à peine avait-il poussé le verrou de sa porte qu'elle pénétrait chez lui par la chambre voisine.

Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, lèvres contre lèvres, sans mot dire. Pas de baiser, un seul souffle; — elle, douloureuse; lui, anxieux; tous deux ardents. Un grand silence des choses les enveloppait où ils entendaient l'écho de leur cœur. Une chaleur étouffante s'accumulait en masses épaisses autour d'eux; ils sentaient leurs veines brûlantes des dernières ardeurs de l'automne; leur âme, lourde d'eux-mêmes.

Ils auraient voulu prolonger infiniment ces minutes muettes et si pleines. Ils avaient peur de ne plus se taire, de ne pas pouvoir résister à la cruauté des paroles. Ne pas penser, se sentir l'un l'autre, quelle délivrance de ses propres hésitations ! Et pourtant les questions se pressaient sur leurs lèvres, — impatientes.

— Rien de nouveau ?

Mily fit un signe négatif de la tête.

— As-tu décidé quelque chose ?

Elle hésitait, cherchant comment répondre. Il reprit avec une douceur tendre, persuasive, dont l'accent s'affermit peu à peu :

— Pourtant, chérie, il faut en sortir. Je ne peux pas te laisser ainsi ! Cette incertitude où nous sommes est torturante, mortelle ! Que puis-je faire, moi ? Parle, je suis prêt ! Mais d'abord, pourquoi n'accepterais-tu pas la médiation de ton beau-père ? Son offre est bienveillante pour toi et c'est une preuve qu'il aime son petit-fils. D'ailleurs, tu t'en es plainte souvent, Hermann tient beaucoup plus de son père que de toi... Et puis enfin, c'est le passé, un passé qui t'a meurtrie et que tu as renié, chérie...

Mily s'était tendue, raidie, dès les premiers mots ; une lutte sourde se déroulait en elle dont elle s'efforçait de contenir les éclats ; puis brusquement, n'y tenant plus, elle explosa :

— Tais-toi Yves, je t'en supplie ! Je ne peux pas t'entendre parler ainsi ! Ne mets pas en conflit mon amour maternel et ma passion pour toi, car mon cœur serait aussi torturé à choisir l'un qu'à sacrifier l'autre... C'est vrai, Hermann, c'est le passé, mais c'est la chair de ma chair... et je meurs d'horreur à la pensée qu'il pourrait être un sujet d'expérience...

Elle s'arrêta brusquement, épouvantée du secret qu'elle venait de trahir. Yves la saisit au poignet, ému, bouleversé, craignant de comprendre : « Tu dis ?... »

Elle fit un geste de découragement.

— Hélas !

— Mais, c'est monstrueux ! Monstrueux !...

— Oh ! il est bien certain du succès ! Ses greffes ont réussi cent fois sur les bêtes, et son fils en ce moment est enthousiaste des résultats obtenus en Afrique sur les nègres. Alors, ils brûlent de passer à la race blanche. Oh ! je ne dénie pas leur génie, ni l'immensité de leur

découverte. Voronoff avant eux l'a déjà dit, écrit, publié: « La mère qui me confierait son enfant à cet effet inscrirait une nouvelle page dans l'histoire de l'humanité ! » Ils sont sûrs d'eux! mais, mon fils!... mon fils!...

Elle s'écroula dans un fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses mains. Yves, indigné, hors de lui, marchait de long en large dans la pièce. Il se refusait à admettre une pareille abomination, il doutait...

— Tu as des preuves de ce que tu avances ?

— Des preuves ? Ils sont bien trop habiles et c'est trop grave. Il ne s'agit toujours que d'une opération dans le canal ; mais il y a longtemps que je suis fixée. Ces deux hommes sont capables de tout ! Yves ! tu entends ! de tout !

La précarité de cette réponse soulagea Yves de l'horreur qui l'envahissait. Il se refusa d'insister, d'approfondir ce que sa nature généreuse attribuait déjà à une exubérance de sa sollicitude maternelle. « A vivre avec de pareils types, murmura-t-il en se débarrassant d'un haussement d'épaules de l'image inquiétante du Professeur Härtsch, il y a de quoi être assiégé de cauchemar! » Puis à haute voix il continua :

— Je respire ! Ton aveu, Mily, a au moins ce mérite de faire apparaître une situation nette. Je craignais, je te le confesse, une faiblesse de ta part ; — excuse-moi, mais tu es une femme ! L'exigence de ton beau-père la rend évidemment impossible. Alors, tout change ! Puisque de gré ou de force tu es décidée à ne pas céder, ils ne peuvent rien contre toi. Tu as ta fortune, et la perspective du scandale les obligera, plus tôt que tard, à te laisser divorcer, sans condition...

— Mais oui, chéri ! J'ai déjà pensé à tout cela, c'est très exact.

Yves eut un sursaut de joyeuse surprise, il éclata :

— Mais, Mily, pourquoi ne m'as-tu pas dit cela tout de suite ?

Emue, ravie, elle balbutia :

— Je craignais pour toi... Je pensais aux suites, j'avais peur de t'entraîner trop loin...

— Folle ! folle adorée !... Moi qui croyais...

Ils s'étaient ressaisis à pleins bras, s'étreignant l'un l'autre avec une passion désordonnée ; ils parcouraient leur visage de baisers courts, rapides, ardents, puis leurs lèvres gonflées, humides de désir, se frôlèrent, et s'unirent. Une défaillance les fouetta en pleins nerfs ; ils tremblaient, hagards, loin du monde. A ce moment, Yves sentit Mily fondre contre lui, choir dans ses bras; instinctivement, il chercha à mettre un pied en arrière pour s'affermir, rencontra le lit, et s'abandonnant à sa chance il s'y laissa entraîner avec elle.

Dès lors, les heures passèrent pour eux avec une rapidité stupéfiante. Ils applaudirent à cinq heures la brillante conférence de la duchesse d'Eylau, firent avec elle ensuite une promenade sur le lac, vers Halbinsel « Au », rentrèrent s'habiller pour filer aussitôt chez « Huguenin » où la délégation française offrait un dîner aux autorités cantonales, et se mirent au lit à une heure après la soirée de gala de l'Opéra. Le lendemain à dix heures, toujours en compagnie de la duchesse qui pensait ainsi les surveiller et ne se doutait guère de son rôle de chaperon, ils furent présents à l'assemblée générale des délégués, mangèrent au Locanda Ticinese des spécialités tessinoises avec les délégués italiens. — « Z'ai oune pétite com'binat'sioné ! » avaient-ils soufflé dans l'oreille d'Yves — et s'en furent une dernière fois au Polytechnicum pour assister à la réunion de clôture du Congrès. Discours, vivats, motions à l'Institut de Coopération intellectuelle, télégrammes aux gouvernements, puis thé dans les salons du Recteur de l'Université et enfin, à neuf heures, grandiose banquet de trois cents couverts au pavillon de la Tonhalle, suivi de bal, offert par la ville de Zurich.

Les congressistes étaient éreintés, mais radieux, épanouis de l'accueil chaleureux dont ils avaient été l'objet. La réussite dépassait toutes les espérances. Le Professeur Härtsch en était écarlate. Quelle publicité pour son nom et quel affermissement de son prestige ! Non moins que lui, le prince de Méan rayonnait. Il avait placé quatre contrats pour son *Agence mondiale de Presse* et jeté les bases d'une section de l'Internationale des Elites en Egypte. Un succès ! D'autres opérations avaient été traitées par ailleurs et chacun donnait libre cours à son contentement. Yves de Vezet, plus recherché que jamais, — la traduction allemande de son dernier roman avait paru le matin même aux vitrines des libraires (somme toute, pour lui aussi, ce Congrès serait une affaire) — se laissait attirer de groupe en groupe, lorsqu'un des leaders du parti social-démocrate allemand, Walter Schnitz, avec lequel il avait sympathisé à la dernière assemblée de la Société des Nations, prétexta une visite au buffet pour l'entraîner vers un fumoir désert où il s'affala dans un fauteuil.

— Fatigué?

— Las, répondit le député berlinois. Et vous ?

— Moi aussi.

— Je comprends ça ! Comment n'étoufferait-on pas dans une pareille ville sursaturée de « Herr Professor » et de « Herr Doktor » gonflés, à en crever, d'orgueil et de prétention, — il ricana amèrement, — dans ces Universités pour Congrès, trois fois trop grandes pour les besoins scolaires ! Quel contraste, hein ! avec l'harmonie de votre société si raffinée ! Et comme vous devez avoir hâte de regagner Paris!

— C'est vrai, confessa Yves. L'atmosphère de ce Congrès commence à me faire une âme de déraciné. C'est en France que je me découvre Européen, mais c'est à l'étranger que je me découvre Français.

— C'est notre histoire à tous, mon cher. Au début,

chacun espérait que les assises de ce genre, par leur fusion internationale, ouvriraient aux esprits les horizons du monde, mais lorsqu'on les pratique comme moi depuis dix ans, on n'en recueille plus qu'une impression angoissée d'étroitesse et de parti-pris, d'antagonismes de races et de cultures, de luttes sourdes et d'atavismes irréductibles. Finalement, loin d'y avoir fait une cure d'humanité, on en sort anémié, rétréci, ébranlé même dans ses propres passions, et on n'aspire avec impatience qu'à retourner vivre avec son chien, sur la montagne.

— C'est dur, un tel aveu, dans votre bouche, s'exclama Vezet.

— Que voulez-vous ! Ça soulage d'être quelquefois sincère, et les heures qui viennent s'annoncent trop menaçantes pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'être au moins avec soi-même.

— Eh ! mais, vous êtes tragique, ce soir !

Walter Schnitz eut un mouvement d'épaules lourd d'impuissance douloureuse. Son front parut dur, usé, crevassé de rides comme une vieille pierre ponce. Il soupira.

— Non, pas tragique. Mais je l'avoue, je commence à avoir peur. Ça ne vous inquiète pas, vous, cette recrudescence du nationalisme dans le monde ?

— Il y a donc encore des gens à qui la dernière guerre n'a rien appris ?

— Mon cher, la dernière guerre n'a fait que réapprendre aux hommes, qui l'avaient oublié, que l'homme ça se tuait, et qu'ils pouvaient détruire leurs semblables sans remords. Et la préparation ouverte, officielle, de la guerre aéro-chimique, elle n'a pas davantage le don de vous alarmer?

— Il y a des fous partout.

— Hélas ! tous les hommes sont fous ! Les uns le sont à l'état aigu, les autres à l'état chronique, voilà tout. (Il baissa la voix.) Et les travaux du Professeur

Härtsch, vous êtes-vous demandé à quoi ils aboutiraient tôt ou tard ? La guerre des glandes, ça ne vous dit rien non plus ? Décidément, les romanciers modernes ont moins d'imagination que les hommes de science ! Mon cher, venez me voir à Berlin, j'ai un dossier qui vaut le voyage. C'est promis ?

— Avec plaisir, fit Yves un peu ahuri.

Ils se levèrent. Dans l'immense salle des fêtes de la Tonhalle, les jazz claquaient, miaulaient, sifflaient en rythme. Yves serra la main de Walter Schnitz et rejoignit la duchesse d'Eylau, qu'il venait d'apercevoir. Elle l'entraîna vers la sortie.

— Rentrons, voulez-vous, il est tard et mon train est à sept heures demain matin. Vous savez que je suis obligée d'être à Paris demain soir.

Yves prit au vestiaire une cape d'hermine qu'il posa sur les épaules de son amie, et monta avec elle dans une des voitures du Congrès. En cours de route, il lui avoua sa fatigue et le besoin impérieux qu'il éprouvait de se changer les idées, confiance dont il se félicita à part soi, car il trouvait ainsi une raison pour s'éloigner d'elle sans éveiller ses soupçons ni attiser sa rancune. Il se plut même à ajouter pour la rassurer et se la concilier tout à fait :

— J'irai à Rome. Accompagnez-moi, il y a si longtemps que vous désirez faire ce voyage avec moi.

— Hélas ! mon architecte m'attend, les frais courent, c'est impossible ; mais je vous aime pour cette gentille pensée, Yves. Elle vous fait pardonner bien des choses... Je resterai près de vous en esprit.

Il n'en demandait pas tant et en tout cas pas davantage, et, satisfait de cette tournure, il tint à lui être agréable jusqu'au bout. Aussi se leva-t-il de bonne heure le lendemain, pour être prêt à l'accompagner à la gare. Elle lui fut reconnaissante de cette attention, qu'il envisageait surtout comme un dernier devoir de prudence,

afin de s'assurer par lui-même qu'elle ne manquerait pas son train. Sur le quai, au milieu d'une foule décidément plate et terne où leur couple élégant détonnait, Mathilde, détendue et calmée, laissa percer à son tour sa satisfaction de partir.

— Et puis, ajouta-t-elle, je te l'avoue, mon tout petit, j'étais inquiète de te voir dans cette maison. Je redoutais des complications. Je me demandais comment tout cela finirait. Enfin, Dieu merci !...

Les employés jetaient des ordres : « *Einsteigen! Einsteigen!...* » Elle monta dans son wagon et réapparut dans l'encadrement d'une glace abaissée. Elle se pencha :

— Allons ! au revoir, chéri ! et reviens-moi vite !...

Le rapide s'ébranlait. Yves se dressa sur la pointe des pieds pour baiser la main à demi dégantée qu'elle lui offrait, fit avec impuissance quelques signes d'adieu attristés, puis, tournant le dos résolument à son passé, il se hâta vers la sortie.

Il rentra à la villa au moment où tintait le deuxième coup de cloche du petit déjeuner. Autour de la table familiale chargée à l'accoutumée de grape-fruits, de Bircher-mus et de confitures, les derniers projets furent échangés. Puisque ce jour-là des excursions avaient été organisées pour les congressistes, chacun reportait au lendemain son départ, le prince pour Vienne, Vezet pour Rome...

— Et nous, fit Mme Härtsch, nous irons nous reposer à Locarno avec Hermann. Hanni et moi l'avons bien mérité, n'est-ce pas, mon père ?

Le Professeur Härtsch approuva. Il sentait, lui aussi, le besoin d'un peu de repos, et la solitude de sa villa lui serait profitable pour quelques jours.

— Alors, chère Madame, dit Yves qui s'était mis d'accord avec elle la veille, si vous le permettez, nous ferons route ensemble jusqu'à Bellinzona. C'est la même ligne.

— Avec le plus grand plaisir, mais le Gothard-Pullman, qui est le seul express du matin, part à huit heures et quart, et si nous rentrons tard...

— Eh bien, faisons nos valises maintenant, voulez-vous ?

Chacun acquiesça et remonta dans sa chambre pour finir ses préparatifs. A neuf heures et demie, le rauquement d'un klaxon réunit tout le monde dans le jardin autour de la Mercédès. Mily Härtsch, son fils et Hanni s'installèrent sur la banquette, le prince et Yves prirent place sur les strapontins à dossiers, et la puissante torpédo, une 12 cylindres de cent chevaux au frein, vira vivement vers la plaine en direction de Lucerne.

L'air était suave. Un lumineux soleil d'automne, ce démon du midi de l'année, teintait de chaudes couleurs les horizons aux taches de rouille. Yves et Mily, que l'approche de leur destin nouveau énervait en douceur et rendait plus impressionnables, plus sensibles, s'abandonnaient à leur enthousiasme impulsif pour la nature, avec des sens affinés encore par une surexcitation inconsciente de leur cœur et de leurs sentiments. Ils admirèrent avec des cris d'amants Zoug et ses vieilles demeures peintes en faits historiques; Lucerne, son pont couvert, ses quais riants et sa plage élégante de sable importé d'Italie ; s'extasièrent du Rigi-Kulm sur le magnifique panorama qui leur livrait villes, lacs et montagnes, et tout au loin le monde éternel des glaciers; s'émerveillèrent à la traversée en bateau du lac des Quatre-Cantons dont ils prolongèrent la féerie en rentrant en voiture de Fluelen par Brunnen, Lowerz, Aegeri et leurs lacs aux eaux cristallines. Spectacle sans défaut de paysages enchanteurs. Harmonie. En ces heures quasi irréelles, Yves et Mily dépassèrent les limites de leur esprit. Leur âme unie participait de la beauté des choses.

— J'aime vous voir dans un tel enthousiasme, mon

cher ami ,applaudit le prince sur le chemin du retour. Vous me paraissez être devenu un autre homme...

— C'est vrai ! Dire qu'il y a trois mois à peine je n'étais encore capable de vibrer qu'à la poésie pathétique qui se dégage d'une centrale électrique, d'une aciérie ou d'une usine de produits chimiques !... Oui, j'ai bien changé, depuis lors. Ah ! l'amour ! Quelle magie !...

— Quoi ? quoi ? quoi ? lança Méan interloqué.

Yves, qui se souvenait comme d'hier de ses répréhensions sur la plage de Juan-les-Pins, répondit sur un ton d'excuse feinte, et tout réjoui de le mystifier :

— Oh ! pardon ! Vous êtes sans doute de ceux qui ne croient plus à l'amour et crient à la faillite du cœur, au vingtième siècle...

Et souriant, il ferma les yeux sur quelque vision douce et chère. Il avait un air si heureux qu'on aurait dit qu'il avait une femme dans les bras.

En traversant Zurich, le prince se fit déposer sur la Paradeplatz, à l'Hôtel Baur-en-Ville, où il avait pris un rendez-vous d'adieux avec le président de la section allemande :

— Il est possible, dit-il en s'adressant à Mme Härtsch, que je passe la soirée avec les Kansberg ; ne m'attendez donc pas pour dîner et excusez-moi.

Libérés de cet aimable tiers, Yves et Mily, assis côte à côte dans le fond de la voiture, se prirent les mains, qu'ils trouvèrent molles et chaudes, et se regardèrent longuement dans les yeux. Un sourire en profondeur, fait de bonheur et d'émotion, errait sur leurs lèvres entr'ouvertes, prêtes et ardentes au baiser dans lequel les mille sensations de cette journée divine avaient l'impatience de se fondre. Tout était harmonieux et suave dans leur être ; ils goûtaient avec un absolu jamais encore atteint l'ivresse merveilleuse d'une fusion sans mélange où leur jeune bonheur triomphant, désormais maître de lui-même et à la fois sûr de l'ave-

nir, commençait à leur faire perdre humainement conscience de la puissance de leur passion. Ils étaient soulevés, à la lettre, au-dessus des réalités, emportés par quelque rêve surnaturel vers ils ne savaient quel destin de lumière, car ils ne se sentaient plus ni limites, ni faiblesses. Un seul désir les brûlait et les ravageait avec une irrésistible ferveur faite de douceur et de violence, celui de s'unir, corps et âme, de s'absorber et de se fondre dans une étreinte inépuisable, inapaisable...

Ils ne s'étaient pas dit une parole ; les mains jointes, les regards mêlés, ils n'avaient pas même eu besoin d'une confidence de leurs pensées qui filaient très haut et très loin, à la dérive ; l'échange muet de leurs sensations avait suffi pour les traduire. Au milieu de cette allégresse, la souple torpédo avait glissé comme une ombre sur le flanc boisé du Dolder, en avait parcouru la crête, puis, obliquant sous la voûte des hautes branches, avait peu après ralenti et stoppé. Yves, à terre d'un pied léger, fit descendre Hanni qui s'éloigna avec Hermann, tendit la main à Mily et s'engagea avec elle à petits pas dans le jardin à demi-obscur. Une éclaircie habilement ménagée dans le feuillage les immobilisa ; par elle, une dernière fois, Yves, qui aimait perdre sa vue dans l'immensité, contempla avec un émerveillement partagé le spectacle unique du lac bleu dont on n'aurait su dire s'il était plus constellé de lumières que le ciel ne l'était d'étoiles, ou s'il n'en était qu'un reflet.

Par cette trouée ouverte sur la ville, la brise du soir venue du lac apportait à leurs oreilles toutes bruissantes de leur fièvre quelques tintements de cloches mises en branle, puis d'hésitantes symphonies de sonneries et de bourdons, bientôt tout un grandiose orchestre d'airain sonore qui entraînèrent à leur suite, dans leur rêve et dans leur prière, à l'assaut des montagnes vers le ciel, Yves et Mily émus aux nerfs. Catholiques et protestantes, toutes les églises de Zurich chantaient, comme toujours

à travers les âges, l'Angelus solennel du samedi.

— C'est plus beau que les concerts de carillon de Hollande ou de Belgique, murmura Yves.

Mily, qui s'était tournée pour suivre du regard la farandole d'étincelles de ce panorama embrasé, eut un mouvement de surprise qui arracha Yves à ce mirage et à cette harmonie.

— Tiens, fit-elle en tendant la main sur la gauche, la clinique est encore éclairée... Quel travailleur tout de même, mon beau-père! Regarde... à peine libéré du Congrès, il s'est replongé dans ses études. Jamais de repos! Il est d'acier, cet homme...

— Il faudrait peut-être l'avertir de notre retour.

— Oui, chéri, tu as raison. Monte chez toi, je vais le prendre en passant et nous nous mettrons à table aussitôt. Préviens nos gens, veux-tu?

Et après une dernière pression de mains, tout ce que leur permettait en cet endroit une lune déjà indiscrète, ils se séparèrent à mi-chemin. Yves, heureux, léger, s'engagea dans l'allée centrale en jetant un dernier adieu à ce jardin où il avait rêvé et aimé, monta distraitement les marches du perron et sonna. La douce tiédeur de cette soirée d'automne, mêlée aux souvenirs récents que ces lieux évoquaient en lui, l'imprégnait d'une sentimentalité délicieuse. « Nous allons vivre des journées divines, murmura-t-il en tressaillant de plaisir. Iles Borromées, lacs italiens, amour, amour!... Mon Dieu, que la vie est donc... »

L'ardente modulation de sa phrase s'étrangla brusquement dans sa gorge. Strident, atroce, un cri de terreur venait de déchirer l'air. Yves sentit dans ses veines une brusque dépression, un froid glacial, puis une brûlure, et dut chercher un appui contre le mur. D'instinct, il s'était retourné, et ses regards, aimantés par le son de la voix, s'étaient dirigés vers la clinique. Alors

ses yeux s'agrandirent de stupeur, démesurément. Sur le seuil de la porte entrebâillée, il venait d'apercevoir Mily écroulée, puis un homme, la silhouette précise d'un homme qu'il avait déjà vu quelque part, se pencher rapidement sur elle, l'enlever à pleins bras d'un geste prompt et décidé, et l'emporter à l'intérieur. La porte s'était refermée sans bruit. L'étrange vision avait à peine duré quelques secondes.

— Ah ça! lâcha-t-il à haute voix, elle est tombée?

Vingt images se succédèrent en accéléré dans son esprit. Il pensa qu'elle avait dû glisser, faire un faux pas, ou qu'une suffocation due à son état... Pourtant, elle lui avait bien paru évanouie... Une inquiétude indéfinie le saisit à plein cœur et il eut mal. Poussé par il ne savait quelle force magnétique, il s'était élancé, et d'une traite jeté contre la porte, il en tournait le bouton. Il éprouva seulement la résistance d'un verrou poussé à l'intérieur. Surpris, ne comprenant pas, il sonna, frappa, tambourina violemment de ses poings énervés.

— Ouvrez! C'est moi! Qu'y a-t-il?

Personne ne répondit. Haletant, il prêta l'oreille; aucun bruit, aucune voix ne lui parvint. La maison paraissait déserte. Si une lumière diffuse ne s'était pas élevée des verrières du toit, il aurait douté de lui-même. A pas précipités, il fit le tour du bâtiment, une fois, deux fois, appelant, criant, s'efforçant, mais en vain, d'ouvrir les autres portes latérales. Une stupéfaction l'ankylosait ; bientôt il sentit une angoisse vague monter, l'étreindre, le pénétrer. « Mais c'est fou, c'est fou! »

— Qu'y a-t-il donc?

Il eut un tressaillement et se retourna d'un seul bond. Mèta Sarkoff, attirée par le bruit, descendait de la villa en courant, et le rejoignit au milieu du jardin. Avant qu'il eût eu le temps de lui répondre, elle reprit d'une voix rauque :

— Vous êtes seul? Où est Mme Härtsch? Qu'avez-vous fait de Mme Härtsch? Répondez donc! Il faut que je la voie, tout de suite, vous entendez, avant qu'elle entre...

— Mais elle est là... là....

Il montra la clinique, raconta la scène, ses efforts inutiles pour l'ouvrir...

— Ah! mon Dieu!

La jeune femme était devenue très pâle. Yves la saisit au bras.

— Que voulez-vous dire? Je vous en conjure, expliquez-vous! Vous me torturez!

Mèta Sarkoff reprenait peu à peu ses esprits, puis d'une voix rapide, courroucée, elle lui jeta :

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi mon conseil?... Elle devait accepter!... Il était le plus fort...

— Elle a refusé. D'ailleurs, je ne vois pas le rapport...

— Le rapport ? Mais, malheureux, le rapport est que le Docteur Karl Härtsch, son fils, rappelé par radiogramme, vient de rentrer en avion, et qu'ils sont là, tous deux, seuls, depuis dix heures... Là, vous entendez, dans la clinique...

— Ah !... mais alors, c'est lui qui lui a ouvert... et c'est de saisissement qu'elle s'est évanouie. Mèta, ils vont la tuer !...

— Ça, non. Mais... tout le reste est à craindre.

Yves, hagard, les yeux fous, bouleversé jusqu'aux fibres par une éruption volcanique de jalousie et de passion, ivre d'angoisse, s'empara fébrilement des mains de la doctoresse. Un vertige l'emportait. Il cria :

— Il faut que j'y aille ! Ouvrez-moi ! Je vous en supplie ! Votre clé ! Donnez-moi votre clé.

Mèta Sarkoff, effrayée de l'égarement que les yeux d'Yves trahissaient, balbutia :

— Calmez-vous ! Voyons, calmez-vous !

— Non ! Votre clé, je vous en conjure ! Chaque seconde vaut une vie !... Mèta !

Elle avait retrouvé peu à peu toute la maîtrise de soi. A ces derniers mots, la situation lui apparut sans doute dans ses tragiques exigences, car elle le fixa droit dans les yeux, et d'une voix nette :

— Si vous entrez, vous la compromettez, vous vous dénoncez, vous vous perdez tous les deux.

— Ah ! Nous sommes déjà bien au delà !...

— Résolus à tout ?

— A tout ! Mille fois à tout !

La jeune femme, qui suivait en pensée une tentation secrète, fit un geste décidé d'abandon au sort :

— Scandale pour scandale, mieux vaut en finir, vous avez raison. Suivez-moi ! Du reste, vous n'avez rien à craindre, on ne tue pas en Suisse.

Yves ne pensa même pas à la remercier; si elle se faisait sa complice, c'est qu'elle avait ses raisons. D'ailleurs, la fatalité du drame commandait tout. Et puis, une appréhension de malheur l'accaparait et l'envoûtait. Non, il n'avait peur en aucune façon de ces hommes; tout au plus, s'il s'y était arrêté, se serait-il inquiété pour lui-même de ses nerfs, des gestes qui deviennent des actes sans qu'on sache comment ni pourquoi... Mais qu'importait ! L'idée que Mily, la chair de sa chair, l'âme de son âme, était en danger, le jetait dans un état de surexcitation forcenée ; alors, entièrement dominé par son instinct et par ses sens, livré à ses réflexes, tout son être n'était plus qu'une machine de violence portée à un degré terrible... Mèta Sarkoff avait ouvert son bureau de travail. A pas sûrs, elle alla allumer une lampe sur la table. Yves, sans plus se soucier d'elle, se dirigea résolument vers la porte de communication qui donnait accès au couloir. Juste en face, une autre porte capitonnée lui apparut. Mèta Sarkoff était contre lui.

— C'est là, dit-elle; il n'y a pas de verrou intérieur.

Elle tremblait. Lui aussi. Ils s'aperçurent qu'ils étaient pâles, pâles comme s'ils venaient de commettre un meurtre. Yves, tout à coup, se sentit faible à mourir. Machinalement, pour se donner confiance, il tira de sa poche arrière le revolver qu'il portait toujours en voyage, le sortit de son étui et le déposa dans la poche droite de son veston, à l'extérieur. Mèta Sarkoff, effrayée à cette vue, eut une seconde d'hésitation.

— Pas de crime ici ! implora-t-elle.

Mais il n'était plus temps de reculer. Leurs mains se joignirent nerveusement.

— Soyez fort ! murmura-t-elle dans une souffle.

Puis elle le quitta après un dernier regard épeuré, referma la porte de son bureau, et il resta seul dans les ténèbres du couloir. Seul avec lui. L'abîme...

Alors, il dut s'appuyer contre la muraille, pour se soutenir, la main posée sur le loquet. Des battements de cœur précipités, violents, martelaient sourdement sa poitrine, comme des coups de poing à l'intérieur. Une petite sueur moite imprégnait ses tempes, ses mains, son ventre; il défaillait. Il attendit. Il savait qu'il n'avait qu'à attendre, et que cette dépression s'en irait, très vite, toute seule. Il la connaissait de longue date, pour l'avoir éprouvée souvent, pendant la guerre, dans la défaite intérieure des secondes qui précèdent l'assaut ; mais à l'heure H elle disparaissait; tout son sang-froid lui revenait, et son courage. Il attendit. Soudain, il crut entendre parler, de l'autre côté du mur; il écouta. C'était la voix du Professeur et il s'exprimait en allemand :

— Ça y est !

Un silence. Puis :

— Elle est tout de même belle ! Hein ?

Une voix grave répondit :

— Ya !

Et, dans un subit élancement de colère aiguë :

— Ah ! la gueuse ! la gueuse !

Yves eut l'impression physique que son cœur qui battait à coups redoublés allait sortir de sa poitrine, ou éclater. Il était au paroxysme de l'angoisse et de la panique, et demeura à la même tension cérébrale, dans les affres du 40° de fièvre, avec une âme d'impuissant, — vaincu, confus, voué aux déroutes, — quelques secondes. Puis le tumulte de son sang s'exaspéra à ces derniers mots chargés de colère et de menaces, et redoutant il ne savait quel danger pour Mily, poussé à bout et prêt à tout, il fit jouer d'un seul coup la serrure et entra.

Une vive clarté l'éblouit un instant; aveuglé, légèrement étourdi, il entendit deux exclamations en allemand se croiser avec virulence :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qui êtes-vous ?

suivies aussitôt d'un double commandement :

— Hors d'ici !

Deux formes blanches s'élancèrent en même temps vers lui. Yves crut voir briller des armes; d'instinct, il braqua devant lui son revolver et cria :

— Halte ! ou je tire !

Ses yeux s'étaient déjà adaptés à la lumière environnante. Il reconnut nettement, vêtus de blouses de chirurgie, le Professeur Otto Härtsch et son fils, le Docteur Karl Härtsch, l'homme lunetté et barbu dont il avait vu les photos dans la chambre de Juan-les-Pins. Lui ! Eux ! Les yeux dans les yeux, ils s'examinèrent à courte distance, ou plutôt Karl Härtsch l'enveloppait d'un regard qui ne se posait pas, mais fluait en griffant. « Un faible ! », pensa Yves. A son injonction, ils s'étaient immobilisés et raidis, masquant à demi la table d'opération sur laquelle Yves aperçut enfin, étendue, immobile, le

ventre nu, les jambes grandes ouvertes, Mily... A cette vue, une révolte de tout son être le secoua.

— Qui êtes-vous ? lança une nouvelle fois le Docteur.

Son père lui signifia quelques mots en dialecte dont Yves ne comprit que son nom; d'ailleurs, ses regards avaient été attirés par les sangles du lit qui se balançaient dans le vide, défaites, inutiles à présent... Une pensée affreuse traversa son cerveau dans un éclair et il clama :

— Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait ? Répondez-moi ou je vous abats comme des bêtes ! Qu'avez-vous fait ?

Une telle fureur désordonnée bouleversait son visage que les deux hommes reculèrent, épouvantés. Yves, s'avançant rapidement, de sa main libre rapprocha l'une de l'autre les jambes écartées de Mily et rabaissa sa robe; dans ce mouvement, il sentit la chaleur fiévreuse de son corps. Elle vivait, et cette apaisante certitude lui fit retrouver son assurance. D'un ordre bref, il fit écrouler les deux hommes sur une banquette de bois qui se trouvait à l'extrémité de la salle, et se dirigea vivement vers le téléphone placé sur le bureau en face d'eux. Il posa sa main gauche sur le récepteur, s'assit à moitié sur un coin de la table, laissant sa main droite armée appuyée sur son genou, les menaçant. Quelques mètres les séparaient; gênés dans leur pose malheureuse, serrés l'un contre l'autre, les deux hommes jetaient à Yves des regards de haine et de violence. Lui, les dominait et les matait. Ses traits tendus, ses nerfs crispés, ses regards fixes comme une lame, lui donnaient un aspect tragique. D'une voix impérative et ardente qu'il ne se connaissait pas, il scanda une nouvelle fois :

— Parlez ! ou j'appelle ! Qu'avez-vous fait ?

Les mâchoires du Docteur grincèrent de fureur contenue; il était pelotonné sur lui-même comme une bête

prête à bondir. Plus calme, ce fut son père qui, d'une voix rude et hautaine, insultante, répondit :

— De quel droit, Monsieur, êtes-vous entré ici ? Vous autres, Français, êtes donc à tel point pourris que vous en arrivez à ne même plus respecter les lois les plus sacrées de l'hospitalité ? Je vous trouve bien misérable, et ridicule, avec cette arme braquée sur un hôte qui vous a traité en ami. Ma belle-fille s'est trouvée mal en entrant; nous nous efforcions de la ranimer. C'est cela qui vous fait voir rouge ? Vous êtes un nerveux, Monsieur, ou un jeune fou !

— Ah ! je vous en prie ! coupa Yves brutalement. Et ce speculum que dans votre étourdissement vous avez encore en main, et ces lancettes, et vos... Ah !

Brusquement, une idée atroce avait traversé son esprit. Ces instruments, cette pose de Mily sur le lit, les paroles entendues à travers la porte, tout accusait et précisait la scène qui venait de s'achever à son entrée. Une sueur glacée coula de son cœur. Dans une indignation tumultueuse de tout son être déchiré, les veines de la tête gonflées, les yeux mauvais, les mains tremblantes, il cria :

— Vous ! Vous, le mari ! vous avez osé ! Ah ! bandits... bandits !...

Le Professeur Otto Härtscb avait relevé la tête; lui aussi venait de comprendre le rôle d'Yves. Démasqué, il ne chercha plus à nier, et tandis que son fils, blême, agité, laissait tomber sa tête entre ses mains, il jeta :

— Non ! s'il vous plaît ! Votre attitude vous identifie mieux qu'un aveu ! Ne poussez donc pas l'infamie et le cynisme jusqu'à vous donner, vous, le coupable, le rôle d'accusateur. Je n'accepte pas votre verdict ! Mon fils est au-dessus de votre morale d'amant, lui, le mari !...

— Au-dessus même de la conscience humaine, n'est-ce pas, pour avoir pu vous rendre coupables d'une si monstrueuse vengeance ! Assassins !

— Vengeance ? Vengeance ?

Il soufflait des narines comme une bête furieuse.

— Non, Monsieur, ce n'est pas la vengeance qui nous a guidés. C'est notre seul droit. Dans votre pays, mon fils aurait pu choisir comme victime entre vous et votre complice. Coups de revolver, drame passionnel, il était acquitté. Nous avons préféré supprimer la preuve. Quel crime avons-nous donc commis ? Quel est le mari, quelle est la femme qui ne veillent à se protéger contre les conceptions du hasard ? Sont-ils des assassins, eux aussi ? Pourtant, ils tuent la vie, et la vie légale !... Alors, lorsqu'il s'agit de la vie illégale, le chef de famille, qui use de ce droit moral de vie ou de mort, n'est-il pas à plus forte raison en paix avec les lois, et avec sa conscience?... Allons, répondez donc !

Le visage d'Yves se contracta en une expression douloureuse; sa voix se voila :

— Votre science, Herr Professor, vous a forgé une morale humaine qui donne le frisson !

— Que faites-vous ! je vous en supplie ! Pas de scandale ! Vous êtes en Suisse ! Vous êtes notre hôte !...

Nerveusement, Yves venait d'approcher le récepteur de sa bouche; mais il sentit une telle émotion désespérée dans cette supplication du Docteur Karl Härtsch, qu'il suspendit d'abord son geste, puis raccrocha par degrés l'appareil. L'œil égaré, le corps remué dans tous les sens, le Docteur semblait tout à coup se réveiller de quelque cauchemar épuisant, et se rendre compte.

— ... Je ne suis pas un être perverti ! Ecoutez-moi ! Comprenez-moi ! C'est ma colère qui m'a aveuglé... J'ai agi dans l'emportement de mon instinct... Si vous n'étiez pas entré...

— Tais-toi, Karl, gronda son père.

— ... personne n'aurait jamais rien su... et pour elle, son évanouissement sur le seuil de cette clinique aurait tout expliqué ! Si vous appelez, vous nous perdez, et puis,

surtout, on lui dira... Je ne veux pas qu'on lui dise... Il ne faut pas qu'elle sache... jamais !...

Sa plainte s'étouffa dans un sanglot; des larmes roulèrent sur son visage soudain vieilli, usé, navrant. La situation, en se prolongeant, devenait affreusement fausse pour Yves; gêné et à la fois ému et irrité par le pitoyable spectacle de cet homme qui de plus en plus étalait en pleine lumière et sa souffrance et sa faiblesse, il cherchait de quelle façon il allait pouvoir se dégager de ce qui commençait déjà à lui apparaître comme un coup de tête inextricable, lorsque la porte poussée à toute volée claqua bruyamment contre le mur, et Hanni, haletante, fit irruption dans la pièce, suivie aussitôt de Mèta Sarkoff, qui resta indécise et gênée à l'écart :

— Mily ! Mily ! ma sœur chérie !

Elle couvrait de baisers le visage exangue et tiré, serrait contre elle dans ses bras le corps inerte avec emportement, sans même s'apercevoir de la présence des trois hommes. Yves avait remis dans sa poche son arme désormais inutile; il s'approcha du Professeur et de son fils, et à mi-voix :

— Pas un geste, n'est-ce pas ? ou je parle !

Puis, ainsi rassuré sur leur attitude, il s'empressa vers la table d'opération où la jeune fille faisait respirer des sels à sa sœur.

— Ce ne sera rien ! dit-il fermement.

Mily, en effet, commençait à sortir de sa torpeur; ses paupières se soulevèrent d'abord, ses mains remuèrent; bientôt, elle reprit connaissance, sourit à Yves, très doucement, et, un peu surprise, faible encore, chercha sa main qu'elle serra contre sa poitrine. Hanni se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille :

— Il faut que je l'emmène tout de suite. Restez ici le temps que j'appelle des taxis et fasse descendre nos bagages. Dix minutes ! Venez ensuite nous rejoindre chez Mèta Sarkoff; là nous aviserons...

Yves eut un sursaut d'étonnement.

— Chez Mèta Sarkoff ? Vous êtes sûre d'elle ?

— Oh ! vous pensez ! Elle élimine ainsi la seule opposition à son mariage avec le Professeur. Alors ! — Je vous laisserai une voiture à la porte. Fermez tout à clé derrière vous, ce sera plus prudent. Vous avez bien compris ?

Il acquiesça d'un signe de tête. La jeune fille et la doctoresse, appelée d'un regard, prirent Mily Härtsch chacune sous un bras et, la soutenant ainsi dans sa marche, quittèrent la salle.

Toute cette scène, déroulée avec une impétuosité torrentueuse, avait à peine duré trois minutes. Yves n'avait cessé de surveiller du coin de l'œil ses adversaires pour prévenir toute agression. A ce moment, il observa sur leur visage une stupeur sans borne; le dénouement les dépassait et les atteignait en pleine chair. Karl Härtsch en particulier tomba aussitôt dans une agitation extrême. Il était blême; ses mains et ses genoux étaient secoués d'un tremblement convulsif et rapide. Il marmonnait des mots insaisissables. Puis, d'une voix sans accent, décolorée :

— Où va-t-elle ? Que va-t-elle faire ? Je veux lui parler !

— Oh ! ne vous agitez pas, Monsieur ! lui répondit Yves avec un insurpassable mépris. Quoi qu'il arrive, ce n'est pas vous qui pourriez peser sur sa décision, il y a des drames dont les conclusions échappent aux influences extérieures. Soyez tout au plus assuré qu'elle agira selon sa conscience...

— Sa conscience ! ricana Otto Härtsch. Vous auriez pu lui en parler il y a quelques mois, à Juan-les-Pins ! C'est joli comme résultat social, une femme qui est abandonnée à sa conscience !...

Une lourde rancune contre ces deux êtres sans amour, parce qu'ils avaient tellement fait souffrir Mily, s'était

accumulée, intensifiée en Yves depuis qu'elle lui avait confessé le calvaire de sa vie, à Versailles. Dès cette époque, il avait rêvé de se trouver face à face avec eux, de les faire parler, de les étudier. Entraînement d'écrivain, sans doute, mais surtout indignation d'homme qui aime. En cet instant, devant la morgue insolente du Professeur, ce fut l'exaspération de son âme qui l'emporta et, d'une voix ardente, impulsive, hautaine à son tour, il leur jeta à tous les deux, en pleine figure, les mots, les phrases, les pensées qu'il ressassait à leur sujet depuis des semaines :

— Ah ! vous croyez que la vie d'un être se résume à un rôle social ? Le voilà bien l'aveu que j'attendais ! Votre haute culture de l'intelligence vous a donc vraiment dénaturés à tel point qu'elle vous en a fait perdre le sentiment de l'humain ? Alors, c'est elle en définitive qui est anti-sociale, puisqu'elle est contraire aux lois naturelles, qu'elle ignore, méconnaît ou écrase les valeurs humaines et leurs nécessités. Mais voyez donc ce que votre folle passion scientifique a fait de vous qui vous décrétez supérieurs et ne savez même pas encore la beauté et le prix de la femme ! Elle vous aura fait manquer votre vie terrestre et gâcher celle de vos proches; elle vous aura rendus impuissants à combler un cœur, à satisfaire une âme; elle vous aura fait passer à côté du simple bonheur humain et le détruire autour de vous ! Et c'est vous, vous les inconscients, vous les coupables, vous les monstres, qui osez accuser cette femme de n'avoir été qu'une femme et d'avoir voulu vivre quand même, malgré vous et vos théories ! Insensés ! Votre conception intellectuelle de la vie vous a fait reculer humainement jusqu'aux idéologies primitives où la femme apparaissait passive et inférieure à l'homme, jusqu'aux pratiques de nos nègres d'Afrique où l'épouse, reléguée à la case, n'est qu'un vase d'impuretés, un danger. Quand donc apprendrez-

vous ce que c'est qu'une femme, quelles puissances d'humanité il y a dans son cœur, quelles richesses morales elle détient dans son âme ! Et qu'à côté de cette vie sentimentale, idéaliste, qui vous dépasse, elle a une vie physique qui a ses exigences ! Mais pourquoi donc, fous que vous êtes, avoir pris femme sans savoir ce que c'est qu'une femme ? L'instinct n'apprend pas plus l'amour qu'il n'apprend les mathématiques ! Il n'est pas plus suffisant pour fonder un foyer que pour résoudre un problème d'algèbre ! Il a besoin d'être éduqué, tout comme l'esprit. Alors, est-ce qu'avant de vous dessécher pour des titres et des diplômes, Herr Professor et Herr Doktor, vous n'auriez pas dû apprendre à vivre en hommes votre vie d'hommes? Ce principe social, dont vous arguez parce qu'il protège vos égoïsmes et vos faiblesses, interdit pourtant aux profanes la pratique médicale des corps malades; et vous, pires ignorants de cette science de l'alcôve qui reste la plus grande et la plus grave pour le bonheur ou le malheur des êtres, vous avez osé prendre en charge un corps sain ! La société est folle de permettre de tels crimes ! Mais, au moins, reconnaissez votre inexpérience, avouez vos torts lorsque l'inévitable est arrivé par votre faute ! Maris inhabiles, égoïstes, inconscients, qui n'avez même pas su former un couple harmonieux, n'accusez pas la femme de le détruire lorsqu'elle se libère de vos impuissances ! Ah ! tenez, vous me faites pitié ! Et quand je vois jusqu'à quelle ignominie votre méconnaissance de l'humain a pu vous conduire, vous l'époux, vous le beau-père, — savants frigides ! hommes sans cœur ! dieux sans âme ! — c'est moi, le profane, qui vous crie avec horreur, moi, l'amant, qui vous jette avec mépris : « Ah ! c'est joli, comme résultat humain, un surhomme ! »

Les deux hommes avaient écouté sans broncher cette apostrophe lancée d'une seule haleine et achevée sur un ton virulent, le Professeur, raidi, son fils, douloureux.

Yves s'était tu; seul son regard continuait un monologue muet, lourd de mépris inexprimable.

— C'est fini ? interrogea après un instant de silence Otto Härtsch. Ce n'est pas mal pour de la littérature ! Vous parlez bien; je comprends que vous plaisiez aux femmes. Don Juan-les-Pins travesti en professeur !... Le mélodrame se termine en opéra-bouffe ! Nous aurons tout vu ! Mais en voilà assez, Monsieur ! Mon fils ni moi n'avons à recevoir de leçon de personne, de vous surtout! Nous avons suffisamment étudié ces questions pour savoir apporter à chaque cas le traitement qui lui convient. Il y a des femmes froides...

— Ah ! c'est à moi que vous dites cela ! Vous tombez mal, je vous prie de le croire ! Une femme est toujours froide pour l'homme qui n'a pas su la satisfaire... Mais vous avez raison, Herr Professor, en voilà assez. En voilà même trop, car tout ceci commence à m'écœurer. Je vous laisse à vos méditations. Profitez-en. Adieu, Messieurs !

Il avait fait un pas en arrière, mais il se ravisa aussitôt.

— Vos clés ! Donnez-moi vos clés !

— Quelles clés ? Vous voulez nous cambrioler aussi ?

— Je veux partir d'ici librement. Il ne me plaît pas d'être suivi, vous comprenez? Allons, vite! Vous voyez bien que vous êtes à ma merci.

Otto Härtsch pour la première fois pâlit et perdit contenance; son arrogance disparut subitement. En bon Allemand qui se trouve devant quelqu'un de plus fort que lui, il plia aussitôt, servilement. Il mit la main à la poche en tremblant; cependant son visage trahissait un si tragique combat intérieur qu'Yves par prudence s'arma; mais déjà un trousseau de clés avait été jeté à ses pieds. Il s'en empara prestement, s'approcha du téléphone, saisit à pleine main le cordon et d'un coup sec l'arracha de l'appareil qu'il emporta; puis, à pas rapides, il se dirigea vers la porte, franchit le seuil et verrouilla.

Il était calme, sûr de ses gestes, maître de lui. Une joie puissante l'entraînait et le rendait virtuellement invincible. Il se sentait capable de toutes les audaces, prêt à triompher de tous les obstacles, comme rechargé en forces neuves. En fait, il pressentait que le plus difficile était accompli, puisque l'aventure, après avoir côtoyé le crime, s'était terminée sans accident et qu'au surplus Mily devait être déjà en sûreté. Il avait cependant l'impatience de la retrouver. En sortant, il avisa au mur un compteur qu'il reconnut être celui de l'électricité; par une dernière précaution, il abaissa la manette de l'interrupteur d'un geste décidé qui plongea la clinique dans l'obscurité. A tâtons, il rejoignit le bureau de Mèta Sarkoff, déposa sur sa table le téléphone qu'il avait emporté, retrouva son chapeau et son manteau dont il ne se souvenait plus s'être débarrassé, et quitta pour toujours la maison après avoir donné deux tours de clé à la dernière serrure.

L'air doux et frais du soir lui fut agréable et il en remplit ses poumons à pleine bouche, ce qui lui apporta une nouvelle sensation de bien-être. Au clair de lune, il regarda sa montre. Sept heures trente-cinq ! Le drame avait à peine demandé vingt minutes pour éclater et se résoudre. A constater la rapidité avec laquelle ce coup du sort l'avait frappé, il éprouva un petit froid dans le dos, accru bientôt d'un vague malaise lorsqu'il traversa à nouveau l'allée centrale du jardin où tout à l'heure encore il avait, à quelques pas seulement de la catastrophe latente et si loin d'elle pourtant, échangé avec Mily des paroles d'amour et d'avenir. Cependant il ne se hâtait pas, car il voulait prendre ses précautions contre les débats futurs de sa conscience et ne pas se donner à lui-même l'impression d'avoir été chassé ou d'avoir pu faiblir. Les circonstances avaient fait de lui le meneur du jeu et il se flattait de conserver intact dans son âme, pour l'avenir, le bénéfice sans tache de sa courageuse

attitude. Il arriva donc à pas contenus à la grille de l'avenue et monta posément dans le taxi qui stationnait. Il remarqua alors qu'il avait conservé en main le trousseau de clés de son hôte, et comme son contact lui fut désagréable dès qu'il s'en aperçut, assez embarrassé sur ce qu'il en devait faire, il le lança par la portière, dans le jardin, d'un geste hésitant et indifférent à la fois.

Il fut envahi aussitôt par une sorte de dépression nerveuse qui le secoua physiquement d'un léger tremblement intérieur et lui donna envie de rire et de pleurer en même temps. L'auto glissait, sournoise, dans l'obscucité complice, vers il ne savait quelles dernières décisions à prendre. L'heure était lourde d'un silence où son âme aurait voulu s'interroger; mais la nuit, toujours, impénétrable, mystérieuse, l'enveloppait sans lui livrer d'autre écho que le vide de son silence. Il ne pouvait penser à rien, il songeait; il se laissait conduire par la machine, bercé, endormi au ronflement rythmique du moteur. Par les glaces des portières, il apercevait les hauts arbres noirs du Dolder s'enfuir éperdument derrière lui, à son approche. A ce spectacle de la nature, une détente se fit dans son corps, et tout à coup, à une pensée cocasse, sans doute, qui l'assaillit, il se mit à sourire avec une malice qui apporta une diversion à son esprit et fut bienfaisante à ses nerfs. Il laissa avec plaisir l'idée continuer en lui son chemin, aboutit bientôt à un rire franc et narquois, et à haute voix joyeuse et claire, il lança pour la nuit, pour la nature, pour les étoiles, pour tout ce qui est doux à la peine des hommes et indulgent à leurs passions, à leurs rêves et à leur folie :

— Ce cher Méan ! Quelle tête il va faire en rentrant !...



— Vous dormez, Yves ?

Le comte de Vezet entr'ouvrit les paupières et sourit.

— Qu'y a-t-il, Hanni ? Ah ! le courrier ! vous êtes gentille, merci ! Il n'y a rien pour Mily ? Alors, ne faites pas de bruit, elle se repose...

La jeune fille fit un signe de la tête pour montrer qu'elle avait compris et se coucha à son tour à l'ombre du parasol, près d'Hermann, sur le sable d'or de la plage. Yves se redressa légèrement sur le transatlantique où il s'était étendu, enveloppé dans son peignoir de bain, pour faire la sieste; d'un mouvement rapide, il tria les lettres qui venaient de lui être apportées, eut à l'une d'elles un léger tressaillement, car il venait d'en reconnaître l'écriture, et sans s'attarder davantages aux autres, la décacheta avec soin, doucement, pour ne pas éveiller l'attention de Mily.

A ses pieds, les petites vagues folâtres de la Méditerranée mouraient au chant de leur nostalgie du large; à gauche, à droite, quelques passionnés de ce coin de France jouissaient pour eux seuls, enfin, du sortilège de Juan-les-Pins. Au loin, des navires qui fuyaient dans de la fumée, — la mer, le rêve! En face, l'Estérel, mauve, cendré, et partout son ombre sur le Golfe. De l'air, de la lumière, de la paix.

Sous la brise qui venait d'Antibes, les feuilles à demi dépliées tremblaient sans bruit, entre ses doigts...

Ce 12 octobre.

Mon Ami,

Votre lettre est venue rompre le silence mortel où j'étais de vous depuis mon départ de Zurich, et bien que m'apportant la certitude de tout ce que je redoutais, elle me dit au moins ce que vous faites, et cela prime tout.

Comment aurai-je le courage de vous désapprouver? Vous

avez agi en gentilhomme de votre race, en vrai Vezet. Vous devez être en paix avec votre sang. Oui, vous l'avez bien pensé, c'est moi qui ai, non pas déclanché, mais précipité le drame dont vous me faites, en accusateur, l'affreux récit. Quelques jours avant mon départ de Juan-les-Pins pour le Congrès, Mme Olga Bolcsway — que lui aviez-vous donc fait pour cela? — me remettait, pour vous le rendre, un livre oublié chez elle, à Paris... Dans ce livre se trouvait une lettre signée Mily, *qui ne laissait rien ignorer d'une situation dont la connaissance m'épouvanta... Je fis l'effort suprême de ne vous en rien dire, d'excuser pour vous deux ce que je pensais encore n'être qu'une folie des sens; mais je voulais savoir ce que vous comptiez faire et ce qu'il allait advenir de notre amour à nous, puisque vous ne changiez pas en apparence à mon égard. Tendresse, douleur, indifférence, je puis dire aussi héroïsme, j'ai tout employé pour retrouver votre confiance. Rien, vous n'avez rien voulu dire; vous êtes resté aussi fuyant, aussi fermé que si vous ne compreniez pas... Me sentant alors diminuée par cette hypocrisie, voulant défendre notre amour de ces petitesses, de ces si, de ces mais, qui le rendaient indigne de nous et de lui, je résolus d'être brave et d'agir. Ah! agir, ne plus étouffer dans cette atmosphère stagnante de mystères, peut-être de mensonges; ne plus agoniser et perdre mon cœur, goutte à goutte!... Le hasard, qui conduit bien les drames, après m'avoir fait parvenir cette lettre, me fit entendre à vos côtés ,le premier soir, les confidences de Mèta Sarkoff... Souvenez-vous des questions que je lui posai alors, et comprenez pourquoi et comment je décidai d'agir, non pas contre vous, mais contre Mme Härtsch, puisque je le pouvais avec une quasi certitude de succès. Le lendemain, seule au déjeuner avec le Professeur, je commençais... Alors, par une détente imprévue du cœur, devant tant de circonstances contraires, brisée par tant de luttes morales, j'ai, moi, l'amoureuse intrépide, fière jusqu'à la folie de son amour si total et si complet, perdu pied, abdiqué ma vie, notre beau rêve, dans des larmes qui ont tout appris à notre hôte... J'en ai trop dit... votre lettre m'en révèle les suites... Je ne voulais pas ça et je le déplore avec vous! Cependant,*

non! je ne suis pas la seule responsable! Il vous eût suffi d'un peu de confiance envers moi, et tout eût été évité.

D'ailleurs, c'est moi qui ai tout perdu! J'ai trop souffert, je me suis trop donnée pour n'être pas toute en vous, et puisque vous me quittez, il ne me reste rien... Pourtant, au nom de cet amour, qui, étant aussi une maternité, est devenu ma propre substance, laissez-moi vous ouvrir une dernière fois, avant de rentrer dans le silence, mon cœur, mon pauvre cœur tout plein de vous et torturé jusqu'à l'agonie.

Aimé! je ne crois pas que vous soyez là où vous devez être. Il me semble que c'est la souffrance qui vous attend sur cette route et non le triomphal bonheur des êtres qu'un véritable don de soi unit à tout jamais. L'existence côte à côte va vous révéler l'un à l'autre, en profondeur; vous allez apprendre à connaître ce que vous êtes chacun en vérité. Cette vie commune dissipera peu à peu, mais sûrement, les mirages brillants et trompeurs de la passion des premières heures; elle fera apparaître les signes redoutables d'une race différente, d'une culture et de goûts inassimilables, — heureux encore si ce n'est pas des mobiles incompréhensibles, car l'incompréhension est la pire torture du couple! Vous m'avez rendue responsable de ce drame de Zurich; mais le véritable drame n'est pas là! Il est au fond de vous et de cette femme, dans vos consciences, et c'est là que je vous attends tous les deux, vous surtout! Il est en vous et il commence!...

Pour elle, elle apprendra au prix de larmes de sang ce qu'il en coûte de vous aimer, et elle verra de quelle rançon la vie se venge... Combien les tourments de son corps non révélé étaient insignifiants auprès de la destruction lente, distillée, que votre personnalité en action fera subir à son être moral, si elle vous aime d'amour sans vous comprendre comme moi... Et que ne souffrira-t-elle pas aussi, cette bourgeoise arrachée à grand scandale à son milieu, d'avoir ruiné l'honneur de son foyer, d'avoir placé son instinct de vivre au-dessus de sa mission sociale, d'avoir rejeté à tout jamais l'âme de son mari qu'il lui appartenait d'éveiller par un renoncement total et un amour supérieur, dignes du cerveau puissant qui l'avait faite sienne aux yeux du monde.

Quant à vous, mon ami, vous vous lasserez de ce rôle de chevalier servant qui absorbera votre esprit; vous vous fatiguerez de ces étreintes physiques qui diminueront votre pouvoir de production; vous vous heurterez bien vite à ces principes étroits de bourgeoisie qui ne demandent que la satisfaction de leurs désirs dans l'ordre et la monotonie. Vous sentirez aussi l'absence de délicatesse d'une tradition si différente de la nôtre; vous souffrirez de ces mille nuances de notre belle langue peu ou pas senties; ce qui vous amusait au début vous pèsera sans tarder, et cette douce, cette divine souplesse de la Française sachant se faire toujours diverse et enveloppante dans son amour fidèle vous apparaîtra bientôt comme le havre indispensable...

Ainsi, la vie qui ne pardonne pas plus les révoltes que l'inhumanité vous montrera vite à tous deux, par sa petitesse de tous les jours, que les droits de l'homme s'arrêtent à sa destinée, que la situation de chacun est le terrain où coûte que coûte il doit puiser sa vie et en faire mûrir les fruits, — et que s'en arracher ou en arracher les autres est plus qu'une erreur fondamentale : une folie!

C'est pourquoi, Yves, je vous supplie de réfléchir! Il en est temps encore. Mme Härtsch ne pouvant recouvrer sa liberté sociale avant plusieurs mois, ne hâtez pas les solutions définitives. Vous avez accompli votre devoir de gentilhomme, disons plus simplement d'amant; n'outrepassez pas les droits de l'aventure, n'atteignez pas la personnalité que vous vous devez d'être. Dans quelques jours votre congé expire. Rentrez à Paris sans avoir rien décidé; écrivez ce roman dont elle vous a fourni l'élément, et pendant ce temps observez-la! Vous verrez bien si elle est capable — non pas de vous contenir, vous nous dépasserez toutes, toujours! — mais de vous suivre et d'être ce que vous rêvez qu'elle est!

Ne décidez rien. Attendez. Songez aux renoncements déjà accomplis pour rester vous-même, aux efforts quotidiens de notre amour pour s'agrandir et vous sauvegarder toujours, à nos joies intellectuelles, à nos émotions d'art, à nos froideurs physiques voulues devant votre production cérébrale! Songez aux vertus héroïques de votre mère, à la noble pureté de

votre frère, à votre carrière officielle, à votre situation sociale, à votre nom. Attendez. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit : « Aimée, c'est vous qui m'avez fait, et je vous sens en moi plus que la chair de ma chair, l'âme de mon âme! » Vous savez aussi de quelle abnégation est faite mon amour; vous savez que toujours j'oublierai les souffrances qu'une nature comme la vôtre doit infliger à celle qui se fait sienne. Alors, écoutez-moi, entendez-moi. Par pitié pour l'œuvre de notre amour, ne vous détruisez pas. Attendez.

Profitez des jours de vacances qui vous restent encore; soyez heureux, pleinement heureux, si vous le pouvez, bien que j'en doute et qu'il me soit douloureux de penser que vous allez traverser sans moi des heures qui vous atteindront au plus profond de vous-même comme vous avez tant fait souffrir. Mais que mes larmes, mes tortures, vous soient une cuirasse, qu'elles vous arrachent à cette misérable aventure qui n'est plus digne de vous, qu'elles vous éclairent et vous guident. Don Juan-les-Pins, mon beau don Juan (car le véritable était laid, dit-on), attendez encore. Vous n'êtes pas mûr pour l'autre aventure du mariage. Vos expériences s'ébauchent seulement, épuisez-les. Un être comme vous ne peut apporter au mariage que tout ou rien. Tout, c'est beaucoup, puisque vous commencez à peine à vous réaliser; rien n'est pas digne de l'être sincère, droit et tendre que vous êtes profondément. Alors?... Ah! croyez-moi, j'ai trop souffert pour vous paraître suspecte. J'ai mal, j'ai mal, mais je ne veux que votre bien, votre bonheur, votre réalisation. Certes, le sentiment qui lie mon cœur au vôtre n'a pas été de tout repos; par vous, j'ai souffert cruellement, abominablement, mais que serait un amour limité aux joies et aux triomphes?...

Soyez persuadé que je lui resterai fidèle, que, quelle que soit votre décision, je la respecterai; si l'heure est venue de m'écarter de votre route, je saurai le faire sans bruit. Rien de trouble ne restera en moi; je n'ai nulle idée, ni nulle possibilité de me reprendre, — le don que je vous ai fait de moi est sans retour. Bien que dépouillée de tout aujourd'hui, mutilée à jamais dans ce qui faisait ma joie de vivre, j'essaierai de ne rien oublier, et si un jour, las ou douloureux,

vous cherchez votre amie, elle sera là, toujours, compréhensive, aimante, réconfortante, car vous l'avez faite irrémédiablement vôtre...

MATHILDE.

D'un geste lent, Yves laissa tomber sur ses genoux la main qui tenait le dernier feuillet, puis demeura de longues minutes pensif, impassible, le regard posé très loin, sur l'immensité du ciel et de la mer, aux confins des réalités. Il avait l'air paisible et fort, ou tout au moins aucun signe ne révélait sur son visage une lutte quelconque au fond de son âme. Dans cette atmosphère enchanteresse, quasi divine, de la côte d'Azur en automne, où la vie quotidienne prend un air de joie sereine et d'insouciance, où le climat même des âmes s'affine et se dissout, Yves pensait-il seulement à quelque chose ? Pourtant, machinalement, il rassembla les pages éparses et les parcourut à nouveau, d'un regard distrait, il est vrai, mais jusqu'au passage qu'il cherchait.

...le véritable drame n'est pas là. Il est au fond de vous et de cette femme, dans vos consciences, et c'est là que je vous attends tous les deux, vous surtout. Il est en vous et il commence...

Alors, tandis qu'à ses côtés Mily Härtsch s'éveillait, il ferma les yeux sur lui-même.

YVES DE CONSTANTIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTERATURE

Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme, IV, Jean de La Fontaine*, Boivin. — Ferdinand Cohin : *L'Art de La Fontaine dans ses Fables*, Garnier frères. — René Bray : *Les Fables de La Fontaine* (Collection : Les grands événements littéraires), Edgar Malfère. — *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*, édition entièrement photographiée et publ. par M. Pierre-Paul Plan, Firmin-Didot. — Colonel Godchot : *La Fontaine et Sénèque*, Editions de *Ma Revue*, Saint-Cloud. — Fernand Fleuret et Roger Allard : *La Célestine*, Editions du Trianon. — Sainte-Beuve : *Les Grands Ecrivains français, XVIIe siècle, Mémorialistes, Epistoliers, Romanciers*. Etudes des Lundis et des Portraits classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem, Garnier frères. — Racan : *Les Bergeries et autres poésies lyriques*. Avec une Préface et des notes par Pierre Camo, Garnier frères. — *Le Cabinet secret du Parnasse... Mathurin Régnier et les Satyriques...* Textes revus sur les Editions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre. — Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, romans satyriques attribués au comte de Bussy*. Préface et notes de Georges Mongrédien, Garnier frères.

Au temps où il vivait, un peu en bohème, quoique riche de dignités et de titres, accueillant avec sympathie les jeunes dans son petit logis de la rue Monge et commentant avec indulgence leurs œuvres de début, Emile Faguet témoignait de quelque intempérance de plume. Il publiait livre sur livre et alimentait de sa prose journaux et revues avec une fécondité déconcertante. Souvent on lui reprochait de mener une vie sédentaire de bénédictin et de ne quitter la plume que pour discourir en Sorbonne, opiner sur quelque mot du Dictionnaire à l'Académie ou bien caqueter en compagnie d'un ami, devant un apéritif, au café Vachette aujourd'hui disparu. Il acceptait en souriant le reproche et n'en continuait pas moins à noircir du papier sur la vaste table munie de tréteaux qui laissait, dans son cabinet exigu, tout juste la place de circuler devant des rayons emplis de livres.

Sans doute avait-on tort de railler l'excellent homme. On ne se rendait pas assez compte qu'il était l'un des meilleurs critiques de ce temps radieux d'avant-guerre où l'art de juger

les œuvres d'autrui était souvent aux mains de gens compétents. La culture d'Emile Faguet paraissait fort étendue. On voyait, à ses écrits, qu'il avait complété, à l'aide d'immenses lectures, ses connaissances d'ancien normalien. Il disposait, d'autre part, d'une intelligence vive, de souplesse et de promptitude d'esprit. Sa curiosité allait des anciens aux modernes et il savait aussi bien estimer à sa valeur un roman contemporain que discuter sur un thème classique. S'il n'eût point été capable de brosser ces scènes d'ensemble et ces portraits de grand style que Sainte-Beuve nous transmit, du moins se rapprochait-il, par la variété et l'érudition, de ce modèle dont il fut, bien mieux que le lourd et brumeux Brunetière, le continuateur.

En mourant, il laissa, inédites et consignées sur un registre, les leçons qu'il avait préparées pour initier ses élèves de Sorbonne à l'**Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme**. Ses admirateurs et ses amis ont pensé que cette longue glose sur des écrivains peu ou mal connus ne devait point être dédaignée. Les classiques, en effet, si grands soient-ils, ne font point oublier un d'Aubigné, un Desportes, un Malherbe, un Racan, et Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Cyrano, Saint-Amant, Voiture, Tristan Lhermite, Sarasin et tant d'autres qui enrichirent, de leurs vivantes productions, notre littérature.

Trois volumes de ces curieuses leçons ont déjà paru où l'on voit figurer, peut-être arbitrairement, le père Joseph, politicien et non poète, Honoré d'Urfé dont les poèmes valent moins que les proses, et le chevalier de Méré qui ne s'inquiéta jamais de tâter de la lyre. Un quatrième volume vient de voir le jour récemment, celui-ci tout entier consacré à **Jean de La Fontaine**. De sorte que, du fond de sa tombe, Emile Faguet semble continuer sa tâche qui consistait à écrire inlassablement.

Ne le regrettons pas. Assurément, dans ces ouvrages, il n'apporte point de faits nouveaux ou inédits sur les personnages qu'il présente. Il se contentait d'ordinaire de lire avec soin leurs recueils et d'en dégager l'esprit en s'aidant des témoignages contemporains et de quelques détails biogra-

phiques. Pour La Fontaine, son travail paraît avoir été facilité par les études antérieures des Walckenaer et autres historiens qui déblayèrent le terrain documentaire. Il le traite avec une sorte de vénération qui n'exclut point le goût d'une vérité relative et de l'exactitude historique.

Les origines du fabuliste, ses études, son séjour en province, ses amitiés et ses relations, lui fournissent tout d'abord des moyens de mieux pénétrer son caractère et les formes particulières de son intelligence. On sait que La Fontaine fut un curieux homme, dénué de tout sens pratique, enclin par nature au parasitisme, voué par impuissance ou par paresse d'esprit à l'imitation, rêveur jusqu'à la distraction, épicurien et de mœurs dissolues. Emile Faguet discerne bien tout cela, et le dit, puis s'en dédit, à cause de son amitié posthume pour le fabuliste. Il l'excuse comme il peut d'être ce qu'il fut. Il voit en lui un indépendant, enclin à la solitude et dirigé vers le plaisir par un « sensualisme délicat ». Le goût de l'indépendance expliquerait, d'après notre critique, l'incurie du « bonhomme » à l'égard de sa femme et de ses enfants. N'insistons pas. Le chapitre de Faguet concernant le caractère de La Fontaine manque souvent de fondement.

Emile Faguet, par contre, précise avec beaucoup de pénétration quelles nourritures intellectuelles formèrent l'esprit de son héros et de quelles dépouilles s'alimenta son génie. Il marque, dans la formation de cet esprit, la part de Marot et celle de Voiture, la dernière surtout, qui est le plus souvent négligée par les biographes. Envisageant tour à tour La Fontaine comme moraliste, romancier, touriste, conteur, fabuliste, animalier et enfin comme artiste, il donne, à notre avis, des vues plus justes de son œuvre que de sa psychologie.

Cette œuvre prête et prêtera longtemps à des commentaires infinis. A se promener dans ses méandres, l'être le moins sensible rencontre des éléments de délectation. Les *Contes*, les *Fables*, voilà ce que nous appelons l'œuvre de La Fontaine. Dans le reste de ses écrits, *Elégies*, *Epitres* et autres besognes de circonstance, bien du fatras se mêle aux gentillesses. La Fontaine ne réussit point dans tous les genres où il se permit quelque incursion. Il n'était pas fait, par

exemple, pour le théâtre et ce fut, sans nul doute, avec raison que Lully rejeta sa collaboration.

Au contraire de ce que Taine a affirmé, La Fontaine n'avait ni le tempéramment d'un satirique, ni l'étoffe d'un moraliste. Il était trop sujet à caution par ses propres mœurs pour se mêler, avec quelque apparence de raison, de censurer celles d'autrui. Il écrivait en vers pour satisfaire son démon intérieur, et des fables, et des contes parce qu'il était naturellement fantaisiste et conteur. Il souhaitait présenter des scènes et des tableaux de la vie réelle sous une forme concentrée, allègre et, le plus souvent pourrait-on dire, allégorique, nullement de sermonner le public. La morale qu'il tirait de ses récits s'adapte généralement assez mal à ceux-ci. Elle reste contrainte et forcée.

La plupart des commentateurs de La Fontaine ont fait l'exégèse de son œuvre avec une manie évidente de complication. C'est un peu l'avis de M. Ferdinand Cohin qui, dans un livre nouveau : **L'Art de La Fontaine dans ses Fables**, découvre en lui purement et simplement un artiste et qui sacrifie à l'artiste le doctrinaire et le philosophe que d'autres se sont efforcés de dégager du plus simple et du plus naïf des hommes.

Sans doute, au dire de M. Ferdinand Cohin, La Fontaine, avant de prendre la plume d'écrivain, cultiva-t-il grandement son esprit, emmagasina-t-il, dans un bizarre pêle-mêle, les lectures, marquant sa prédilection à tel ou tel auteur ancien ou moderne, mais nullement dans le dessein de devenir, comme un Ménage ou un Costar, un docte bardé de science. En lisant, il cherchait sa voie et aussi les éléments de sa production future. Prospectant le terrain littéraire, il espérait y mettre au jour les filons qu'il exploiterait sans scrupules.

M. Ferdinand Cohin qui fait, avec beaucoup de talent et un sens critique très avisé, le tour de son intelligence, admet comme certain que La Fontaine fut privé de facultés créatrices et que ses écrits tiennent bien plus leur originalité de son art que de son imagination.

Comment, en La Fontaine, l'artiste se forma-t-il? M. Ferdinand Cohin nous le précise. Evidemment l'artiste tient ses

dons de sa nature. La Fontaine s'ingénia à les cultiver. On le voit rechercher sans cesse les contacts de l'art et subir son influence. Il est grand amateur de peinture et de sculpture, passionné de musique, épris des beaux jardins. Il reçoit des émotions et des imprégnations de toute la beauté éparse dans la vie.

Artiste, il l'était également par son culte de la forme. M. Cohin, dont le travail principal consiste à montrer comment La Fontaine transformait en matière précieuse la matière brute de ses emprunts, nous assure que son héros ne parvenait au naturel et à la poésie profonde qu'après maints tâtonnements et des inquiétudes sans nombre. La nouveauté des images, le pittoresque, la couleur, le mouvement dont témoignent ses écrits provenaient d'un patient labeur.

Le La Fontaine artiste se détermina à adopter le vers libre déjà usité par les anciens et par quelques modernes du XVI[e] siècle. Là encore il n'inventa point : il rénova, malgré l'opposition de ses amis. Il distinguait nettement que la variété et la combinaison des mètres donneraient nouveauté, souplesse, légèreté à son œuvre de conteur. M. Ferdinand Cohin analyse les merveilleux effets qu'il obtint à l'aide de cette forme si bien adaptée au genre poétique choisi, lequel eût souffert d'être traité en alexandrins. Cette étude des rythmes, des nuances, des harmonies, des sonorités réalisés par La Fontaine est menée avec clairvoyance, logique et goût par son nouveau commentateur. Elle démontre que le fabuliste, sous son apparence un peu fruste de grimaud lunatique, fut le plus remarquable technicien du vers de son époque. Seul, Victor Hugo, deux siècles plus tard, l'égalera dans ce domaine.

Nous avons dit, plus haut, qu'en dehors des fables et des contes, La Fontaine n'excellait dans aucun autre genre. M. René Bray en est convaincu comme nous qui, dans un agréable petit volume faisant partie de la collection : *Les Grands Evénements littéraires*, consacre une monographie aux **Fables de La Fontaine.** Selon lui, le *Songe de Vaux*, *Adonis*, *Clymène* et tant d'autres compositions plus ou moins hâtives qui précèdent, accompagnent ou suivent la publication des

Contes et des *Fables*, laissent une impression d'artificiel. En les écrivant le « bonhomme » sacrifia maladroitement à l'esprit de galanterie qui empoisonnait les groupes où il fréquentait d'ordinaire.

Dans son travail très complet, bien équilibré, riche de faits et présenté dans une belle langue qui rend sa lecture plaisante, M. René Bray réunit tout ce qu'il est possible de connaître sur les raisons qui portèrent La Fontaine à écrire des *Fables*, sur sa préparation à cette tâche, sur l'élaboration de ses différents recueils, sur le sort que ceux-ci connurent de son temps et jusqu'à nos jours. Le chapitre le plus original de son volume nous paraît être celui où il examine les buts de l'écrivain.

Contrairement à bien des opinions antérieures, M. René Bray croit fermement que La Fontaine conçut ses *Fables* dans un dessein pédagogique, pour amuser les enfants en les instruisant et en les moralisant. Dessein d'ailleurs manqué. Lamartine et Rousseau, avec âpreté, ont attaqué un ouvrage où règne une morale égoïste et qui porte « plus au vice qu'à la vertu ». La Fontaine ne connut point les enfants. Il exécrait « ce petit peuple » et ne pouvait, par suite, le servir et lui élever l'âme. Lui nuisit-il? On serait tenté de le croire si l'on songe qu'il lui fournit, sur le monde des animaux, des oiseaux et des insectes des notions d'une étonnante fausseté. Il fut « un naturaliste de fantaisie » et, bien à tort, on l'a représenté, sans produire de fait certain, comme un observateur patient de la nature. L'enthomologiste Fabre a démontré l'absurdité de la fable *La Cigale et la Fourmi*. M. René Bray cite nombreux exemples des erreurs et des extravagances de son héros en matière de mœurs animales. N'importe! A son sens, les *Fables* restent le meilleur livre de notre littérature pour amuser l'enfance, le livre par excellence où l'on rencontre les plus curieuses « leçons de choses ». Disons que les maîtres intelligents sont néanmoins obligés de rectifier les données naturalistes de La Fontaine pour éviter de propager des inexactitudes dans l'esprit de leurs jeunes élèves.

Le premier recueil des *Fables*, contenant les six premiers

livres, parut en 1668, dans le format in-4°, sous la double marque de Claude Barbin, détenteur du Privilège, et de Denis Thierry, libraire associé à l'exploitation de ce Privilège, illustré de vignettes par François Chauveau et sous le titre : *Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine.*

Ce volume est devenu, à l'heure présente, d'une si grande rareté que M. Pierre-Paul Plan a jugé utile de nous en donner une réimpression faite d'après le procédé photographique. Ainsi avons-nous, du titre au privilège, la reproduction exacte de l'original. Le papier lui-même se rapproche par ses vergeures de celui qu'employaient les éditeurs du XVII[e] siècle. Magnifique édition de luxe tirée à petit nombre, qui sera bientôt fort recherchée des bibliophiles.

C'est dans la préface de ce livre, qui suit la dédicace à Louis, dauphin de France, que La Fontaine exprime son désir d'être, à l'aide de son œuvre, « l'instituteur » des enfants. Il témoigne, dans cette *Préface*, d'une grande modestie, ne célant nullement ses pillages des fabulistes antérieurs. Il rend en particulier hommage à Esope, dont il suivit si souvent les leçons, en plaçant une *Vie* de ce poète à la suite de sa *Préface*.

M. Pierre-Paul Plan, éditeur, comme nous le disons plus haut, de ce précieux volume, indique, dans une *Note bibliographique* qui le termine, les variantes, d'ailleurs peu importantes existant entre le premier texte et les textes définitifs de 1678 et 1679. Ainsi cet excellent érudit, qui rendit tant de services aux lettrés, nous permet-il de nous rendre compte que La Fontaine, ayant suffisamment besogné sur ses vers, en donnait, dès leur publication, une forme assez parfaite pour ne juger plus utile, dans la suite, de les amender sérieusement.

La revision, à laquelle nous nous livrons, des ouvrages publiés récemment sur La Fontaine, serait incomplète si nous ne signalions un opuscule de M. le colonel Godchot, grand admirateur du fabuliste et qui déjà nous avait donné un excellent *La Fontaine et saint Augustin*, commenté en son temps dans cette revue.

Cet opuscule porte le titre : **La Fontaine et Sénèque**. M. le

colonel Godchot y étudie, à son tour, le problème, maintes fois, mais inconsidérément étudié déjà, de l'intervention de La Fontaine dans la publication des *Epitres de Sénèque* de Pintrel. Il apporte à ce problème une solution qui nous semble définitive.

En mourant, Pintrel, auteur d'une traduction de ces *Epitres*, avait chargé son ami La Fontaine de mettre au jour son manuscrit. La Fontaine s'acquitta de cette tâche et fit paraître le volume en 1681, sans nom d'auteur. Ce volume ne se vendit point. En 1685, une nouvelle édition, portant le nom de feu M. Pintrel, « revue et imprimée par les soins de M. de La Fontaine », sous la marque du libraire Charles Osmont, connut, au contraire, un beau succès de vente.

Les différents historiens de La Fontaine prétendent que cette édition de 1685 fut une réimpression. M. le colonel Godchot établit qu'en réalité elle est constituée par les invendus de 1681 parés d'un titre nouveau. Cette tromperie était fréquente aux XVIIe siècle. Elle permettait presque toujours d'écouler les stocks en souffrance. Dans le cas présent, le nom de La Fontaine servit de pavillon à la marchandise. La reprise de la vente indique que le fabuliste jouissait de quelque crédit auprès du public.

La Fontaine avait d'ailleurs collaboré à la traduction, versifiant de sa plume agile les citations de poètes latins dont Sénèque émailla ses lettres à Lucilius. M. le colonel Godchot donne son appréciation, généralement favorable, sur la traduction de Pintrel et publie les rimes de La Fontaine en les jugeant aussi en latiniste expérimenté. Enfin, il nous renseigne sur le mystérieux Pintrel dont il établit la généalogie à l'aide de documents inédits. En fait le Pintrel traducteur ne fut pas, comme on l'a toujours cru, Antoine, mort en 1699, mais Pierre Pintrel de l'Etang, marié à Louise de La Fontaine, président au tribunal de Château-Thierry, plus tard conseiller au Parlement de Paris, mort en 1677. Ce Pierre Pintrel orienta La Fontaine vers l'étude des écrivains anciens. Voilà des faits nets et précis. Ils font honneur aux actives recherches de M. le colonel Godchot.

Abandonnons La Fontaine pour fournir de rapides aper-

çus sur les publications de textes, fort nombreuses, mises au jour au cours des derniers mois.

MM. Fernand Fleuret et Roger Allard ont adapté de telle sorte qu'elle puisse figurer sur une scène moderne, *La Célestine,* fameuse tragi-comédie parue à Burgos en l'an 1479, puis à Séville en 1501 et 1502 et qui, formant la transition, comme le dit M. Fernand Fleuret dans une susbtantielle notice, « entre la comédie romaine et le génie à la fois plaisant et pathétique de Shakespeare» » connut, aux temps passés, une gloire égale à celle de *Don Quichotte.*

La paternité de cette tragi-comédie a été attribuée, avec quelque certitude, à Fernando de Rojas, juriste intéressé à ne pas trop divulguer cette paternité. Des traductions en furent publiées en toutes les langues. La dernière, en français, semble avoir été celle de Germont de Lavigne (1841). M. Ernest Martinenche, notable hispanisant, a donné sur la *Célestine* une importante étude.

A l'origine, cette tragi-comédie contenait seize actes, plus tard (1526) allongés en vingt-deux. Elle constitue un plaisant mélange de réalisme furieux et de galanterie platonicienne. MM. Fernand Fleuret et Roger Allard, pour l'accommoder au théâtre moderne — car tel a été leur dessein — ont dû la réduire à quatre actes. Ils on fait, avec une grande habileté, les amputations indispensables, conservant à l'œuvre son parfum d'ancienneté, transposant en phrases d'un savoureux archaïsme un texte où abondaient les termes vigoureux d'un temps où l'on ne redoutait pas le cynisme des propos.

Ainsi Célestine, vieille maquerelle, mâtinée de sorcière, les valets de Calixte, prototypes de fripons de comédie, le seigneur Calixte et damoiselle Mélibée, embarqués dans leur amour et le menant, par une pente naturelle, de Tendre à Jouissance, nous apparaissent-ils singulièrement pittoresques et vivants encore dans le texte de MM. Fernand Fleuret et Roger Allard, texte au surplus d'une belle tenue typographique, tiré à petit nombre et orné de six curieuses planches de M. Constant Le Breton. Souhaitons que cette pièce, jadis annoncée sur une affiche de théâtre, trouve bientôt une troupe pour nous donner le régal de ses scènes truculentes.

— Nous croyons avoir déjà présenté à nos lecteurs les savantes et consciencieuses publications de M. Maurice Allem et, en particulier, signalé son projet de mettre à la disposition d'un public étendu les principales notices de Sainte-Beuve sur **Les Grands Ecrivains Français.** Plusieurs de ces volumes ont déjà paru dont les sujets étaient rangés par genres : *Poètes, Moralistes et Philosophes, Ecrivains et orateurs religieux.* Le dernier tome sorti de « l'officine » active de MM. Garnier frères, libraires, est consacré aux *Mémorialistes, Epistoliers et Romanciers,* c'est-à-dire au cardinal de Retz, à Mmes de Sévigné et de Lafayette, à Antoine Hamilton et à Saint-Simon. Il semble superflu, à cette heure, de donner une appréciation sur ces portraits traités avec une sorte d'amour n'excluant nullement la logique et même quelquefois la sévérité et qui, malgré des lacunes inévitables provenant d'une information souvent incomplète, offrent un passionnant attrait de lecture. M. Maurice Allem les accompagne d'un appareil de références et notes de grande importance (155 pages) et d'érudition louable, mais où nous souhaiterions rencontrer parfois quelques traces d'études récentes, sujettes à réformer le jugement de Sainte-Beuve.

— Dans la même collection des *Classiques Garnier,* M. Pierre Camo réimprime les **Bergeries de Racan et autres œuvres lyriques** du même auteur. Son choix parmi les pièces diverses du poète est fait avec assez de bonheur. Il ne parvient pas à nous dissimuler combien Racan souffre, devant la postérité, de sa fadeur de berger descendu de l'*Astrée.* En manière d'Introduction, M. Pierre Camo résume, en quelques pages, l'énorme thèse de M. Arnould sur Racan. Les notes de la fin du volume nous paraissent bien succinctes. L'ouvrage permet néanmoins de prendre une idée assez exacte d'un écrivain fort goûté de son temps et qui, s'il eût été plus déterminé, moins assujetti aux cérémonies du pays de pastorale, eût tenu belle place à la cour et peut-être joui des faveurs pimentées de Marie de Médicis.

— Au contraire de M. Pierre Camo, que ravissent les rimes placides des poètes bucoliques, M. Louis Perceau se complaît parmi les gaillards qui manièrent avec une sorte de

maestria le sarcasme et le brocard. Dans le tome II de son **Cabinet secret du Parnasse** paraissent, en effet pour notre délectation, les virulentes et pittoresques satires et épigrammes des Mathurin Régnier, des Sigogne, des Motin, des Berthelot, des D'Esternod et des Auvray. Ici, plus de fadeur et de sentimentalisme. Le ton est claironnant, presque guerrier, le vers bien frappé, l'invective ou la gauloiserie lancée avec vigueur et esprit. Nulle pudibonderie. La crudité des mots ne gêne point des plumes naturellement enclines à la satire et qui, en général, écrivent pour prodiguer le ridicule ou bien pour exercer des vengeances.

M. Louis Perceau fait à ces rimes de bette tenue littéraire, mais, sauf celles de Régnier, de valeur intellectuelle et morale un peu sommaire, l'honneur de les commenter en docte bien renseigné, consacrant de bonnes notices à leurs auteurs, multipliant leurs variantes, expliquant par des notes historiques, littéraires et linguistiques leurs allusions ou leurs obscurités.

— Pour terminer, en nous rapprochant davantage du véritable esprit français, ce rapide examen des publications de textes, indiquons que M. Georges Mongrédien vient de publier, dans la collection des *Classiques Garnier* déjà citée, une nouvelle édition de **l'Histoire amoureuse des Gaules suivie de La France galante.** Cette nouvelle édition reproduit, à peu de chose près, la leçon de ces textes donnée précédemment par Livet dans ses quatre petits volumes, aujourd'hui épuisés et rares, de la *Bibliothèque elzévirienne.* M. Georges Mongrédien la fait précéder d'une courte, mais intéressante notice et suivre d'érudites notes au courant de toutes les découvertes récentes de l'histoire.

Nous avouons ne pas aimer le complément du titre mis en tête de son ouvrage par M. Mongrédien, complément de titre que voici : « *romans satiriques du XVII*e *siècle attribués à Bussy* ». Bussy-Rabutin, en réalité, ne publia ou ne laissa publier — et il en pâtit singulièrement — que l'*Histoire amoureuse des Gaules* consistant en quatre pamphlets contre la comtesse d'Olonne, la duchesse de Châtillon, Mme de Sévigné et Mme de Montglas, personnes qui, sauf la dernière, eurent, à ses yeux, le tort de lui être cruelles. La *Carte du*

Pays de Braquerie ou *Carte géographique de la Cour* peut lui être attribuée, mais elle parut à part, en 1668 et les autres libelles furent lancés à des dates diverses, d'ailleurs indiquées par M. Mongrédien.

Ces autres libelles n'appartiennent à aucun titre à Bussy-Rabutin. Il ne faut pas être grand clerc en matière de style pour s'apercevoir des différences existant entre l'histoire, par exemple, charmante dans toutes ses parties, de la comtesse d'Olonne et celle de la maréchale de La Ferté, écrite en galimatias.

Hors ce petit reproche d'attribution hasardeuse, nous approuvons M. Georges Mongrédien d'avoir mis les admirateurs de la cour de Louis XIV en mesure de contempler, dans leurs gestes habituels, les brillantes dames qui entouraient Sa Majesté de leurs grâces. Le livre est, d'un bout à l'autre, plaisant et mérite d'être lu.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charlotte Séverac : *La Page où l'on meurt*, « les Editions Provinciales ». — Lucie Delarue-Mardrus : *Les Sept Douleurs d'Octobre*, Férenczi. — Jeanne Leroy-Denis : *Un roseau chante au vent*, « la Revue des Poètes ». — Brigitte de Meslon : *Un jour après un jour*, « la Revue des Poètes ». — Albert Flad : *Le Feu Dérobé*, « l'Ermitage ». — Robert Desnos : *Corps et Biens*, « Nouvelle Revue Française ».

De belles, de grandes réalisations déjà, une fraîcheur de sensualité presque ingénue, un charme de beauté émue, avec le soin précieux de ne présenter qu'une œuvre bien accordée dans sa technique, ces louables qualités frappaient dans le premier recueil signé Charlotte Séverac, *La Page où l'on aime*. Ces poèmes, précédés d'une préface encourageante et juste d'Henry Mériot, avaient paru en 1926. Aujourd'hui, avec une courte préface de A. M. Gossez, les amis de la poétesse livrent à la curiosité des lecteurs les poèmes retrouvés parmi ses papiers; se souvenant de Lamartine : « Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts », ils lui ont donné ce titre : **La Page où l'on meurt.**

Les vers que le recueil renferme sont extrêmement inégaux. Peut-être eût-il été plus sage de choisir. Ils sont tou-

jours d'un art appliqué et fort attentif, ne versent jamais dans l'extravagance ni même dans une neuve audace. La description y est plus fréquente et plus familière que l'évocation, le rappel de choses vues que la suggestion ou l'imaginaire. Quelques comparaisons de mouvements intimes à diverses combinaisons de spectacles simples qui l'ont frappée : on y perçoit, comme timide, un fond de grande tendresse contenue, un défaut de hardiesse au moment de transposer. Qualités nettes, honorables toujours, émouvantes par endroits, et une absolue sincérité. C'est beaucoup, et l'on regrette que la destinée n'ait pas laissé le temps à Charlotte Séverac de se connaître avec plus de certitude, ni à son talent, certain, de s'épanouir.

Que Madame Lucie Delarue-Mardrus soit un poète très intéressant, un artiste par bien des côtés, et porte un noble cœur sincère et fervent, nul ne songerait à le mettre en doute. L'usage qu'elle fait de son talent n'en reste pas moins assez déconcertant. Quand elle se trouve en de bonnes dispositions, elle peut s'élever jusqu'à ce chef-d'œuvre, *La Figure de Proue;* concentrée en une impression profonde, elle aboutit à cette œuvre aux accents dont la sincérité sobre sont déchirants : *Maman;* d'autres fois, on se figurerait qu'elle n'exerce sur elle-même aucun contrôle, qu'elle écrit au hasard et sans réflexion les choses telles que le hasard ou une singulière lassitude les assemble dans son esprit; il semble qu'elle ne cache rien, et procède au petit bonheur. C'est sous ce triple aspect qu'on la retrouvera dans ce nouveau recueil, **Les Sept Douleurs d'octobre.** Il sied de convenir que la triste présentation d'un livre sur ce papier sans consistance, analogue à ceux dont par force majeure il se fallait satisfaire durant la guerre, cette typographie et cette mise en pages effroyablement banales et déplaisantes ne sont guère faites pour éveiller la sympathie. Et cependant, dès qu'on a passé outre au découragement que ces dehors inspirent, le recueil contient quelques morceaux vraiment beaux. Madame Delarue-Mardrus s'estime, dans l'existence, parvenue au point douloureux où la jeunesse de la femme a cessé, où elle peut être, certes, l'objet d'une tendresse affectueuse, en quelque sorte

reconnaissante, apaisée et tournée vers le passé, plutôt qu'emplie, ardente d'espoir, de religieux désir. C'est le propre des femmes que la vie a déçues, et dont l'imagination est active, de devancer, souvent de se créer des circonstances, un climat dont elles redoutent l'approche, par la pensée que leur jeunesse a été perdue, que ce qu'elles ont laissé échapper ne leur sera jamais rendu. Elle se confondent en l'automne, elles restent aimantes, consolatrices, bonnes. Vraiment ne se doutent-elles point que la beauté agit encore, une femme ne la perd que par sa faute, quand elle abandonne et, horreur! se néglige, c'est-à-dire s'avilit de gaîté de cœur. Si moins d'adoration s'élève vers elle, au jugement de qui a vécu, aimé et compris, que de concentrations de flammes intimes s'approfondissent en les yeux des femmes qui ont tant enduré, qui ont tant été exaltées et qu'on délaisse, quelle grandeur pathétique et imposante dans ces charmes dépouillés de leur éclat premier, quel sûr abîme d'intérêt et d'attachement où l'âme se fond. Est-ce l'amour d'elles-mêmes qu'en elles-mêmes elles se croient obligées de renoncer? Une femme à tout âge est belle, elle le demeure, ne le sait-elle, aussi longtemps qu'elle le veut, autrement, qu'importe? mais toujours inspiratrice et aimée.

Madame Delarue-Mardrus s'est essayée avec succès aux rythmes les plus divers. Toujours sensible aux caresses du temps, au jeu des lumières dans le paysage normand, les poèmes que son émotion lui a dictés sur la guerre, les champs de bataille, les morts, les décombres sont d'une tristesse très haute et très poignante. La pensée de la mort aussi l'occupe, mais elle a de fiers accents, ou très doux et sensibles, lorsqu'elle s'y arrache et regarde, aimante, autour d'elle la vie, qui continue, même si elle n'y prend plus part, chez les autres, chez les jeunes.

Il y a dans **Un Roseau chante au vent**, poèmes de Madame Jeanne Leroy-Denis, des qualités de facture sobre et souple, une ardeur du sentiment. Une certaine monotonie provient de l'égalité à proprement parler moyenne de ce talent dont la discrétion va parfois jusqu'à être un peu terne. Le singulier, c'est que, cependant, les poèmes sont construits sur un

mode pathétique où l'art qui vise au théâtre prend sa place. Plus d'apparence extérieure, de mouvement que de profondeur ou de sensation intime. Le métier est aisé, ne s'embrouille pas, et ne se contente pas d'à peu près. Cela est rare, cela est beaucoup, surtout chez les poètes femmes.

Pourtant, chez Madame Brigitte de Meslon, à peu de chose près, les qualités sont égales. Le mouvement dramatique y est moindre peut-être, elle est plus sensible et tendre à la mélancolie. L'ensemble des poèmes d'**Un jour après un jour** est plus qu'honorable. Il se tient bien dans une note également discrète, moyenne et sans éclat ni sans envolée réellement lyrique. C'est où l'art vrai pourrait prendre naissance...

Je ne sais trop ce que les faiseurs de haï-kaï français ont cru apporter de spécifiquement nouveau à la poésie française. La mesure resserrée à cinq vers est de tout temps permise, on en a usé, et plus souvent, il est vrai, du quatrain, du distique, ou même du poème en trois vers. Tous les avantages d'une compression obligatoire s'y trouvent renfermés. Je sais, il y a cette sorte de résumé ou de conclusion plus allusive que marquée de la fin du poème; l'esprit français ne s'est pas fait faute de tirer parti de cette ressource; elle s'est offerte souvent aux versificateurs sans prétention, alertes ou badins, du vaudeville. L'intention d'enclore une moralité précisée ou suggérée est moins appuyée, en général, chez les vrais poètes du quatrain, elle ne leur est pas étrangère. C'est à quoi M. Albert Flad excelle, et, dans son petit recueil nouveau, **Le Feu Dérobé**, ce sont les courtes pièces épigrammatiques, *quatrains, contre-flèches pour Eros, Vers dorés*, les *Stances* encore, qui arrêtent au plus près mon attention. Pour le surplus des poèmes, qui jamais ne sont fort longs, il y a cette rigueur un peu, à mon avis, artificielle, sorte de néo-romanisme plutôt que classicisme, qui fait que tant de poètes jeunes se ressemblent, si l'on cite quelque strophe bien venue, nul ne se sentirait à même de l'attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre. Une telle rigueur apparaît d'école plutôt qu'elle ne procède d'une aspiration personnelle. Cette réserve faite, les poèmes de M. Flad sont excellents, sûrs pour le métier, discrets et délicats pour le sentiment.

Corps et Biens par M. Robert Desnos, qui doit, ou j'en serais fort surpris, avoir lu, outre Rimbaud, le comte de Lautréamont et Joseph Delteil. Rien mieux que ces phrases de la prière d'insérer ne caractérisera ce qu'il pense avoir fait :

Libérée de toutes les règles, de toutes les contraintes, la poésie de Robert Desnos est à l'image de sa vie, autant que la vie et la poésie puissent être libres. En révolte contre la moralité, dans sa vie, l'auteur, dans sa poésie, est en révolte contre la forme... Aussi plie-t-il à son désir et à ses sens la métrique, la logique, la grammaire et l'imagerie... N'est-ce point une preuve de liberté, en 1930, que de pouvoir, quand cela lui chante, écrire en alexandrins?... Etant entendu que l'alexandrin gagne à être malmené et que, le vers étant libre, l'alexandrin n'est plus qu'un des cas particulier du vers libre. L'art poétique de Robert Desnos qui se manifeste sous tous les aspects (de la prose à l'alexandrin faux, chevillé et creux (sic) [1] tient en deux mots :

Toutes licences.

...Enfin la caractéristique la moins étonnante d'une telle œuvre n'est certes pas un accent populaire indéniable, marque de la poésie authentique et qui tendait à disparaître.

Je songe à ce volume de vers, bien ancien pour M. Desnos, où Jean Richepin, tout au long des poèmes qu'il renferme, se targue d'adresser à Dieu des *Blasphèmes* dont on n'y trouve nulle trace, et de cet autre volume où il joue du biceps afin de se faire prendre, sans y réussir, pour un *gueux*, que jamais il n'a été... Rhétorique spécieuse, d'ordre ou sur un plan différent, rhétorique...

J'ajoute que sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux, M. Desnos a inscrit ces mots à titre d'envoi : « *Au « Mercure de France », son assassin...* » Je ne sais, ou il parle pour l'avenir, qui sait? ou quant à présent, les morts qu'il a tués se portent assez bien.

ANDRÉ FONTAINAS.

(1) Ce (*sic*) fait partie du texte que je cite.

LES ROMANS

Rachilde : *L'Homme aux bras de feu*, J. Férenczi et fils. — A. t'Serstevens : *Les Corsaires du roi*, Les Œuvres représentatives. — Jacques de Lacretelle : *Le retour de Silbermann*, Librairie Gallimard. — Irène Némirovsky : *Le Bal*, Bernard Grasset. — Edmond Jaloux : *Le Message*, Les Cahiers libres. — Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Le Gagnant ou les roses sans épines*, Librairie Firmin-Didot. — André Dahl : *Le Fauteuil à roulettes*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Madeleine Gautier : *Crise*, Librairie E. Fasquelle. — Yvonne Brémaud : *La bête à chagrin* [illegible] Œuvres représentatives.

Mme Rachilde donne avec **L'Homme aux bras de feu** une manière de suite à *La Femme aux mains d'ivoire* qui paraissait l'an dernier, et j'imagine qu'elle a pris un bien vif plaisir à écrire cette folle, ironique, voluptueuse et cruelle histoire, si étrangement dominée par le signe de la Fatalité... Une actrice, Marie Monda qui a plus que du talent — du génie, peut-être, — s'éprend « au milieu du chemin de sa vie », d'un officier de marine, Gilles de Kerao, tombé brusquement amoureux d'elle, comme elle interprétait Hamlet. Elle a *fleureté*, entre temps, avec un certain Diego Sandovas dont la beauté orientale et le cynisme ou l'ingénuité l'ont intriguée et tant soit peu séduite... Mais ce Diego n'est autre que l'hindou de *La Femme aux mains d'ivoire*, et qui s'est débarrassé de sa maîtresse morte en la jetant à la mer, après s'être approprié ses bijoux — des diamants qu'il enroulait autour de ses bras, d'où le titre du roman de Mme Rachilde. Emprisonné, durant la guerre, il a eu pour compagnon de captivité dans son cachot un marin déserteur, surnommé « l'Amiral ». Celui-ci lui a offert le moyen de s'évader. Mais au lieu de fuir loyalement avec lui, il l'a poignardé par traîtrise, afin de s'échapper seul — et le hasard (il vaut mieux dire le Destin, n'est-ce pas?) le remet plus tard en sa présence, au cours d'une soirée où il exécutait, travesti en femme, une danse érotique. C'est assez de cette rencontre pour que Marie Monda qui ne sait rien, mais qui a tout deviné, intuitivement, du passé de Gilles et de Diego, se tue... Qu'est-ce à dire? Qu'il y a dans *L'Homme aux bras de feu* comme dans la plupart des récits de Mme Rachilde, équivoque sur les sexes... Marie Monda, qui a plu à Gilles sous les traits du Prince de Danemark, s'est aperçue que Gilles avait été troublé par Diego,

déguisé en bayadère... Mais rien, ici, qui soit expliqué, alourdi de commentaires ou déchiqueté par l'analyse. Tout est suggéré, et dans cette mystérieuse atmosphère d'orage que Mme Rachilde excelle à créer. Mystérieuse et aussi perverse. Le récit de Mme Rachilde ondule, par endroits, avec des scintillations pareilles à celles que peuvent produire, au clair de lune, les écailles jaunes d'un serpent, sur la pierre de quelque vieux temple ruiné... Ce serpent-là, c'est sans doute celui de la Genèse qui nia, après l'affirmation divine, grâce au doute exprimé par Eve. Mme Rachilde aime les situations dramatiques, et elle sait comment on tient l'intérêt du lecteur en haleine : les soixante-dix premières pages de son roman m'ont rappelé, par la vivacité du mouvement, l'épisode de Dantès et de l'abbé Faria, dans *Monte-Cristo*... Elle a bien de l'esprit, en outre; et les traits satiriques abondent dans son récit. Ce qu'elle dit de *la peur* dont la société française a été saisie, après la guerre, est d'un moraliste. Enfin, en pleine possession de son art, elle n'a jamais été plus jeune dans sa façon d'en jouer.

L'ange du bizarre dont parle Edgar Poe — et qui a plus d'ingéniosité que M. Tout le Monde, rassemble un jour, autour d'un « boucan de cochon », dans une forêt de l'île à Crabes, près de Saint-Thomas, en l'an de grâce 1705, deux capitaines flibustiers, un corsaire ennemi, deux dames créoles de la Barbade et un Père Blanc, sans compter maîtres, matelots et esclaves noirs. A l'issue de ce festin, aussi somptueusement décrit que celui des barbares dans *Salammbô*, ou des noces de Gamache dans *Don Quichotte*, une manière de décaméron ou de tournoi verbal s'organise entre convives, et la pomme en revient à M. Bréart, commandant par prédestination *La pomme couronnée*. Non, à vrai dire, que son récit l'emporte sur les autres. Tous sont d'un égal intérêt, dans leur genre, qu'ils fassent rire ou sourire, qu'ils exaltent l'héroïsme ou la sensibilité; et M. t'Serstevens a beaucoup de talent. **Les corsaires du roi** — qu'il lui plaît d'intituler « roman des flibustiers de la Martinique » — est, sans conteste, un chef-d'œuvre de narration aisée et colorée, spirituelle et fantaisiste, admirablement évocateur d'une époque et des person-

nages pittoresques qui l'ont illustrée. M. t'Serstevens n'ignore rien de l'existence de ces rudes écumeurs des mers qui ont enrichi des belles îles des Antilles le domaine colonial de la France; mais comme il les aime, il tire un merveilleux parti de son érudition. Les intermèdes qu'il place entre chacun de ses récits favorisent l'illusion que le prestigieux décor est vivant au milieu duquel ils se déroulent. Il y a de la musique et de la volupté dans l'air, mêlées à l'odeur de la poudre et du sang. Un chef-d'œuvre, je le répète, et qui mérite le plus franc succès. Sa présentation élégante en fait, de surcroît, un volume digne d'être conservé.

M. Jacques de Lacretelle a écrit avec *Silbermann* (cette histoire d'un jeune juif, comme on sait) un des meilleurs livres de son temps, un res rares parmi ceux-ci qui resteront, sans doute. Il a cru devoir lui donner une suite — **Le retour de Silbermann** — et l'on pouvait craindre qu'il n'eût commis, ce faisant, une erreur, c'est-à-dire gâté une œuvre qui se suffisait à elle-même, et n'avait pas besoin d'un complément. Mais il ne s'agit, ici, que d'une sorte de procès-verbal. Le récit, en effet, est une déposition funèbre ou une enquête *post-mortem* qui prend un caractère impersonnel d'être faite par deux personnes — un cousin et l'ancienne maîtresse de David Silbermann, M. de Lacretelle se substituant, d'ailleurs, lui-même à cette dernière, à la fin. Après diverses tentatives aussi inconsidérées et vaines les unes que les autres, aux Etats-Unis, où il était entré d'abord chez son oncle, un joaillier, Silbermann est revenu en France complètement démuni, et brouillé avec sa famille. Il a fondé à Paris un journal de combat pour les juifs, qui a tout de suite périclité, et bientôt déchu lui-même, mais se délectant de son malheur, il est mort prématurément de la phtisie... Ce jeune homme qui promettait tant a vu sa destinée avorter. Intelligent, certes, il manquait d'originalité profonde, et quand il a cessé d'imiter pour entreprendre de créer, il a dû se convaincre de son impuissance. L'analyse est incisive, et dans son objectivité, cruelle, que fait M. de Lacretelle de ce juif symbolique, d'une personnalité si caractérisée, pourtant... M. de Lacretelle trouve des traits admirables pour dessiner son héros, et par

exemple quand il le montre reprenant, dès qu'il écrit sous la dictée de son inspiration, le style fumeux des prophètes de sa race, lui qui excellait dans les compositions françaises, au lycée... Orgueilleux, il le demeure jusque dans son masochisme, et n'ayant pu atteindre les cimes, s'acharne à descendre le plus loin possible dans l'abjection. Faut-il dire du livre de M. de Lacretelle qu'il est antisémitique, et par conséquent tendancieux? Non, certes. M. de Lacretelle s'est proposé de peindre avec fidélité un modèle qu'il avait sous les yeux. Voilà tout. C'est à nous de conclure d'un tel exemple, et d'en tirer un enseignement général, s'il y a lieu ou s'il nous plaît... Aussi bien, Silbermann reconnaît-il lui-même qu'il a eu tort de singer les chrétiens ou de s'enivrer de leur poison. S'il déclare, de surcroît, qu'il n'a jamais eu vraiment d'admiration pour les juifs, et qu'il mentait à ses auditeurs « à têtes de moutons » quand il leur disait « vous qui êtes de la race élue », cela le regarde, et n'engage que lui...

Un ménage qui ressemble à s'y méprendre à celui de David Golder; issue de ce ménage, une adolescente, Antoinette, que ronge l'impatience de jouer un rôle dans la vie, c'est-à-dire d'aimer et d'être aimée... Antoinette a du sang juif dans les veines, par son père, Kampf, sorti de rien, mais que la spéculation a enrichi, et elle déteste avec l'ardeur, l'orgueil et l'idée de persécution propres à sa race, sa mère qui la maltraite — il est vrai — et jusqu'à sa gouvernante anglaise, qui a un amant, et à sa maîtresse de piano... Pour se venger, un jour que Mme Kampf se sera mise en quatre pour organiser un grand bal, elle en jettera à l'eau toutes les invitations. Tel est le sujet de la nouvelle que Mme Irène Nemirovsky a écrite sous ce titre **Le Bal**. On retrouve dans ce récit l'âpreté du roman auquel Mme Nemirovsky doit sa réputation. Cette jeune femme a de beaux dons d'observation; une violence passionnée qu'elle prodigue aux dépens des nouveaux riches au milieu desquels on pourrait être tneté de croire qu'elle a vécu, et dont l'influence explique, en tout cas, l'avidité de jouissance de son héroïne. Il y a des traits féroces dans *Le Bal*, un profond pessimisme aussi, il me semble, et qui doit tenir au tempérament de son auteur.

M. Edmond Jaloux nous entretient avec finesse dans **Le Message** de la déception d'un homme qui retrouve, après avoir vécu des années séparé d'elle, la femme d'un ancien ami. Il aimait, il aime encore cette femme qui, petite bourgeoise, adorait son mari, mais qui, devenue veuve, a mené par désespoir une vie dissolue. Etoile de cinéma, elle ne se contente pas, en effet, d'avoir des amants. L'usage de la cocaïne l'a détraquée, et sous l'influence de l'esprit du défunt, elle pratique l'écriture automatique des médiums... Si elle ne cède pas à Jacques qui lui déclare sa passion en évoquant le passé — le maladroit! — c'est qu'il a eu le tort de ne pas s'adresser à la femme qu'elle est devenue, mais de réveiller celle qu'elle était, et n'a cessé d'être, dans le tréfonds... C'est d'une psychologie très juste, et je ne reprocherai à M. Jaloux que d'avoir mis, par le point d'interrogation qu'il pose à la fin de son récit, un mystère artificiel autour d'un problème qui n'en comportait pas. Mais ne s'est-il pas amusé, en outre, à pasticher un tantinet le style de M. Paul Morand?

Mme Madeleine Clemenceau-Jacquemaire a réussi dans **Le gagnant ou les roses sans épines** un piquant portrait d'homme de lettres. Quand elle ne se prend pas pour modèle, et donc quand elle a le don d'objectivité, la femme excelle à ces peintures un peu rosses des compagnons que la nature leur a donnés et qui sont, aussi, leurs adversaires. Alain Marlion, « le gagnant » du match sentimental dont Mme Clemenceau-Jacquemaire a combiné les péripéties, est le type achevé de l'écrivain à succès, du faux grand-homme, du faux être sensible, du faux « chic type »... Avec une désinvolture cynique, il se définit et s'analyse; mais il y a de la complaisance dans sa sincérité, de l'inconscience aussi, par conséquent, l'inconscience de la laideur foncière de son âme. Des notes savoureuses, au bas des pages, ajoutent à l'intérêt du livre de Mme Clemenceau-Jacquemaire, tout foisonnant de détails psychologiques vrais, et qui oppose à l'odieux Alain une figure touchante de femme.

M. André Dahl, qui est ce qu'on appelle un auteur gai, se plaint dans son dernier roman **Le fauteuil à roulettes** que la critique ne s'occupe jamais de ses ouvrages, non plus que de

ceux de ses confrères qui « font » dans le même genre que lui.

Ce reproche ne saurait me concerner, puisque du temps où je classais les romans pour les étudier, j'ai ouvert à cette place une rubrique spéciale pour « les humoristes et les fantaisistes ». Je tiens, en effet, pour juste que, dans une chronique d'actualité dont l'objet est de renseigner le lecteur, on ne prononce pas plus l'exclusive contre les auteurs gais que contre les auteurs de romans feuilletons ou de romans dits psychologiques. Informer hebdomadairement ou semi-mensuellement le public de ce qui paraît d'à peu près lisible, ce n'est pas désigner des chefs-d'œuvre à la postérité... S'il arrive à la critique d'avoir un bon livre à analyser, la plupart du temps, ce sont des productions éphémères qu'elle signale, car pour les absurdités, j'imagine qu'elle se borne à n'en point parler, comme je le fais moi-même.

Après cela, j'avoue qu'on a moins de chance encore de trouver le dit chef-d'œuvre dans des livres écrits pour l'amusement, l'instruction ou la corruption du peuple que dans un livre écrit pour rien — pour le plaisir. On rit en faisant avec M. Dahl un voyage imaginaire en France. Mais ce voyage fait, on n'y pense plus. M. Dahl est distrayant. Il a des trouvailles ou des rencontres heureuses. Ce sont bons mots et propos de table — de table d'hôte, un peu trop souvent, à mon gré.

Crise, de Mme Madeleine Gautier, c'est l'étude d'une âme de jeune fille vue à travers une autre. Son prétexte de conter l'aventure de son amie Michelle, la demoislle qui écrit à la première personne dans le roman de Mme Gautier nous révèle, il est vrai, sa propre manière de sentir et de comprendre. Elle oppose la sincérité de sa nature au mensonge des conventions, en général, et des préjugés bourgeois de sa mère, en particulier. C'est, à cet égard, fort intéressant, car pour l'histoire de Michelle, elle-même, on ne laissera pas de la trouver assez quelconque.

Avec délicatesse, Mme Yvonne Brémaud narre dans **La bête à chagrin** la vie d'une femme dupe de son cœur. Veuve, après avoir été mal mariée, Marie-Anne Amyot, l'héroïne de

Mme Brémaud, cherche dans la littérature un exutoire. Elle a aimé un homme dont elle serait devenue la maîtresse, s'il l'avait voulu, mais il a eu peur du don total qu'elle était prête à lui faire (il y a des hommes ainsi, et qui font encore preuve d'assez d'honnêteté en cela...) Dans son désarroi, elle se laissera prendre par un charmant égoïste. S'il y a de la naïveté dans le récit de Mme Brémaud, cette naïveté est d'espèce, et partant, très séduisante.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Louis Gustin : *Tu réussiras*, Vallot, 1929. — Ossip-Lourié : *L'arrivisme*, Alcan, 1929. — L'abbé Jean Toulemonde : *L'art de commander*, Bloud et Gay, 1929.

Trois ouvrages de psychologie concrète, à applications pratiques; et parus l'année même où, sur l'initiative de *La Psychologie et la Vie* (35, rue Boissy-d'Anglas, Paris, 8e), se réunissait en Sorbonne le Premier Congrès International de Psychologie Appliquée; l'année aussi où tentait de vivre, sous l'impulsion de G. Politzer, une « Revue de Psychologie Concrète ».

L'opuscule de L. Gastin, **Tu réussiras**, est pour ceux qui ont tout à apprendre. Ils apprendront qu'il faut s'informer pour savoir, puis délibérer; mais oser pour clore la délibération, enfin persévérer dans son audace. Alors, surtout si l'on est maître de sa langue, on cueille le succès comme une pomme d'or au jardin des Hespérides. Tout ceci est aussi juste que si l'on disait : Pour vous bien porter nourrissez-vous; choisissez vos aliments, mastiquez, prenez le temps de digérer : allons, bon appétit! Mais quels aliments sont les plus nutritifs et digestibles? Quelle différence distinguent les divers estomacs? Comment modifier un tempérament? La psychologie pratique se réduit à de désolants truismes, si elle ne fournit une analyse des attitudes et une gymnastique mentale. Voilà quarante ans que le Pelmanisme l'a compris et l'enseigne.

L'arrivisme étudie avec finesse une attitude, et quoique son auteur s'abstienne de prêcher, l'ouvrage fourmille d'enseignements. Tout d'abord celui-ci : que la psychologie con-

crète doit être une psychologie, non pas une suggestion ou une technique de la réussite. On dit : Si tu fais ainsi, tu réussiras. Mais il y a des réussites pires que des échecs; à quoi faut-il tendre? et comment?

La première moitié du livre analyse l'arrivisme; la seconde présente une critique générale des mœurs, de la morale, de la science, de la philosophie. L'auteur a parfaitement éprouvé que l'éloge ou le blâme de l'arrivisme impliquent un jugement sur les valeurs humaines. Impossible de lui reprocher de n'avoir point, fût-ce en peu de pages, fait le tour de son sujet. Il l'a fait en observateur aigu et en honnête homme — par où nous entendons à la fois en esprit cultivé et en conscience probe. Malheureusement, il est difficile à un moraliste de ne point pester contre la sottise ou la veulerie : pour les motifs les plus respectables, M. Ossip-Lourié a écrit un livre aigri.

L'arrivisme, pour lui, c'est « Tout, tout de suite » : la ruée sans scrupules vers le maximum de jouissance, immédiate. C'est, plus exactement, la technique moderne au service de cet état morbide, la mégalomanie. Que l'auteur ait raison aux deux tiers ou aux trois quarts, nous ne le nions pas. Mais nous croyons que l'arrivisme se présente souvent comme vice — la sauvagerie au service de la cupidité — non comme trouble pathologique, et nous croyons aussi à un art d'« arriver » dont l'arrivisme n'est que la déformation. Pour qui reste honnête, pour qui ne méconnaît point les valeurs spirituelles, nous ne trouvons rien de méprisable à vouloir hâter le succès, fût-ce en brûlant les étapes. La vitesse constitue sans nul doute un progrès, si elle ne dégénère pas en précipitation. Il existe un forçage malencontreux, mais qui ne prouve rien contre la production intensive. Pourquoi se résigner à obtenir en vingt ans ce qui, si l'on sait « y faire », peut s'acquérir en cinq? Aboutir à ses fins plus tôt et plus intégralement : voilà bien une prétention légitime. L'ambition ne messied qu'à ceux qui ne la justifient pas par de constants efforts accomplis sur eux-mêmes.

M. l'abbé Toulemonde nous apporte à la fois de la psychologie et des conseils : une analyse de l'autorité personnelle

et ce qu'il appelle des « lois pragmatiques », dont un certain nombre peuvent servir à quiconque doit commander ou persuader. Quoique par « pli personnel », si l'on ose dire, l'auteur prenne trop souvent pour faits objectifs des citations — méthode exégétique plus que psychologique — il présente un tableau très nuancé de diverses sortes de prestige et de maîtrise. Et, ce qui ne gâte rien, il sait de quoi il parle, et comme chargé d'un ministère, et comme pédagogue, et comme ancien soldat. C'est l'action qui révèle un chef, car c'est l'action qui l'a formé. Il subsistera toujours des facteurs obscurs dans l'autorité, puisque le prestige relève de la conscience collective au moins autant que du jugement individuel. Certaines aptitudes transcendantes ne confèrent aucune force sur autrui; un regard aigu, sans plus, peut se montrer irrésistible. Le secret de l'« efficace » ne se borne pas à l'« efficience »; il enveloppe un double élément de foi : foi du maître en soi-même, foi de ses sectateurs ou subordonnés en lui.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Eugène Bloch : *L'ancienne et la nouvelle théorie des quanta*, Hermann. — Louis de Broglie : *Introduction à l'étude de la mécanique ondulatoire*, Hermann. — Pierre Bricout : *Ondes et électrons*, Armand Colin. — Raoul Bricard : *Le calcul vectoriel*, Armand Colin.

Les nouvelles théories de la physique, dont il a été si souvent question dans cette chronique, n'avaient pas encore été l'objet — en français, tout au moins — d'un ouvrage de « codification », pourrait-on dire. C'est désormais chose faite, grâce au traité d'Eugène Bloch (et aussi, dans une certaine mesure, grâce à celui de Louis de Broglie).

L'ancienne et la nouvelle théorie des quanta est sans doute le meilleur résumé de la physique contemporaine : 240 pages sont consacrées à la théorie « classique », c'est-à-dire périmée, et 160 pages aux idées de de Broglie, Schrœdinger, Dirac... A chaque page (notamment pages 163, 175, 182, 298) revient, comme un leitmotiv, la phrase : « ... mais la solution satisfaisante n'a été fournie que par la mécanique ondulatoire ».

Après une courte et précise introduction historique, il

s'agit d'abord du rayonnement des solides (Planck), de l'effet photoélectrique (équation d'Einstein), de l'effet Doppler-Fizeau et de l'effet Compton. Nous rencontrons ensuite un excellent exposé de l'atome de Bohr-Sommerfeld (classification périodique, électro-magnétique d'Uhlenbeck et Goudsmit, effet Zeeman, principe de correspondance). Tel est le contenu des huit premiers chapitres.

La seconde partie commence par les « ondes de de Broglie » et les preuves expérimentales de la nature ondulatoire de l'électron (Davisson et Germer, G. P. Thomson, Rupp, Ponte, etc.). Trois chapitres sont consacrés au développement de la mécanique ondulatoire par E. Schrœdinger. Juste un coup d'œil sur les efforts parallèles de Heisenberg et Born, ainsi que sur le principe d'indétermination. Et l'exposé se termine par un résumé des nouvelles statistiques :

A la statistique classique, que l'on peut développer comme continue (Boltzmann-Gibbs) ou comme discontinue (Planck), sont venues s'ajouter deux mécaniques statistiques nouvelles, celle de Bose-Einstein et celle de Fermi-Pauli. Ces statistiques diffèrent par la définition des probabilités égales, c'est-à-dire par leur point de départ même. Dans la statistique ancienne, les particules, de quelque nature qu'elles soient, sont considérées comme douées d'une individualité propre. Dans les nouvelles, au contraire, les particules deviennent indiscernables les unes des autres (1) : on ne cherche plus qu'à connaître le nombre des particules présentes dans chaque cellule, et tous ces nombres sont considérés comme également probables. Dans la statistique de Bose, ces nombres sont d'ailleurs quelconques et peuvent devenir aussi grands qu'on veut; dans la statistique de Fermi, les seuls nombres admis sont *zéro* et *un*. La statistique de Bose est celle qui paraît régir l'équilibre des photons (2); celle de Fermi convient aux électrons... (p. 401).

L'ensemble de ce traité est remarquable par son ordonnance, sa clarté, ses qualités didactiques (3). Il n'y a pas,

(1) Cette idée est encore soulignée autre part (p. 389) : « On a renoncé à attribuer aux particules une individualité. » Voir *Mercure de France*, 15 juillet 1930, p. 438-439.

(2) Et aussi, peut-être, des molécules neutres (M. B.).

(3) Tout au plus, dans trois passages (p. 248, 283 et 293), les explications auraient gagné à être plus complètes. Signalons aussi que l'emploi du mot *singulet* est plus habituel que « simplet » (p. 140) et que la page 57 est rédigée de telle sorte que le lanthane n'apparaît pas comme une « terre rare ».

répétons-le, de meilleure initiation à la physique actuelle, qui, au moins à un certain point de vue, se rapproche de la théorie einsteinienne de la relativité (p. 323) : cette mécanique nouvelle, dont les calculs présentent un tel degré d'abstraction, est *née d'un effort pour s'adapter à l'expérience,* et c'est la raison de son immense valeur.

§

En même temps que le précédent ouvrage paraissait un livre de Louis de Broglie, un peu moins important, pour le moins aussi ardu et embrassant peut-être deux fois moins de questions : **Introduction à l'étude de la mécanique ondulatoire.** Il nous faut protester contre l'abus de ce mot « introduction » ou si l'on préfère, de ce mot « étude ». De Broglie a écrit une *Introduction aux recherches* (originales) *de mécanique ondulatoire,* à l'usage des physiciens qui se disposeront à faire avancer la science. Ou encore il a écrit une *Première étude de la mécanique ondulatoire,* tandis que son titre laisserait supposer qu'il nous fournit les moyens d'entreprendre (*dans un autre livre*) l'étude de la science nouvelle.

Mais c'est là une simple critique de détail. Toujours est-il que cette *Introduction* est elle-même précédée par une introduction (p. v-xvi), qu'on peut lire également dans *Recueil d'exposés sur les ondes et les corpuscules* (4).

Voici l'ordre des questions traitées : les anciennes mécaniques, propagation des ondes, nature ondulatoire des électrons, mécanique ondulatoire des photons, théorie de Heisenberg, mouvement des systèmes.

Ce second ouvrage est surtout recommandable au lecteur qui aura assimilé le traité précédent. L'un et l'autre sont loin d'être faciles : « il y a un monde » entre ceux-ci et le *Recueil d'exposés.*

§

Il suffit de dire peu de choses des deux petits volumes

(4) Le recueil a paru, lui aussi, à la même époque (voir *Mercure de France,* 15 juin 1930, p 685).

de la collection Colin. Un polytechnicien, Pierre Bricout, a essayé d'exposer (en deux cents petites pages) les idées modernes de la physique sous le titre **Ondes et électrons** : c'est tout au plus un aide-mémoire, contenant des obscurités et, parfois même, des erreurs, se terminant par une bibliographie bien insuffisante; on ne peut guère prétendre que cet opuscule honore particulièrement une collection, si remarquable à tant d'égards.

Raoul Bricard a rédigé un petit livre sur **Le calcul vectoriel**, intéressant et assez utile, mais incomplet. L'auteur ne mentionne pas le fascicule 1 du volume V de l'*Encyclopédie des sciences mathématiques* (publié en 1910 par Paul Langevin) : quoi d'étonnant alors à ce qu'il y manque tant d'idées essentielles et d'applications importantes? Les définitions fondamentales gagneraient à être éclaircies, comme nous l'avons tenté, Ch. Salomon et moi (5). Somme toute, encore une demi-réussite.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Emile Durkheim : *Le Suicide, étude de sociologie*, Alcan. — Maurice Halbwachs : *Les causes du suicide*, Alcan. — Daniel Essertier : *La Sociologie : Philosophes et savants français du XXe siècle, extraits et notices*, Alcan. — Mémento.

C'est un énorme travail qu'a fourni M. Maurice Halbwachs pour étudier **Les Causes du Suicide**, et on lira avec autant de fruit que d'intérêt ce gros volume de plus de 500 pages, qui a l'air de compléter respectueusement le livre de Durkheim sur le même sujet, mais qui, au fond, le met au rancart comme un vieil article démodé.

Et puisqu'on vient de profiter du livre de M. Halbwachs pour rééditer le **Suicide** d'Emile Durkheim, commençons par celui-ci.

On m'a quelquefois reproché d'être sévère pour Durkheim, mais est-ce ma faute si je n'ai jamais pu trouver rien de remarquable chez ce médiocre professeur qu'on a osé vouloir ériger en maître de la Sociologie française? Je n'ai d'ailleurs

(5) *Introduction à la théorie des quanta* (p. 260 et 262, Doin, Paris, 1928).

jamais nié sa laboriosité; je me suis contenté de dire que son œuvre n'avait aucune valeur réelle, et son livre sur le *Suicide* me fournit une nouvelle occasion pour m'expliquer à son sujet.

Durkheim était parti de cette idée que personne jusqu'à lui n'avait rien compris à la sociologie, et que lui seul avait constitué cet ordre de vagues recherches en science véritable, en lui assignant un domaine bien délimité (ce qui était uniquement social sans être de psychologie individuelle), et il suait sang et eau à chercher partout ce merle blanc, le social pur, ou le sociologique pur. Se mettant en face du Suicide et constatant que le taux des suivides variait suivant certaines conditions politiques, familiales, religieuses, etc., il avait cru devoir formuler cette loi impressionnante que « le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration de la société dans laquelle il se produit ». Et c'était bien là l'élément sociologique pur demandé! Mais, vraiment, qui ne voit que le docte professeur avait enfilé une fausse route? D'après lui, si le suicide est plus fréquent chez les veufs et divorcés que chez les gens mariés, c'est que le mariage constitue une société plus intégrée que l'isolement (parbleu!); s'il est également plus nombreux chez les protestants que chez les catholiques, c'est que le protestantisme constitue une société religieuse moins intégrée que le catholicisme, et ainsi de suite. Mais tout cela est carrément absurde. Si le veuf ou le divorcé se tue plus facilement que l'homme marié, c'est qu'il a des chagrins plus grands, et qu'il n'a pas les mêmes consolations près de lui; ne pas le voir et proposer le plus ou moins d'intégration du matrimoniat et du concubinat, c'est vraiment aller chercher midi à quatorze heures. De même, si le catholique se tue moins facilement que le protestant, c'est que le premier sait qu'il meurt en état de péché mortel dont le sacrement de pénitence n'a pas pu le laver, tandis que le second peut espérer que Dieu lui fera miséricorde en dépit de son acte de désespoir, et cela n'a rien à voir avec le degré de plus ou moins d'intégration des deux églises. Et l'on continuerait ainsi à l'infini. Il n'y a pas de société plus intégrée qu'une plantation d'esclaves; comment alors expliquer que

les suicides y soient si nombreux? Une société militaire est plus intégrée qu'une société civile; pourquoi y a-t-il parfois plus de suicides dans les casernes qu'en dehors? Les soldats d'une armée vaincue se suicident plus facilement que ceux d'une armée victorieuse (de même que la mortalité des blessés est plus considérable chez les vaincus que chez les vainqueurs), en conclura-t-on que c'est parce qu'une armée défaite est moins intégrée? Assurément une armée taillée en pièce l'est moins qu'un *agmen* en marche ou un *acies* en ligne, mais vraiment il y a d'autres causes psychologiques! On peut donc dire qu'en tout ceci Durkheim s'est complètement trompé, et que, de ce gros livre de 450 pages qui lui a coûté, à lui et à M. Mauss, tant de peine, et qui serait, d'après certains, son chef-d'œuvre, il ne reste rien, absolument rien; c'est du métafouillis pédantesque et sans valeur.

M. Halbwachs semble être, au fond, de cet avis, car s'il avait jugé que le livre de Durkheim avait épuisé la matière, il ne lui aurait pas consacré un livre plus considérable encore. Bien entendu, il ne le dit pas, et même il décerne à son ancien maître tous les éloges qui sont encore de mise dans le milieu sorbonicole, et dont seul un indépendant comme moi a l'audace de se dispenser; malgré tout il ressort de nombreux passages qu'il n'a été qu'un moment satisfait des explications durkheimistes, et en effet celles qu'il apporte sont autrement nuancées et judicieuses; néanmoins il n'a pas complètement abandonné l'idée de la prédominance du sociologique, et ceci lui fait, à mon humble avis, exagérer l'importance de cet élément spécial dans tel ou tel cas. Quand un homme ruiné se tue, ce n'est pas parce que son niveau social s'abaisse, c'est parce qu'il est ruiné tout simplement. Assurément je ne veux pas dire que cet élément social soit inexistant, mais il est insignifiant en comparaison; « un homme qui a été insulté, une fille-mère abandonnée, un joueur qui ne peut payer une dette de jeu, dit M. Halbwachs, perdent la considération de ceux qui les entourent, ils sont violemment rejetés hors du milieu social loin duquel ils ne peuvent vivre. » Si l'on veut! L'homme ne pouvait vivre qu'en société, le social interviendra toujours, mais justement c'est dans les

cas de décision extrême comme le suicide qu'il interviendra le moins. Même chez la fille abandonnée, la douleur d'être abandonnée l'emportera sur la honte d'être déclassée; et chez le jouvenceau qui n'obtient pas l'amour de celle qu'il aime, et se tue parlera-t-on de niveau social?

Le suicide est avant tout affaire de psychologie, très souvent de psycho-physiologie, et très accessoirement de sociologie. Celui qui a l'idée habituelle du suicide, qui pense volontiers à ce moyen d'en finir avec la vie, à plus forte raison celui qui a la manie du suicide, est toujours un malade. Celui qui se tue sous une impression accidentelle de douleur ou de désespoir n'est pas un malade, lui, mais c'est un désespéré, et non un déclassé. Et si quelqu'un se tuait par obsession du niveau social, ce ne pourrait être qu'un psychopathe, et peut-être serait-ce alors la lecture de l'ouvrage de Durkheim qui l'aurait détraqué! Tout ceci encore une fois n'est pas nier le social, et peut-être le trouverait-on même chez Roméo se perçant de son épée sur le tombeau de Juliette, et sûrement le trouverait-on chez Beaurepaire se faisant sauter la cervelle pour ne pas rendre Verdun, ou chez Caton d'Utique se frappant pour ne pas devoir sa grâce à César, mais qui ne voit pas que, malgré tout, dans tous ces suicides-là, et dans tous les suicides quels qu'ils soient, le social est infinitésimal?

Justement un précieux livre de M. Daniel Essertier, professeur à l'Université de Poitiers, **Philosophes et savants français du XXe siècle, extraits et notices. Sociologie**, permet de se faire une idée du rôle qu'a joué Durkheim dans cette sociologie. Cette *Collection d'extraits et notices* comprend déjà quatre volumes : *Métaphysique, Philosophie des sciences, Morale, Psychologie*, et ce dernier étant l'œuvre du même auteur, on peut s'attendre à ce que le point de vue psychologique ne soit pas dédaigné dans celui-ci comme il aurait eu chance de l'être, si le volume avait été confié à un disciple un peu étroit de l'auteur du *Suicide*.

Très consciencieusement, M. Essertier a étudié toutes les tendances qui se sont manifestées et tous les groupes d'études qui se sont formés en sociologie au XXe siècle (et aussi dans le dernier quart du XIXe siècle où ont paru presque toutes les

œuvres importantes dont il parle). D'abord, ce qu'il appelle les premiers essais de sociologie objective en réaction contre l'individualisme (Espinas, Izoulat, Adolphe Coste). Ensuite les deux groupes antagoniques, de la Sociologie pure et de la Psychologie sociale, le premier comprenant Durkheim et toute son école, le second Tarde et tous ses amis. Après un troisième groupe, très remarquable, celui dit de la Science sociale (Demolins, Tourville, Bureau, etc.), auquel les universitaires n'accordent pas toujours une attention suffisante parce que ses tenants étaient des chercheurs sans caractère officiel. Enfin, deux immenses armées, celle des psychologues qui ne se désintéressent pas de la sociologie (Charles Blondel, Georges Dumas, etc.) et celle des historiens, géographes, juristes, économistes, linguistes, etc., qui créent eux-mêmes la sociologie, car celle-ci n'est en réalité que l'ensemble et la synthèse de ce qu'on appelle les sciences morales et politiques. Dans la classification de Comte, qui a créé le mot sociologie, cette science vient tout de suite après la biologie (ensemble des sciences de la vie) et correspond elle-même à l'ensemble des sciences de la société; jamais ce grand penseur n'aurait eu l'idée saugrenue d'un Durkheim s'imaginant créer une petite sociologie indépendante des diverses sciences sociales; il aurait, au contraire, approuvé tous ceux qui cherchent à synthétiser ces sciences, et ce qu'il aurait demandé seulement, ç'aurait été qu'ils le fissent dans un esprit vraiment scientifique dont se dispensaient trop souvent ceux qui, de son temps, faisaient de la philosophie de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être frappé d'admiration à la vue du travail énorme qu'ont produit tous ces penseurs et savants des diverses sciences sociales. Même chez les élèves de Durkheim, que d'études! que de recherches! La collection des *Années sociologiques,* quoique les articles en soient écrits avec un parti pris très marqué, est infiniment précieuse.

Jusqu'aux erreurs qui peuvent être utiles! Le dernier quart du XIXe siècle en a vu plusieurs, la théorie de la société-organisme qui, née d'une simple métaphore d'Herbert Spencer, a failli un moment étouffer toute la science sociale, la théorie de la sociologie pure indépendante des psychologies indivi-

duelles qui, de même, a pu croire un moment qu'elle allait tout envahir, la théorie du criminel-né dont il a fallu également débroussailler tout le champ social. Chose curieuse, c'est le même grand penseur, Gabriel Tarde, qui a rendu à la science le très réel service de sarcler toutes ces ivraies. Il a commencé par le chiendent lombrosien; sa qualité de juge d'instruction lui a ici énormément servi et il a eu plaisir à bousculer toutes les rêveries des psychiatres italiens qui s'étaient emballés sur l'*Uomo delinquente* (c'est notre seul article d'exportation scientifique! disaient-ils). Puis il a démoli, non sans quelques éclats de rire, la théorie de ca pauvre René Worms et de tant d'autres sur l'organicisme social où « les phagocytes jouaient le rôle de gendarmes » et puis il a attaqué plus gravement, car la théorie était vraiment moins ridicule, la thèse de la sociologie pure, mais il lui a porté de tels coups qu'en vérité, elle ne compte plus en science sous la forme absolue d'autrefois.

Gabriel Tarde a été un de nos plus grands penseurs du XIX[e] siècle (car étant mort en 1904 on ne peut décemment pas le situer au XX[e]). Après la mort de Taine et de Renan, c'est lui vraiment qui représentait le mieux le bel esprit français en donnant à cette expression son vieux sens très élevé, et il aurait été à sa place à l'Académie française mieux encore qu'à celle des Sciences morales et politiques dont il faisait partie. Il a donc le droit de figurer dans le groupe de nos plus grands penseurs sociaux, et si on n'en avait voulu que six, il aurait été des six, avec, je suppose, Saint-Simon, Fourier, Comte, Proudhon et Bastiat, tous esprits de premier ordre, même les toqués comme Fourier. Et vraiment, nous autres Français nous pouvons tirer quelque fierté d'avoir eu, au XIX[e] siècle, tant de « sociologues » si on veut, de premier ordre. D'autant que nous en avons eu de très nombreux de second ordre que je n'énumère pas par discrétion; même parmi ceux du dernier quart de ce siècle, que cite notre auteur, il y a des cerveaux bien remarquables, Hauriou et Duguit, par exemple, Hauriou que j'ai rapproché de Montesquieu et je ne m'en dédis pas! et encore Tourville et Champault, et bien d'autres. Mais quant à admettre dans ce groupe

brillant des médiocrités comme Durkheim, Worms, Lévy-Bruhl, Izoulet et *tutti quanti*, en vérité c'est impossible!...

Mémento. — Lucien Lehman : *La seule issue*, Ed. Maisonneuve, Le titre peu clair est expliqué par l'épigraphe : « La guerre est aujourd'hui la honte de l'homme (Anatole France). » L'auteur a, en effet, découvert le moyen de supprimer la guerre! C'est de donner à la Société des Nations une armée bien à elle pour mettre à la raison les sous-sociétés récalcitrantes. Mais, bon confrère, est-ce que ce ne sera pas là une guerre nouvelle? Aux conflits entre nations qui n'en naîtront pas moins, hélas! s'ajoutera le conflit entre les dites nations et la Sur-nation qui pourrait bien vouloir, au surplus, jouer le rôle du Kaiser, comme le Kaiser n'aurait pas mieux demandé justement que de jouer le sien, et il faudra encore y ajouter les conflits entre les divers éléments de l'armée de la dite Société des Nations, fort bien capables d'en venir aux mains intestinement. N'ayons donc aucune confiance en ce nouveau *catholicon*!... ou *judaïcon*, si l'auteur préfère. — Marcel Péguy : *L'Or*. Cahiers de la quinzaine. Pour faire une cité chrétienne, dit l'auteur, il faudrait recréer la cité antique, car la cité chrétienne est un accomplissement de la cité antique. Si l'on veut! mais à condition qu'on prenne le mot accomplissement dans le sens de perfectionnement, car la cité chrétienne est tout de même autre chose que la cité antique, et celle-ci était beaucoup plus encore fille de l'or que la cité moderne, n'en déplaise à M. Marcel Péguy. Et puis, pourquoi sur les graves questions générales, faire intervenir à toutes les pages les noms de M. Chiappe et de M. de Kérillis? — Robert Sébastien Wsevolod de Vogt: *Rencontres*, Cahiers de la quinzaine. Reproduction des très intéressant débats poursuivis dans les soirées franco-russes des *Humanités contemporaines* sur divers sujets : « L'inquiétude dans la littérature. L'influence de la littérature française sur les écrivains russes et vice-versa. Le problème de Dostoievsky, et celui de Tolstoï. » On ne saurait assez louer les organisateurs de ce Studio franco-russe qui fait de si bonne besogne. — René Maunier : *Mélanges de sociologie nord-africaine*, Alcan. L'auteur, qui est un maître en la matière, donne de très précieux aperçus sur la société kabyle et sur la société égyptienne. Son programme d'une sociologie algérienne est également à lire. L'auteur insiste sur la parenté originelle de tous les peuples méditerranéens. C'est exact. Mais l'Islam est venu creuser un fossé bien profond entre eux, et un des problèmes les plus cruciaux de la civilisation est de savoir si ce fossé pourra jamais être comblé; je crains que, s'il est déjà si difficile d'unifier

les mentalités juive et chrétienne, il soit à peu près impossible d'harmoniser avec celles-ci la mentalité musulmane, plus farouche encore. — Henri Jules Vincent : *La Vraie République*, Marcel Rivière. Cette vraie république, c'est la république communiste. Soit ! — Jean Costa : *Pour la République*, Editions Figuière. Rêveries du même genre. Savourons l'article XXII de la Constitution nouvelle : « Personne ne peut se lier par une convention ou contrat; mais l'homme est esclave devant la loi. »

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Jean Ably : *Tahiti aller et retour*, Editions Baudinière. — Eric de Crail : *Chez les Nègres Blancs*, Figuière.

Dans la collection « Toute la Terre », M. Jean Ably a publié un livre très intéressant : **Tahiti aller et retour.** L'auteur passe à New-York (tout le monde va à New-York maintenant), mais il n'y fait qu'un court séjour; puis, en route pour Chicago, où il reste encore moins, assez cependant pour écrire que « c'est une ville immense et triste »; et enfin, il arrive à Frisco (San-Francisco) et s'embarque immédiatement pour Tahiti.

Après douze jours de mer, écrit M. Jean Ably, d'une félicité sans histoire (comme je comprends le voyageur), voici enfin Tahiti; et l'on songe aux navigateurs qui, les premiers, nous parlèrent de ce pays merveilleux dont rêvèrent tant nos ancêtres du XVIIIe siècle. Voici la pointe *Vénus*, le mouillage du capitaine Cook. On la double, et c'est alors, au fond d'une baie spacieuse, « un petit port avec son wharf et ses voiliers à quai, puis tout un front de mer, bordé de grands arbres au massif feuillage. Derrière, s'alignent des édifices peints gaiement de rose, de bleu, de vert tendre. ». M. J. Ably nous avoue qu'il n'a pas, « au début, éprouvé l'enchantement des voyageurs de jadis ». « Pour que mon plaisir fût sans mélange, dit-il, il faudrait sans doute qu'il n'y eût ni blancs, ni Chinois, ni moustiques (!) »; et il ajoute qu'il conviendrait que la plus banale prostitution ne s'y étalât pas, remplaçant l'aimable et candide liberté de mœurs qui régnait au temps de Cook. C'est beaucoup demander. Mais il paraît qu'il suffit de s'éloigner un peu de Papeete et le

miracle s'opère. A cinq kilomètres de la ville, on est en plein paradis. Et bientôt vous apparaît la vanité de toute autre existence que celle du plus humble des aborigènes. Vie dépouillée de tout artificel dans un délicieux décor : manger, dormir, chanter, danser, faire l'amour et ne point songer au lendemain!

Le voyageur nous parle longuement de la beauté des Polynésiens (car les hommes valent au moins les femmes). Aucune photographie ne peut en donner l'idée. La force, la grâce dans l'action, la noblesse des visages aux yeux languides, aux traits animaux sans la moindre bestialité nègre, les nuances admirables de l'épiderme, on ne peut les retrouver sur l'image. Et il faut ajouter à tout cela la musique de la voix et le primesaut charmant de ces grands enfants, toujours prêts à rire, à chanter, à danser. Malheureusement, la race disparaît. Dans un demi-siècle, il n'y aura plus sans doute un seul Tahitien au monde, et tout ce qui demeurera de sang polynésien se sera amalgamé avec le sang des blancs ou des jaunes. Le voyageur nous dit qu'il faut en chercher la raison essentielle dans le fait qu'il est un primitif. Nous nous en doutions un peu. Le même fait s'est passé ailleurs et on ne saurait s'en étonner, ni s'en réjouir d'ailleurs. La rencontre des civilisés et des non civilisés a toujours pour résultat la mort de ceux-ci ou leur absorption à peu près totale.

La conjonction, sur cette roche verte qu'est Tahiti, d'individus venant d'un peu partout ne manque pas de piquant, nous confie le voyageur. Et il fait défiler devant nos yeux amusés d'attrayants *spécimens* de la congrégation des « touristes », vocable sous lequel on désigne, à Tahiti, toute personne qui n'est ni fonctionnaire, ni négociant, ni colon et qui ne paraît pas être simplement un *beachcomber* en difficultés, « à la plage », selon le terme consacré. Et c'est une savoureuse description de ces « touristes » qu'on nous donne maintenant. Voici, par exemple, Wolf, Anglais, israélite, qui a vécu dix ans à Paris et parle notre langue avec un mélange savoureux d'accent britannique et montmartrois. C'est un juriste (!), paraît-il, à Tahiti pour un temps indéterminé, pour se reposer, dit-il (!). C'est ensuite Ainsley, Yankee de

la Nouvelle-Angleterre. Son grand-père maternel était l'ami de Lincoln, et son père siégeait à la Cour suprême de Washington. Il possède un volumineux crâne en coupole et un corps malingre aux épaules dissymétriques. Il dévoile parfois, avec une satisfaction évidente, qu'il s'est échappé d'une maison de fous où sa famille l'avait fait enfermer. Il erre maintenant à travers la Polynésie jusqu'au jour où il aura épuisé les quelques milliers de dollars qu'il a réussi à se procurer on ne sait comment. Voici encore Zalpata, de la Vera-Cruz (Mexique), et ce n'est pas le moins curieux de la collection. Castillan d'Amérique, c'est un conspirateur de son métier. Il reprend haleine en ce moment entre son dernier voyage et la préparation d'un nouveau coup d'Etat. Il se raconte parfois. Il narre, avec une singulière force de suggestion, ses raids sur les petites villes pour y enlever des femmes ou pour y supprimer quelque ennemi déclaré. Qu'est-il venu faire au juste à Tahiti, ce Zalpata? Il n'en sait peut-être rien lui-même... Et le défilé de ces aventuriers continue, baroque et inquiétant pour le pays qui leur donne asile.

Je ne puis malheureusement m'étendre sur la description faite par M. Jean Ably d'une *troupe* cinématographique débarquant à Papeete, venant de Los Angeles : manager, metteurs en scène, opérateurs, acteurs. Ils sont venus chercher des arrière-plans, de la figuration végétale et animale, c'est-à-dire des tropiques peuplés d'humains « sortant de l'ordinaire ». Le lecteur en pourra juger en parcourant le volume. C'est savoureux et *bien à la page,* comme on dit.

Un volume de voyages ne peut plus se passer maintenant (et je ne m'en plains pas, certes) de vues générales sur un des grands problèmes actuels de notre humanité. Et la guerre, la guerre future, est un de ceux-là, malheureusement. M. Jean Ably fait la connaissance, à la bibliothèque du musée de Papeete, d'un homme grisonnant, au visage rasé, au corps trapu, qui, le crayon à la main, parcourt rapidement un catalogue. La conversation s'engage à propos d'une certaine affaire Pritchard qui faillit jadis, paraît-il, provoquer une guerre entre la France et l'Angleterre. Et, comme M. J. Ably s'étonne qu'une affaire aussi insignifiante ait failli provoquer

un conflit entre ces deux pays, son interlocuteur (on apprend par la suite que c'est un officier de marine en retraite) lui répond : « En faut-il donc plus aujourd'hui? » Et tout de suite il énumère les raisons qui doivent bientôt mettre aux prises les Etats-Unis et le Japon, et la tentation, pour les belligérants (surtout pour le Japon), de s'emparer au moins *provisoirement* d'une base comme Tahiti, si admirablement située pour des adversaires se combattant à des milliers de lieues de leurs côtes respectives. Et alors, que ferions-nous à ce moment-là? Il est certain qu'une pareille guerre n'est nullement improbable. L'ancien officier de marine la considère comme inévitable et très prochaine. Quant à M. Ably, il veut se persuader que la guerre — une nouvelle guerre — n'est pas inévitable et que les moyens ne manquent pas pour en écarter la menace : conférences, ententes des peuples, traités de commerce, etc. Espérons qu'il en sera ainsi.

Avant de terminer, je tiens à signaler combien l'auteur de *Tahiti aller et retour*, dans plusieurs parties de son livre qui affectent souvent la forme d'un journal, nous procure le plaisir de descriptions tout à fait réussies. Il y a là des paysages polynésiens d'une saveur tout à fait originale et d'une ambiance tellement prenante qu'on ne peut s'empêcher de dire, avec le fabuliste : « Vous y croiriez être vous-même. »

§

Chez les Nègres blancs, de M. Eric de Crail, est le récit d'un court séjour fait à Rio-de-Janeiro par l'auteur qui se rendit au Brésil pour y passer le temps où il hivernait d'habitude dans le midi de la France, dont le climat, dit-il, devient de plus en plus désagréable. Ce petit volume n'est, en somme, qu'une série de notes. Le départ du voyageur est assez amusant, du moins pour le lecteur. Il faut d'abord, pour les autorités brésiliennes, un certificat de vaccination légalisé par la magistrature de votre ville, ensuite un certificat de bonne conduite *morale* et *politique*. Et enfin — et c'est ici que cela me paraît le plus drôle — un autre certificat constatant que vous n'êtes pas fou! Le bon docteur Trublet, d'Anatole France, s'il vivait encore, serait tout désigné, à mon avis, pour signer cette dernière pièce.

Enfin, le voyageur s'embarque à Marseille, où il pleut à verse; trois jours après, on fait escale à Las Palmas : il repleut. Enfin, on arrive à Rio-de-Janeiro. A l'hôtel, le lendemain matin, le voyageur, empressé, ouvre les fenêtres : toujours de la pluie, on ne voit pas grand'chose. Ce n'est pas de chance. Il ne faut en effet venir à Rio-de-Janeiro qu'après notre 15 janvier (et l'on est en décembre) si l'on désire jouir d'une température vraiment plaisante.

J'avoue que j'attendais M. Eric de Crail à la description de la baie de Rio, que tant d'écrivains ont célébrée avec enthousiasme. L'enthousiasme du voyageur est modéré. Il écrit: « Très jolie quand il fait beau, la baie de Rio s'assombrit aussitôt qu'il fait mauvais temps. » Il dit aussi :

> Elle a tout ce qu'une baie célèbre doit posséder : d'abord quelques îlots (peu pittoresques à première vue); puis, naturellement beaucoup de bateaux.

Plus loin, le temps devenu beau, le voyageur admirera un peu davantage, mais pas trop. Au fond, c'est une désillusion. Et il en est ainsi, d'ailleurs, pour tout ce qu'il voit pendant son court séjour.

Je pense que M. Eric de Crail est un peu injuste dans beaucoup de ses appréciations; mais, après tout, on doit le féliciter de sa sincérité. Quant à l'explication du titre du volume, qui vous a sans doute intrigué : *Chez les Nègres blancs,* j'aime mieux que vous la lisiez vous-même dans le livre.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Le Génie français : danger du régionalisme. — *Cahiers Léon Bloy :* la fin d'Henry de Groux. — *Le Correspondant :* sur l'Irlande qui meurt. — *Revue hebdomadaire :* la bombe d'Emile Henry et la jeunesse de 1894. — Memento.

M. Louis Reynaud traite, dans **Le Génie français** (août-septembre), de « Mistral et notre époque ». Il célèbre justement l'immortel provençal dont la *Mireille,* écrit-il, a été lue « en *français,* non en provençal », dans le monde entier et « même en Provence » — les deux textes étant l'œuvre du poète — et égaux en beauté.

Et M. Louis Reynaud remarque, à propos du provençal de Mistral :

Mistral, ce n'est pas douteux, a dû forger un grand nombre de mots qui n'existaient pas dans le provençal courant. Nous en avons fait l'expérience : les Provençaux sans culture latine ou italienne n'entendent pas le provençal de *Mireille*. En outre, ce provençal est celui de Maillane. A vingt, trente kilomètres de là, les formes en paraissent arbitraires ou même choquantes. Si Mistral eût composé en français ses poèmes, notre littérature nationale serait riche de quelques chefs-d'œuvre de plus, et peut-être le français, langue développée par dix siècles de vie intellectuelle supérieure, eût-il offert à l'auteur lui-même un instrument plus riche, permettant d'exprimer plus aisément certains sentiments délicats et profonds, contre lesquels on sent que son provençal s'escrime parfois péniblement. Ressusciter une langue « populaire » et être obligé d'en faire tout de suite un idiome à demi-artificiel, souvent purement livresque, quelle disgrâce! Et ce n'est pas le seul inconvénient intérieur de ces sortes de tentatives.

M. Reynaud s'élève contre les « résurrections d'idiomes particuliers » qui lui paraissent un danger menaçant les unités nationales :

Nul n'ignore les résultats du catalanisme en Espagne, du flamingantisme en Belgique : des querelles de races, presque le séparatisme. L'Autriche-Hongrie est morte de ces conflits linguistiques, devenus bientôt conflits de nationalités. La plupart des Etats de l'Europe Centrale et Orientale sont pleins de langues qui se battent, et qui ont été suscitées artificiellement à coups de grammaires et de dictionnaires. La France a été, jusqu'ici, épargnée par ce fléau. Prenons garde de l'y introduire! Nous en avons assez d'autres. Cela commence par des manifestations littéraires, cela finit par des manifestations antinationales. Mistral, certes, eût reculé d'horreur devant une pareille perspective. Il était profondément patriote. Mais déjà, dans plus d'un groupement « régionaliste », des paroles imprudentes ont été prononcées. Dans certains pays étrangers, on surveille avidement ces symptômes, sans dissimuler ce qu'on en attend : le démembrement linguistique, puis moral et politique de la France. Nous pourrions citer telle revue allemande qui leur consacre une rubrique spéciale. Mais n'oublions pas, nous autres Français, que les provinces qui constituent notre patrie se sont données volontairement à elle, qu'elles sont venues

au Roi de France parce qu'il représentait l'ordre, la justice, la bonne administration, contrairement aux pouvoirs locaux, et parce qu'il était glorieux de faire partie de la monarchie des lys. N'oublions pas que jamais aucune pression n'a été exercée, chez nous, pour imposer aux provinces le doux parler de l'Ile-de-France. Elles l'ont adopté librement, par ferveur monarchique et nationale, et l'ont toutes enrichi de leur génie particulier, comme elles ont toutes bénéficié de sa gloire.

Conservons les parlers locaux, renouvelons-les en tant qu'ils incarnent quelque chose de notre passé et peuvent maintenir des traditions précieuses. Mais ne les dressons jamais contre la langue nationale, notre bien commun, notre dernière grande richesse. En honorant Mistral, rappelons-nous que ce Provençal fut un fils passionné de la France.

§

M. Joseph Bollery publie, dans **les Cahiers Léon Bloy** (juillet-août), la lettre ci-après de Mme Henry de Groux sur la fin de son mari :

Les deux dernières années de la vie d'Henry de Groux furent un calvaire; il traînait une santé délabrée que son humeur nomade aggravait. En juillet 1928, Elisabeth étant devenue malade à Marseille, par ordre des médecins, nous fûmes obligés de quitter cette ville pour la soigner et lui permettre de se rétablir à la campagne. Il y venait passer quelques mois, quelques semaines, quelques jours, s'y reposant en travaillant, car sa fièvre d'art ne le quittait jamais; puis, malgré tous nos efforts, toutes nos prières, je ne sais quel sombre génie l'emportait.

Bien que brusquement survenue, sa mort, arrivée dans la matinée du dimanche 12 janvier, fut marquée de si précieuses chances de grâces que nous sommes amplement rassurées sur ses premiers pas dans l'éternité. A ses dernières heures, où, loin de nous, dans un hôtel de la Canebière, quand, comme un voleur, la Mort vint s'en saisir, la Miséricorde de Dieu mit un prêtre qui reçut sa confession, lui administra l'Extrême-Onction et plaça sur ses lèvres le Crucifix, qu'il baisa. Cette fin chrétienne dévoila les richesses de sa nature, que tant de souffrances d'une vie agitée, n'apparaissant d'abord causées que par lui-même, mais qui étaient dues à sa douloureuse vocation de grand artiste, avaient, par moments, cachées.

Il me plaît de croire que, dans les instants suprêmes où, étendu

sur son lit d'agonie, Dieu lui versa abondamment sa lumière, afin qu'il pût s'élancer plus hardiment dans les embrassements éternels. Il m'est venu souvent à la pensée que la puissante intercession de Léon Bloy en faveur de son pauvre ami fut entendue, de même que les prières ferventes de tous ceux qui l'aimèrent véritablement.

. . . .

Henry de Groux est né à Bruxelles le 16 novembre 1866

Il quitta Paris, pour raisons graves de santé, en 1920 et rejoignit en Provence sa famille, qui y avait trouvé refuge pendant la guerre.

Afin de donner la vie du bronze à son monument aux morts de la guerre érigé à Laroque-d'Anthéron (Bouches-du-Rhône), après des difficultés sans nombre, il fit le sacrifice de son tableau du « Christ aux Outrages », vendu 40.000 francs. Ce monument fut inauguré officiellement, un beau dimanche de mai 1927, au milieu d'une place de la jolie localité, nommée depuis « place Henry-de-Groux ».

Henry de Groux repose à présent au pied des grands cyprès du petit cimetière de Vernègues, situé sur un coteau, au-dessus du village. D'un horizon à l'autre de la région, s'élèvent, baignées dans la lumière provençale, ses statues du grand fantassin de Laroque-d'Anthéron, du poète Emmanuel Signoret, à Lançon, et de Villiers de l'Isle-Adam, sur le plateau de Vitrolles.

Il est mort en entière pauvreté à Marseille le 12 janvier 1930.

§

M. R. Chauviré donne au **Correspondant** (10 août), sous ce titre : « Un monde qui meurt », une description très attristante de l'Irlande actuelle, où se perdent les coutumes, l'esprit, le parler gaëliques, où l'on meurt de faim.

... L'Ouest ne peut vivre par lui-même, — lisons-nous — il ne peut subsister que secouru par le reste de l'Irlande; et il arrive que le secours soit ou bien trop mince ou bien trop tardif, quelquefois même parce que ces pauvres gens, — innocence ou fierté, — n'appellent même point à l'aide. Quand ils ont tout tenté, une sorte de résignation brute et grande les prend, et comme de soumission aveugle aux lois de la nature, — on l'a vu cent fois au temps de la Grande Famine, — ils se couchent sans mot dire et attendent leur sort. Il y a trois ans, à Adrigole, en Kerry, le médecin des pauvres a découvert Daniel O'Sullivan, laboureur,

mort de faim dans sa chaumière, au milieu de sa famille agonisante. Tout cela s'en allait sans tapage, sans beaucoup d'étonnement même, en silence, le silence du loup qui accepte, se terre et meurt.

On a honte de le dire, conscient qu'on est de sa cruauté, mais il est certain que c'est sa misère qui a gardé cette race-là si intacte, si semblable à elle-même, si pure de toute contagion avec le monde moderne.

En Irlande, on « baigne dans le prodige », « on y touche du doigt le surnaturel », observe M. R. Chauviré. La foi y est « traversée de pratiques et d'idées antérieures au christianisme ».

Auprès de Galway, on m'a montré une colline d'excellent sol arable (chose rare là-bas) et qui reste en pâture : les fées ou, comme l'on dit, pour éviter de prononcer leur nom, « les bonnes gens » l'habitent. Si l'on en parle aux paysans du lieu, ils sourient sans répondre; mais, enfin, il ne s'en trouve pas un pour y mettre le coutre de sa charrue. Il y a quarante ans, dans le comté de Tipperary, ils ont brûlé une sorcière : somnambule qui, la nuit, dans ses accès, se levait du lit conjugal pour courir les champs, aller retrouver ses sœurs immatérielles. C'est le mari qui l'a dénoncée, terrifié d'avoir pour femme un esprit. Les anciens se sont assemblés en cour de justice; ils l'ont soumise à l'ordalie du feu, pour voir si elle était de chair, ou bien seulement insubstantielle, et elle y est restée. Il y a, en Connaught, une paroisse d'Aughrim où, en 1690, s'est livrée la dernière bataille pour l'indépendance; le lendemain du désastre, Guillaume d'Orange y fit égorger 4.000 prisonniers; et depuis, le champ du massacre, hanté des fées, est demeuré intact.

On croit encore à la *bean-sidhe*, dans « toute famille gaëlique de bon lieu :

Et comment oublierais-je de citer la *bean-sidhe,* quand toute famille gaélique de bon lieu s'honore de la sienne? C'est un lugubre esprit, en forme d'une vieille femme, qui peigne ses longs cheveux blancs et qui pleure la nuit, au dehors, comme sa sœur la Mélusine française, autour de la maison où quelqu'un va mourir. Je sais une jeune fille, Française, qui l'a entendue aux îles; et, le matin, on a trouvé la voisine morte... Facile, bien facile, après un dîner fin, dans la fumée d'un bon cigare et la griserie légère de la conversation, sous les feux rassurants des candélabres

électriques, d'avoir un sourire. Mais quand, dans la noirceur opaque d'une nuit rugissante, l'Océan, lancé à toute vitesse, à pleine volée, coiffe de ses lames pulvérisées, à 100 mètres de haut, les falaises qui tintent, quand jusqu'aux phoques épouvantés quittent leurs caves du front de mer où les catapultes liquides les briseraient sur les roches, pour chercher refuge sous le vent de l'île, et quand, à vos côtés, vos hôtes frissonnent de contagieuse terreur, le sourire vient moins vite aux lèvres. On peut bien dire à ma Française, à présent, que la *bean-sidhe* n'est qu'une fable : à son tour, elle se tait et sourit, — d'un sourire gaël. En tout cas, ce qui lui semble absurde et misérable, c'est une négation ferme. Aux îles, elle serait pire : indécente.

§

M. Pierre Hamp raconte ses « Métiers », dans **la Revue hebdomadaire** (16 août). Il a été pâtissier chez Bourbonneux, rue du Havre. Il y travaillait, le 12 février 1894, quand Emile Henry jeta sa bombe au café Terminus.

Des hommes, plus remués par leur peur que par le souffle de la bombe, coururent en tous sens. Des garçons de café agitant leur serviette ainsi qu'une arme prenaient le large. Un cocher de fiacre sordide, résigné, restait tranquillement sur son siège comme s'il y était à l'abri de tout ce qui pouvait se passer dans Paris et dans le monde entier. Il remua un peu son fouet pisseux et commença doucement l'engueulade. On ne savait pas à qui. Il disait :

« ...Bande de salauds !... Toujours les mêmes... »

On ignorait s'il soutenait les anarchistes ou les maudissait.

Dans ce remous de foule qui fuyait le lieu de l'attentat ou y accourait, une ligne droite était tracée par la course des sergents de ville et de quelques passants derrière un jeune homme, qui fut vite rejoint au milieu de la place du Havre.

La poursuite des furieux et des hardis le happa comme un grand coup de vent enlève une feuille d'arbre. Terrassé puis soulevé, sur tant de mains qui le maîtrisaient, d'autres se présentaient haineuses, écarquillées, voulant toucher l'homme, le griffer, l'écheveler, avoir poil ou peau d'Emile Henry qui pour la deuxième fois venait de tuer des hommes par haine de l'injustice sociale et par pitié de la misère humaine.

...La bombe d'Emile Henry me révélait ma misère morale. Je

ne pouvais pas vivre pour la pâtisserie française. Il me fallait une grandeur au-dessus du métier.

M. Pierre Hamp exprime dans ces trois dernières phrases des sentiments qui étaient ceux de la jeunesse d'alors — des meilleurs, je crois bien, de cette jeunesse.

§

Mémento. — *La Revue de France* (15 août) : « Peut-on faire de l'Or? » par M. Jules Sageret, qui répond par une formelle négation. — *Revue des Deux Mondes* (15 août) : « Gœthe à Francfort », par M. R. d'Harcourt. - « Sidi-Brahim », souvenirs de Mac-Mahon. - « Sainte-Hélène aujourd'hui », par M. E. d'Hauterive. — *Revue de Paris* (15 août) : « Italie et France », par le comte Sforza. — « Le Satan du livre de Job », par M. P. Alphandéry. — *Æsculape* (août) : « L'origine légendaire de la myrrhe », d'après Ovide. — « La taille stomachale, en 1635, d'un paysan qui avait avalé son couteau », par M. le docteur J. G. de Line. — *La Nouvelle Revue* (15 août) : « Le premier texte retrouvé d'*Amy Robsart*, de Victor-Hugo », par M. H. de Curzon. — *Cahiers de la nouvelle journée* (n° 17), consacré à saint Augustin. — *Revue Mondiale* (15 août) : M. Greenwood : « Angleterre et Fédération européennes ». - « Porquerolles », poème de M. Marcel Pénitent.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Balzac et la Presse. — Dans une précédente chronique, j'ai signalé quelques-unes des appréciations — sévères, mais hélas! justes et terriblement lucides — de Balzac sur la Presse.

Je me propose aujourd'hui de revenir sur ce sujet afin de le développer et de le compléter.

Dans sa carrière de grand écrivain de génie, Balzac a eu généralement contre lui la presque totalité de la presse du temps, qui s'est acharnée à le décrier et à lui nuire. Faisant front contre ses adversaires, l'illustre romancier a été conduit à exprimer sa pensée sur ce qui concerne la critique — dite littéraire — et sur la valeur des procédés dont use en matière de littérature cet auxiliaire du commerce qui se nomme : publicité.

Au cours de sa deuxième préface à la première édition du

Lys dans la Vallée, Balzac note en ces termes l'hostilité de la presse contre lui :

Je dois rendre justice à la presse, il y a chez elle une honorable unanimité contre moi...

Abattez-le, nous l'achèverons! a dit naguère un journaliste qui avouait m'avoir poursuivi d'injures pendant trois ans. Seul contre tous, j'accepte et je commence...

Dans la vie littéraire, il y a deux points d'appui nécessaires à tout homme qui se produit, et qui sont ses tuteurs naturels : l'un est le libraire, l'autre est le journal; ces deux points d'appui n'ont été pour moi que des obstacles à vaincre.

Quatre-vingts ans après sa mort, alors qu'il atteint au zénith de la gloire, on a peine à admettre, peine à se représenter les obstacles innombrables dont furent semées les routes ardues que fut contraint de suivre le pauvre et malheureux grand hommes.

Servi par une imagination, par une puissance visionnaire digne du seul Shakespeare, et par une invincible volonté, Balzac a franchi tous les obstacles, mais non sans peine ni souffrance. En passant, il a été conduit à analyser et à juger ces forces ennemies qui travaillaient à l'entraver sans cesse, à l'amoindrir.

Contre Balzac, tous les arguments étaient bons et lorsqu'on ne l'attaquait pas dans sa vie privée on portait contre son œuvre toutes les accusations susceptibles de la diminuer.

Qui se souvient aujourd'hui que la presse de l'époque s'est acharnée contre le *Père Goriot*, en dénonçant *l'immoralité* de cet admirable roman? Qu'on relise pourtant ces quelques lignes de l'auteur extraites de la préface de la troisième édition du chef-d'œuvre :

Depuis sa réimpression sous forme de livre... *le Père Goriot* est l'objet de la censure impériale de Sa Majesté le Journal, cet autocrate du XIXe siècle, qui trône au-dessus des rois, leur donne des avis, les fait, les défait, et qui, de temps en temps, est tenu de surveiller la morale depuis qu'il a supprimé la religion de l'Etat. L'auteur savait bien qu'il était dans la destinée du père Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire comme il avait souffert pendant sa vie réelle. Pauvre homme! ses filles ne voulaient pas le recon-

naître parce qu'il était sans fortune; et les feuilles publiques aussi l'on renié, sous prétexte qu'il était immoral.

Contre les bassesses de la critique et les racontars calomnieux de la presse, l'écrivain est sans défense, il y a bien le droit de réponse, mais comme le note Balzac :

Vouloir démentir un journal, c'est imiter le chien qui aboie après une chaise de poste. Le numéro qui vous tue et vous déshonore... est bien loin de vous quand vous vous plaignez, ceux qui ont lu l'attaque ne lisent pas toujours la réponse. (Deuxième préface de la première édition du *Lys dans la Vallée*.)

A la suite des lignes précédentes, en réplique aux insinuations malveillantes, aux « potins » calomnieux dont l'assaillent les journaux, l'auteur de *la Comédie humaine* réplique par des lignes profondément poignantes, doit voici quelques-unes :

... Comment parlerais-je des misérables articles de journaux publiés sur des ridicules que l'on me prête! peut-être en ai-je quelques-uns comme tout le monde a les siens, ce sont des amitiés bien cimentées que nos ridicules; mais enfin je tiens aux miens et n'en veux pas d'autres. Comment pourrais-je intéresser le railleur public de ce temps aux petites infamies mensongères dont on affuble un pauvre artiste, qui lutte dans un coin avec sa plume?...

. . . .

Si donc, quelques personnes trompées par les caricatures, les faux portraits, les petits journaux et les mensonges, m'attribuent une fortune colossale, des palais, et surtout de si fréquents bonheurs que si l'on disait vrai, je serais à Nice, mourant de consomption, je leur déclare ici que je suis un pauvre artiste, préoccupé de l'art, travaillant à une longue histoire de la société, laquelle sera bonne ou mauvaise, mais que j'y travaille par nécessité, sans honte...

Balzac témoigne de beaucoup de sévérité à l'égard de la critique littéraire de son temps, c'est sans doute qu'il y avait déjà de « grands » critiques dans le genre de cet André Thérive qui opère au *Temps* et qui, pour mieux « démolir » le *Soulier de Satin* de Paul Claudel prête à l'auteur des faussetés manifestes dont il s'autorise pour nourrir plus aisément sa « critique ».

Hélas! s'écrie Balzac, songeant à quelque Thérive, quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc clouant par l'oreille un journaliste à sa table pour punir les mensonges sur lesquels il appuie sa critique, afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette?

C'est en présence de la carence de la critique que l'illustre auteur de *la Comédie humaine* a pris le parti de multiplier les préfaces explicatives; il s'en justifie dans l'importante préface, en date d'avril 1839, qu'il a mise en tête du volume de *Scènes de la Vie Privée,* contenant la première édition d'*Une fille d'Eve* et de *Massimilla Doni* :

...Là est le secret des préfaces explicatives que l'auteur ne ménage plus, depuis qu'il s'est aperçu qu'elles sont nécessitées par le grand discrédit dans lequel sont tombées les critiques, auxquelles on ne fait plus attention, à cause du désaccord que la spéculation met entre les opinions des rédacteurs et celles des éditeurs dans le même journal. Le livre que le journal pourra trouver mauvais, il l'a pompeusement annoncé comme une œuvre étourdissante, dans une déclame payée où l'on immole à l'auteur Swift, Sterne, Voltaire, Molière et Walter Scott. La pièce de théâtre qu'au rez-de-chaussée du journal le feuilleton prétend détestable est vantée au premier étage dans les *Faits-Paris,* comme attirant le monde entier. Pour trente francs, un auteur peut contredire son critique, à la quatrième page du journal, au-dessus de la Moutarde Blanche ou des Biberons Darbo. Le caissier a reçu le prix d'une annonce et le feuilletoniste le prix de son opinion. L'un solde l'autre.

Inutile de s'appesantir pour constater que depuis Balzac cette situation n'a fait qu'empirer. Si l'annonce, au lieu de coûter trente francs, coûte aujourd'hui trente francs la ligne ou son espace, l'éditeur ou l'auteur sont du moins assurés, en versant leur argent à la caisse, de réduire au silence le feuilletoniste trop sévère. Quant à ses éloges le tarif en est plus élevé, qui tient à les obtenir doit savoir consentir un « petit sacrifice ». Dans la préface de la première édition de *Béatrix,* Balzac, dès les premières lignes, se justifie ainsi :

Il n'est pas toujours inutile d'expliquer le sens intime d'une composition littéraire, dans un temps où la critique n'existe plus.

Dès 1830, la publicité tendait à prendre le pas sur la critique; aujourd'hui, c'est chose faite.

Dans la préface de la première édition de *la Peau de Chagrin,* l'auteur note, en deux phrases :

Par le temps présent, qu'est-ce qu'une réputation littéraire?... Une affiche rouge ou bleue collée à chaque coin de rue.

Dans la fameuse scène d'*Un grand homme de province à Paris* où les journalistes Lousteau et Blondet incitent Lucien de Rubempré à se réfuter lui-même, pour le plus grand bénéfice de sa carrière de journaliste, Balzac met dans la bouche d'un de ses personnages ces deux petites phrases terribles :

... Tu finis en affirmant que l'œuvre de Nathan est le plus beau livre de l'époque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres.

On ne peut porter plus loin le mépris de la critique, telle que l'a faite la Presse moderne.

Balzac a vu loin, le XXe siècle a bien tenu les promesses du XIXe, la Presse vit de publicité et la publicité a tué la critique.

Ce qui importe, c'est moins la qualité d'une œuvre que sa valeur marchande.

Tandis qu'un Balzac besogneux et bafoué édifiait son immortelle *Comédie humaine,* les Eugène Sue, les Frédéric Soulié faisaient figure de gentilshommes de lettres.

Qui tient aujourd'hui le haut du pavé et que recèle l'ombre?

GEORGES BATAULT.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Réfutation du rapport des Experts policiers

I. — LES AUTEURS DU RAPPORT. — Le rapport de l'Identité Judiciaire a été remis en deux parties au Juge d'Instruction de Moulins, la première le 11 mai 1929 et la seconde, un an après, le 31 mai 1930.

Entre temps, M. Bayle était tombé sous les balles de revolver d'un plaideur exaspéré par une contre-expertise qu'il assurait contraire à la vérité.

Mais au début de la deuxième partie du rapport officiel, les experts font connaître que « *les travaux relatifs à la*

deuxième partie ont été entièrement terminés avant le décès de Monsieur Bayle ».

Les résultats, ajoutent-ils, avaient été discutés et nous étions, tous trois, de plein accord. La plus grande partie était même déjà rédigée.

Le présent rapport est donc l'expression fidèle de l'opinion de M. Bayle sur ces différentes matières.

Enfin, nous ajouterons que M. Amy, sous-chef de l'Identité Judiciaire, et qui avait assisté M. Bayle dans le cours de ses travaux, nous a aidés à terminer la réduction des notes laissées par M. Bayle.

De fait, le 16 novembre 1929, M. Amy disait au docteur Moinet, qui venait de passer trois heures à examiner avec lui les objets de Glozel dans les laboratoires de l'Identité Judiciaire, qu' « *il terminerait évidemment le rapport dans le sens où son patron s'était engagé* ». (Lettre du docteur Moinet, 17 nov. 1929.) C'était lui, en particulier, assura-t-il, qui achèverait les analyses osseuses.

De son côté, M. Viple, procureur de la République, nous dit dans une interview que « ce travail délicat et difficile est effectué depuis la mort de M. Bayle, par son adjoint, qui l'a remplacé au service de l'Identité ».

Cet adjoint, d'ailleurs, insiste-t-il, est très au courant de l'affaire de Glozel, comme ayant aidé M. Bayle dans ses études et ayant collaboré avec lui dans la rédaction de la première partie du rapport (1). *Le Journal* (éd. de minuit, 23 avril 1930).

Il n'y a donc pas de contestation possible : le rapport d'expertise a été effectué par MM. Bayle et Amy qui se sont fait adjoindre M. Randoin, *ami personnel de M. Bayle*, et M. Maheu, *dont les rapports anciens avec l'Identité Judiciaire sont bien connus.*

(1) A ce propos, il nous parait intéressant de noter, sans plus tarder, que voyant le danger qu'il y avait *à dire la vérité*, l'état-major antiglozélien obligea le procureur-archéologue de Moulins *à se démentir*, dix-neuf jours après!

Et pour qu'il ne dise que ce qu'il faut, ce jour-là, le Juge d'instruction l'assiste : « M. Viple, procureur de la République, et le juge d'instruction nous ont fait remarquer tout d'abord que ce n'était pas M. Amy qui avait été chargé d'effectuer l'expertise des objets saisis à Glozel, etc. » (*L'Ami du Peuple*, 11 mai 1930.)

Vraiment, M. Viple n'a pas de chance! Il va falloir qu'il se donne un nouveau démenti, maintenant que les experts eux-mêmes ont dû reconnaître le travail prépondérant de M. Amy!

Il est donc l'œuvre *d'experts policiers et policiers-adjoints.*

II. — L'ÉCOLE BAYLE. — Le rapport contre Glozel est volumineux. Celui de l'affaire Almazoff ne l'était pas moins.

Et comme la méthode employée est la même, elle suffirait, à elle seule, à établir que ces deux expertises ont eu, dans leur ensemble, le même auteur ou tout au moins qu'elles relèvent de la même école.

Cette méthode consiste à exposer longuement des théories scientifiques admises de tous... puis à vouloir les appliquer, *par un véritable tour de passe-passe,* à l'étude d'objets auxquels elles ne s'appliquent nullement.

Pour l'affaire Almazoff (2), c'étaient la réaction de Bordet-Wassermann et la séro-réaction agglutinante des bacilles typhiques et para-typhiques. Pour Glozel, c'est la friabilité dans l'eau, l'impossibilité de conservation de la chlorophylle, la dilatométrie, le dosage du fluor, la confusion de la patine archéologique avec la patine géologique, le magnétisme rémanent, etc., etc.,

Lisons donc les conclusions du rapport de l'affaire Almazoff :

La tache du pantalon d'Almazoff et la trace relevée sur le coton de l'évier sont du sang humain...

Les traces de sang sont récentes et remontent au plus à quelques mois (de même, à Glozel, la chlorophylle aura *juste l'âge nécessaire à étayer l'inculpation*).

Il s'agit de sang coulant (comme pour les fameuses « giclures » du taxi de Bajot).

Le sang de ces taches et le sang de Rigaudin se comportent quantitativement de la même façon vis-à-vis de la réaction de Bordet-Wassermann et qualitativement vis-à-vis des bacilles typhiques et paratyphiques A et B.

(2) De même, aux assises d'Anvers, M. Bayle, *qui avait touché 50.000 fr.*, s'était livré à de véritables tours de jonglerie pour faire croire au jury qu'on pouvait obtenir sur un crâne, « *avec n'importe quel objet de métal qu'on aurait en poche* », les mêmes stries que celles qui avaient été imprimées par la panne irrégulière du marteau des assassins! (Voir *Mercure*, 1er et 15 août 1929).

« Comme le crâne est conservé par les experts belges, me disait M. le professeur Södermann qui venait de l'examiner, *la...* « *contre-vérité* » *de M. Bayle y est inscrite pour les générations à venir.* »

On peut lire également avec édification « M. Bayle, expert en tableaux », dans le *Mercure* du 1er juin 1930.

C'est à peine croyable!... Et il s'agit d'un rapport officiel de l'Identité Judiciaire, dont dépend la tête d'un homme!

La réaction de Bordet-Wassermann, non plus que la mienne, proteste aussitôt le Dr Verne, ne peut donner de résultats que sur du sang vivant et même en prenant d'infinies précautions.

Le professeur Labbé est du même avis.

C'est une grosse faute de technique, confirme de son côté le Dr Muttermilch, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, d'essayer de pratiquer la réaction Bordet-Wassermann sur du sang desséché.

Et d'un mot, il montre l'escamotage à allure scientifique employé par les experts policiers :

Il est certain que n'importe quel sang desséché de n'importe quel individu humain se comportera de la même façon vis-à-vis de la réaction Bordet-Wassermann, justement parce qu'elle ne donnera aucun résultat.

Toute la méthode « trompe l'œil » des experts policiers (*avant la réforme récente de l'Identité Judiciaire*) est là, mise à nu : *on prouve ce que désire l'accusation en exhibant des expériences très scientifiques qu'on effectue sur des objets auxquels elles ne s'appliquent pas.*

Dans l'affaire Almazoff cette méthode permettait d'affirmer qu'une tache était du sang de Rigaudin... alors qu'il s'agissait de *matières fécales!* A Glozel elle fournira le moyen de taxer d'*os frais* des objets qui sont *en bois de cervidé préhistorique,* et d'argile crue, des tablettes et des poteries « couleur de brique »...

III. — LES TABLETTES ET LES POTERIES. — Les experts policiers ont cru établir la non-ancienneté des tablettes et des poteries de Glozel en s'appuyant : 1° sur leur prétendue absence de cuisson; 2° sur leur désagrégation rapide dans l'eau; 3° sur l'existence de fragments de végétaux chlorophylliens; 4° sur des fibres teintes à l'aniline qu'ils prétendaient y avoir trouvées; 5° sur la dilatométrie; 6° sur le magnétisme rémanent.

1° PRÉTENDUE ABSENCE DE CUISSON. — On sait qu'il existe à Glozel des tablettes et des vases en partie recouverts de vitri-

fications. Et comme ces coulées vitreuses pénètrent les traits des signes alphabétiformes, elles constituent pour l'écriture un véritable sceau de garantie, comme pour les peintures des grottes, les concrétions calcaires. Mais alors que ces dernières peuvent se déposer en couche épaisse en un temps relativement court et ne sont souvent que des preuves illusoires d'authenticité, la patine du verre demande par contre de nombreux millénaires pour qu'on puisse en mesurer l'épaisseur, qui, à Glozel, atteint plusieurs millimètres.

Ces objets constituent des preuves trop irrécusables de haute antiquité et par conséquent d'authenticité pour qu'il y soit fait la moindre allusion dans le rapport des experts.

Cependant une tablette très cuite, vitrifiée, dont la photographie est reproduite à la page 164 de mon « Glozel », a été saisie lors de la perquisition. Or elle n'est même pas mentionnée (3), à plus forte raison étudiée!...

Mais revenons aux trois tablettes qu'ont bien voulu examiner les experts policiers.

Si ces tablettes n'avaient pas été cuites, elles auraient conservé la teinte jaune de l'argile du gisement de Glozel qui a servi à leur confection, puisqu'elle a exactement la même composition minéralogique et qu'il est pratiquement impossible de trouver deux argiles ayant la même composition minéralogique si elles ne proviennent pas du même gisement.

L'analyse chimique donnée par M. Bayle pour l'argile des tablettes est la même que celle de M. Bruet. Donc, la phrase de M. Bruet, comparant la pâte des tablettes avec l'argile du gisement : « *ce sont les mêmes minéraux sous les mêmes aspects* », s'applique également aux tablettes de M. Bayle.

(3) On sait qu'en les menaçant, « *en levant la main sur eux* », les policiers firent signer aux Fradin ce qu'ils voulurent. Les objets furent mis en vrac dans des caisses, alors que la loi des saisies exige que chaque objet soit scellé séparément avec la signature du propriétaire à côté du sceau.

Mais dès le lendemain matin de la perquisition, j'ai dressé, avec M. Emile Fradin, la liste complète des objets qui manquaient dans le Musée et *dont la place restait vide*. Je conserve précieusement cette liste de première importance... puisqu'on n'ignore pas que la perquisition fut effectuée par la partie plaignante elle-même, après avoir mis les Fradin à la porte du Musée... On ne perquisitionnait que chez X...

Il ne suffit donc plus de dire que «certaines argiles sont plus rouges que d'autres ».

L'argile constitutive des tablettes ne peut être que celle du gisement de Glozel.

Or, cette argile est jaune. Et elle ne prend la coloration rougeâtre des tablettes et des poteries qu'à partir de 450°.

Depuis longtemps j'ai mis les experts au défi de faire prendre à cette argile la coloration rougeâtre de la céramique de Glozel *sans la chauffer aux environs de 450° et sans lui faire perdre sa malléabilité.*

Pourquoi M. Bayle ne put-il jamais reproduire dans son laboratoire si bien outillé ce qu'il prétendait être l'œuvre d'un vulgaire faussaire?

C'est alors que, pour s'en tirer et faire croire que l'argile du gisement « chauffée à moins de 150° » et l'argile des tablettes avaient la même coloration, il eut recours à une véritable *supercherie.* Il présentait aux visiteurs qu'il attirait dans les laboratoires de l'Identité Judiciaire un morceau de tablette, en partie anépigraphe (4), comme nous en avons recueilli un certain nombre, pour « *un morceau de terre plastique* », donc crue. Puis le chauffant ostensiblement à 120°, il montrait qu'il avait bien la même couleur que l'argile rougeâtre des tablettes. Donc, assurait-il, les tablettes de Glozel n'étaient pas cuites à plus de 120°.

Oui, mais la terre, soi-disant plastique, était cuite depuis des millénaires, puisqu'il s'agissait d'une tablette en partie anépigraphe trouvée dans le gisement! Elle avait donc la même teinte que l'argile des tablettes à inscriptions, sans qu'il fût nécessaire de la chauffer à 120°! Mais ce tour de passe-passe bernait tout le monde...

M. Bayle, qui avait envoyé quelqu'un prendre clandestinement de l'argile dans le gisement de Glozel, se gardait bien

(4) Ce fragment de tablette, en partie anépigraphe, trouvé ramolli dans le sol, comme beaucoup de nos tablettes et de nos poteries, porte encore d'un côté les traces du linge à l'aide duquel on l'avait remonté à la ferme, et quelques traits de signes alphabétiformes (voir la photographie 44 du Rapport des experts et celle de l'*Illustration* du 25 mai 1929). On peut en outre se rendre compte sur ces reproductions photographiques qu'il s'agit bien d'*une plaque d'argile*, comme pour les tablettes, avec brisures nettes des bords. Nous sommes loin de *la boule de terre plastique* qu'avait annoncée Bayle dans ses interviews.

d'effectuer avec elle sa démonstration des teintes semblables : teinte de l'argile crue chauffée à 120° et teinte rougeâtre des tablettes. Il savait bien qu'elle échouerait...

Je répète ici que j'ai fait cuire pendant plus de deux heures — et n'importe qui peut refaire cette expérience — de la terre du gisement de Glozel à 150° et qu'elle ne change absolument pas de couleur. La coloration rougeâtre des tablettes et des poteries de cuisson moyenne (car nous avons vu qu'il y en avait de vitrifiées) (5) n'apparaît avec l'argile de Glozel qu'à partir de 450°.

Mais une fois cuite *par nous* à cette température, *elle ne se ramollit ni ne se délite plus dans l'eau.*

Pour qu'elle puisse récupérer à nouveau sa malléabilité, tout en conservant sa coloration rougeâtre due à la cuisson à 450°, il faudrait simplement des milliers d'années.

Aussi, ce double phénomène (*malléabilité persistant avec la couleur rougeâtre*), qui ne peut être reproduit de nos jours, est-il pour les tablettes glozéliennes une preuve indiscutable de haute antiquité, donc d'authenticité.

2° DÉSAGRÉGATION RAPIDE DANS L'EAU. — Nos tablettes auraient dû se désagréger dans le sol humide de Glozel, comme elles le font au contact de l'eau, assurait M. Bayle. Et il attachait une telle importance à ce phénomène de délitescence que dans son rapport et dans les documents qu'il vendit à l'*Illustration,* il donnait de nombreuses « photographies prises à des intervalles de vingt secondes, montrant l'effritement rapide d'un fragment de tablette plongé partiellement dans l'eau ».

Mais dès le 15 janvier 1929, j'avais rapporté dans le *Mercure de France* que le même phénomène se produit pour les tablettes égéo-crétoises qu'*une simple pluie anéantit lorsqu'elles sont retirées du sol où elles étaient demeurées intactes pendant des millénaires* (6).

(5) Il est bien évident qu'alors elles ne se délitent plus dans l'eau... *tout comme l'argile calcinée par la lave*, chère aux experts.

(6) Peut-être est-ce pour bien mettre en évidence, pour toutes les tablettes de Glozel, ce fameux phénomène d'effritement que la tablette très cuite, saisie au Musée de Glozel, n'a pas été étudiée!

En effet, il n'y a que les tablettes *de cuisson moyenne* qui se désagrègent dans l'eau. Ce phénomène ne se produit pas avec les tablettes surcuites et à plus forte raison avec les tablettes vitrifiées.

Il peut donc y avoir pérennité dans le sol d'objets friables dans l'eau. Le milieu enveloppant étant de même densité que les tablettes assure leur conservation indéfinie.

Bien plus, à Cnossos, on a trouvé dans des soubassements de superbes monolithes de gypse qui, depuis qu'ils ont été mis au jour «, fondent comme du sucre à l'air, sous la pluie » (*Illustration*, 3 mars 1930).

D'ailleurs, ce phénomène d'effritement dans l'eau, que les experts sont si fiers de mettre en valeur par des pages entières de photographies, *pour bien attirer l'œil,* a été reproduit expérimentalement avec un morceau de tablette assyrienne d'authenticité reconnue.

Enfin, de même que pour la malléabilité, nous ajouterons que le phénomène d'effritement dans l'eau de tablettes de couleur rougeâtre (donc cuites au moins à 450°), est également un retour à l'état argileux ancestral, par réhydratation, *au cours des millénaires* et qu'alors il constitue une preuve formelle d'authenticité.

3° FRAGMENTS DE VÉGÉTAUX CHLOROPHYLLIENS. — Pour la chlorophylle, les experts policiers ont également établi des courbes et des graphiques « tape-à-l'œil », *en partant de plantes d'herbier,* pour démontrer que les débris végétaux des tablettes de Glozel avaient moins de cinq ans : *juste le temps nécessaire pour accuser M. Emile Fradin dont les premières découvertes dataient de* 1924.

Pour cela, ils ont également eu recours à de faux termes de comparaison : 1° en mettant sur le même pied la chlorophylle incluse dans des tablettes d'argile et celle de plantes restées à *l'air libre,* dans des herbiers; 2° en détruisant de la chlorophylle à 150°, *mais à l'air libre,* alors qu'elle ne subit aucune altération dans des plaques d'argile, semblables aux tablettes, préalablement séchées et portées ensuite à 450°.

D'ailleurs, s'il eût été inconvenant de demander à des experts de la police, bien qu'ils eussent accepté d'enthousiasme d'effectuer des expertises de préhistoire, quelques connaissances dans cette branche, nous ne sommes pas obligés d'ignorer comme eux que dans les foyers de l'époque

du Renne de *Schussenried*, on a trouvé des mousses également conservées intactes.

Mais la question de la chlorophylle ne se pose même plus. Une récente communication à l'Académie des Sciences a prouvé qu' « *une fois soustraite à l'action de l'oxygène, la chlorophylle peut se conserver inchangée pendant des milliers d'années* », puisqu'on en a extrait de terrains tertiaires, dans des gisements de Russie (Compte-rendu de l'*Académie des Sciences. Le Temps*, 2 avril 1930).

4° FIBRES COLORÉES A L'ANILINE. — Il nous faut tout d'abord souligner qu'il y a loin des sensationnelles interviews de M. Bayle sur l'aniline aux termes mêmes du rapport. En aucun passage, on n'y voit la détermination précise de l'aniline :

Nous avons cependant recherché s'il était possible de déterminer avec précision la nature de ces colorants... Avant cette époque (celle de l'apparition de l'aniline) on n'utilisait que certains colorants d'origine naturelle, tels que l'indigo, la *garance*, le safran, la cochenille, etc...

Le poids de ces fibres (colorées) se chiffre donc en millièmes de milligrammes, et le poids de la matière colorante en dix-millionièmes de milligramme.

Cela expliquera que nous n'avons pas pu effectuer leur analyse chimique.

Nous avons donc employé exclusivement les méthodes optiques, et en particulier l'examen de l'absorption et de la fluorescence... Malheureusement, aucune des fibres de Glozel n'est fluorescente. Le seul caractère que nous pouvions étudier était donc la courbe d'absorption...

Or, de toutes les fibres trouvées dans les tablettes, seules, les fibres rouges présentent ce caractère et offrent une courbe d'absorption bien marquée pour la longueur d'onde 5000 U.A. Nous nous sommes donc bornés à l'étude des colorants rouges.

Dans ce but, nous avons tracé les courbes des principales matières colorantes, dont la nuance se rapprochait le plus des fibres trouvées dans les tablettes...

Le ponceau brillant, le rouge amido-naphtol J et la Roccelline nous ont donné des courbes d'absorption situées exactement à 5000 U.A.

Il nous paraît donc très *probable* (c'est moi qui souligne) que

la matière colorante des fibres rouges trouvées dans les briques est identique à l'un de ces colorants. *Seul, le tracé de la courbe d'absorption dans la région ultra-violette aurait permis d'identifier plus complètement ces substances et d'étudier les autres. Malgré de nombreux essais, tentés dans ce but, nous avons dû renoncer à ces recherches.*

« *Il nous paraît très probable...* » articule à contre-cœur M. Bayle dans son rapport... C'est certainement de l'aniline, clame-t-il dans la presse!

Mais ne sera-t-on pas tenté de rire quand on saura que cette découverte sensationnelle a été faite *par lévigation*? En réduisant l'argile cuite en poudre impalpable et en la délayant ensuite dans l'eau, rien n'est plus facile que d'y introduire, à son insu, des débris modernes, invisibles à l'œil nu, voltigeant dans l'air. Pour pouvoir dire que ces fibres venaient de la tablette, il eût fallu, en des coupes minces, nous les montrer incluses dans la pâte argileuse.

D'ailleurs, M. Bayle lui-même dut bientôt en convenir et déclara, au cours de son entrevue avec M. Bruet, « qu'il avait renoncé à faire état des filaments de laine colorés à l'aniline, qui pouvaient, avait-il reconnu, être véhiculés par l'atmosphère » (lettre de M. S. Reinach, écrite aussitôt après la longue visite que lui fit M. Bruet).

Mais cet aveu était parfaitement inutile.

A son insu, M. Bayle a inscrit dans son rapport la réfutation formelle de sa propre assertion.

Je cite textuellement :

La matière colorante de ces fibres est donc organique.

Tout le monde sait que les matières colorantes organiques sont particulièrement labiles et que les fibres, teintes avec ces substances, perdent plus ou moins leur nuance et se décolorent en passant par des teintes brunâtres-grisâtres plus ou moins rabattues.

Or les matières colorantes des fibres trouvées dans les tablettes en question ont des *teintes très pures,* qui dénotent une parfaite conservation.

Nous avons déjà dit que nos préparations, pour les examens microscopiques, avaient été montées en glycérine diluée.

En quelques semaines nous avons constaté une altération très sensible des matières colorantes. (C'est moi qui souligne.)

Or, j'avais publié *depuis trois ans* (juillet 1926) les tablettes dans lesquelles les experts de l'Identité Judiciaire auraient trouvé ces fibres colorées!

Ainsi donc, non seulement le prétendu faussaire aurait revêtu pour fabriquer ses tablettes un brillant habit multicolore, entièrement neuf (puisque, de l'avis même de M. Bayle, quelques semaines eussent suffi à ternir ses éclatantes couleurs); mais encore ces laines fantasques auraient jalousement préservé pendant trois ans leur coloris — « particulièrement labile » — lorsqu'elles étaient mélangées à un milieu terreux qui devait forcément réagir sur elles et se seraient hâtées de le perdre, en quelques semaines, dans les préparations glycérinées de M. Bayle (7) !

C'est tellement absurde, qu'il n'y a pas à s'y arrêter.

5° DILATOMÉTRIE. — « Les objets de céramique sont-ils cuits? » continuent à se demander les experts policiers dans la deuxième partie de leur rapport.

> Pour répondre à cette question, écrivent-ils, nous avons naturellement utilisé les mêmes méthodes (*nous en connaissons maintenant la valeur!*) que celles qui nous avaient servi pour les trois tablettes...
>
> Pour préciser la température de cuisson, nous avons été amenés à utiliser une méthode supplémentaire : *la dilatométrie.*

Mais appliquer la *dilatométrie* à de la céramique qui — bien que cuite aux environs de 450° par les néolithiques comme le prouve sa couleur rougeâtre — a recouvré néanmoins au cours des millénaires sa malléabilité première par retour à l'état argileux ancestral, équivaudrait à vouloir dé-

(7) *L'ineffable fraîcheur de la queue de pomme* est à rapprocher du brillant coloris des fibres teintes. Mais « qui veut trop prouver ne prouve rien ». Jamais un faussaire n'aurait poussé l'étourderie jusqu'à laisser cette sympathique queue de pomme, « *entière et fraîche* », dans la pâte d'une bobine de sa fabrication. Par contre, l'idée devait sourire à un maquilleur d'objets de Glozel, authentiques mais malléables.

Comment, en effet, ne pas admirer la fraîcheur de cette queue de pomme?

« Que pourront-ils encore objecter, s'écriait M. Bayle, devant un journaliste, quand ils sauront que, dans une bobine glozélienne, j'ai trouvé une queue de pomme, *entière* et FRAÎCHE? — Une queue de pomme? répète admiratif M. Latzarus, une queue de pomme *toute fraîche?* »

Toute fraîche!... La bobine qui était censée la contenir avait été exhumée du *Champ des Morts* par M. Björn, conservateur du Musée préhistorique d'Oslo, fin juillet *1927*. LA QUEUE DE POMME AURAIT PERDU DE SA FRAÎCHEUR, SI ELLE AVAIT REMONTÉ A CETTE ÉPOQUE...

terminer par le même procédé le point de chauffe d'une épée gallo-romaine que la rouille aurait réduite à n'être plus que de l'oxyde de fer, ce qui est également un retour à l'état premier.

Voici, à ce sujet, ce que m'écrit M. Travers, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, à qui j'ai communiqué cette partie du rapport :

a) L'argumentation dilatométrique porte sur le point suivant : les éprouvettes taillées dans la tablette, chauffées à 600°, donnent *une courbe de refroidissement qui ne se superpose pas à la courbe d'échauffement.*

Cet argument suppose essentiellement que la déshydratation des argiles est un phénomène *irréversible.*

Or, dans le cas du *kaolin* du moins, qui est la base de toutes les argiles *plastiques*, la RÉHYDRATATION EST POSSIBLE (8).

On l'observe même dans l'appareil de Chevenard (essais personnels avec l'analyseur thermique), si on a soin d'enfermer l'échantillon dans le tube enveloppe en silice : la vapeur d'eau dégagée pendant la déshydratation au chauffage (450°), et qui n'a pu s'éliminer, réhydrate au refroidissement *une partie* du kaolin. La courbe de dilatation, au refroidissement, manifeste une anomalie très nette correspondant à la réhydratation (dilatation de la baguette).

Il est probable que la réhydratation du kaolin, possible sous pression de vapeur d'eau à 400-450°, peut se produire aussi à froid, dans le sol, *en fonction du temps.* Le phénomène m'a été affirmé par M. Bigot, céramiste connu, qui a constaté que des débris d'argile cuite, provenant d'une usine, ayant été enterrés, ont été retrouvés plusieurs dizaines d'années après, sous forme d'argile crue (9), c'est-à-dire *réhydratée.*

A mon sens, l'essai dilatométrique ne prouve donc rien, puis-

(8) Cette expérience, effectuée par le professeur Travers, est d'une importance capitale pour l'authenticité des tablettes de Glozel. En effet, jusqu'alors nous avions bien démontré par le raisonnement que les tablettes de Glozel, de couleur rougeâtre, donc cuites au moins à 450°, n'avaient pu se ramollir qu'au cours des millénaires, par retour à l'état argileux premier.

Mais voici que ce retour à l'état premier est démontré par la possibilité de la réhydratation du kaolin.

Et comme ce phénomène n'a pu se produire dans le sol, sur une aussi grande échelle, qu'après un nombre d'années considérable, les tablettes de Glozel, donc très anciennes, sont nécessairement authentiques.

(9) M. A. van Gennep a également signalé dans le *Mercure* du 1er octobre 1929 qu'il avait recueilli à l'Etang de la Forge (Orne) *des résidus de terre argileuse cuite et réduits au même état de mollesse et de malléabilité que certaines tablettes de Glozel.*

qu'on ignore l'histoire de la tablette avant dilatation. Pourquoi ne se serait-elle pas réhydratée partiellement, après cuisson et séjour prolongé dans le sol?

b) Il faut d'ailleurs être prudent dans l'interprétation des différences entre les courbes à l'échauffement et au refroidissement, ce que les métallurgistes conviennent d'appeler « hystérésis ».

L'histoire de l'échantillon, la loi de chauffe ont une importance capitale et, comme la première est en général inconnue, les conclusions à tirer sont incertaines.

Dans le cas d'un métal, on peut par un recuit prolongé le ramener à un état défini à partir duquel on fera les mesures. La chose paraît moins facile dans le cas des roches, et surtout des argiles, qui sont si complexes.

C'est aussi la conclusion à laquelle arrive M. le professeur Croze, de la Faculté des Sciences de Nancy, après en avoir conféré avec un de ses collègues, spécialiste de l'étude des laves :

Les laves ont été portées à 1200° au moins. Pourtant la courbe thermomagnétique de retour *ne se superpose jamais à la courbe d'aller* (premier chauffage) même pour une température maxima de 600° très inférieure à 1200°.

Les 1200° n'ont pas figé la lave dans un état stable pour une température quelconque plus petite que 1200°.

La lave s'étant maintenue des mois au rouge sombre, on ne peut guère attribuer cette irréversibilité qu'*à une lente évolution à froid de la lave en place.*

Qui nous dit qu'au cours des millénaires les poteries ne subissent pas une évolution analogue spontanément et sous l'influence des agents atmosphériques, auquel cas la courbe dilatométrique serait irréversible, même pour une température de chauffe très inférieure à la température de cuisson?

Mais les experts policiers ne s'embarrassent pas pour si peu!

Il leur suffit, avons-nous dit, d'exposer longuement, avec description d'appareils imposants, des méthodes parfaitement scientifiques, puis, en de véritables tours de passe-passe, de s'en servir pour étudier des objets auxquels elles ne sauraient s'appliquer.

Telle est la célèbre *école de Bayle!*

6° LE MAGNÉTISME RÉMANENT. — De même que, pour prouver péremptoirement que la tache du pantalon d'Almazoff était bien constituée par du sang de Rigaudin (*alors qu'il s'agissait de matières fécales!*), les experts policiers avaient effectué la séro-réaction agglutinante des bacilles typhiques et paratyphiques, à côté du Bordet-Wassermann, dans leur expertise contre Glozel ils ont cru bon d'ajouter, *en appendice,* la détermination du magnétisme rémanent à la dilatométrie!

Qu'importe qu'ils soient obligés de reconnaître que « *toutes ces mesures supposent naturellement que la position exacte occupée par les objets au moment de leur cuisson soit rigoureusement connue* » !

Et peut-on savoir, dans les deux opinions en présence (produits néolithiques — œuvres d'un faussaire), dans quelle « position exacte » les tablettes et les poteries de Glozel ont été cuites?

Oui, qu'importe! Nous assisterons, malgré l'évidence, à un dernier défilé d'équations savantes et de tableaux de chiffres imposants (10).

(10) Il nous serait aussi facile de passer à chaque détail du rapport et d'y dévoiler les mêmes fausses démonstrations. Mais quel intérêt y aurait-il à détruire un édifice pierre par pierre quand on peut le faire crouler sur ses bases?

Rappelons seulement ici ce que nous écrivions dans le *Mercure* du 1er juin 1929, en réponse à la Note de la S. P. F. : « Quant au revêtement de certaines tablettes, ce que M. Bayle nomme « patine des briques », voici ce que j'en écrivais en 1926 : *Les traits des caractères sont en partie obstrués par une bouillie d'argile plus colorée et plus fine ,appliquée sur la surface unie, déjà couverte de signes* (*Mercure*, 1er nov. 1926). »

M. Bayle ne nous apprend donc rien de nouveau. Et il est naturel que cet enduit, *après dessiccation et rétraction à l'air,* fasse « une croûte, légère, concave, constituant une sorte de pont reliant les bords des cavités formées par les signes ».

Quant à la petite tablette, étudiée dans le rapport, les déductions des experts à son sujet sont d'uné mauvaise foi encore plus évidente. En effet, cette tablette, dont nous possédons une excellente photographie, n'avait pas été entièrement nettoyée par nous et portait encore, en même temps que des racines perforantes, de *larges plaques d'argile du gisement* que nous avions laissées en place afin de bien montrer l'aspect d'une tablette lors de son dégagement de la couche archéologique. Or les experts veulent voir une preuve d'inauthenticité dans le fait que les signes d'écriture et le revêtement de la tablette (bouillie limoneuse plus colorée), masqués par l'argile jaune du gisement, apparaissent, après son enlèvement, semblables à ceux des autres portions que nous avions nettoyées!

Qu'auraient-ils dit dans le cas contraire? De qui se moque-t-on?

Il en est de même de la racine perforante. Elle devait successivement créer, en se développant dans une substance malléable, des boursouflures

IV. — LES OBJETS EN ROCHES DIVERSES. — Examinant les *objets en roches diverses*, les experts se demandent si l'on peut déterminer à quelle époque ils ont été travaillés.

Et pour cela voici le principe sur lequel ils vont s'appuyer :

> Si l'objet ainsi gravé se trouve de nouveau soumis à l'action des agents atmosphériques, les différences dans les caractères des deux zones (traits de la gravure et cortex du galet) s'atténuent rapidement... *il se forme une nouvelle patine identique à la première...* enfin les angles de raccordement des traits avec la surface s'émoussent.

Nous avons bien appris, à la lecture du rapport des experts policiers, à ne plus nous étonner de rien. Mais ceci dépasse vraiment toute mesure. Vouloir que la *patine archéologique* des traits gravés par les néolithiques, il y a cinq mille ans, soit identique à la *patine géologique* de la surface du galet, vieille de quelques centaines de millénaires et ayant parfois plusieurs millimètres d'épaisseur, ne peut être le fait que d'une sublime ignorance des premiers éléments de la préhistoire! Nous n'avons pas à nous y arrêter.

Mais il n'y a pas que le temps qui diffère immensément! Il y a aussi le mode d'action des agents atmosphériques.

Comme il s'agit de galets roulés, ils ont donc séjourné, *avant d'être gravés,* dans le lit d'une rivière où l'eau, le soleil, la chaleur et la gelée ont tour à tour marqué leur action sur eux. Par contre si, après avoir été gravés, ces galets ont été enfouis sous terre, ils se sont trouvés soustraits à l'action des agents atmosphériques.

Tous les archéologues savent que la patine de silex recueillis en surface est très épaisse (cacholong), alors que celle des silex exhumés de couches profondes est souvent nulle. Comme l'écrit Déchelette, « *certains silex très authentiques n'ont pas de patine* ».

Or, à Glozel, il s'agit précisément d'un *champ sacré d'ensevelissement.* Les galets, qui étaient gravés pour les morts

latérales et laisser ensuite une portion libre dans son trou de pénétration, au moment de son dessèchement. Et si vraiment l'existence du fameux bouchon est un fait réel, il ne peut tenir qu'à l'enfoncement, par nous, de l'argile exubérante au moment de la découverte de la tablette, trouvée malléable dans le sol. Et la matière de cette portion de tablette, *remise en place par nous,* doit forcément être « tout à fait identique »!

étaient placés à côté de leurs restes ou de leurs cendres, dans une couche d'argile (11), imperméable aux eaux météoriques (Depéret). La *patine géologique* de la surface du galet s'était formée sous l'action de l'eau, du soleil, de la chaleur, etc.; la *patine archéologique* des traits des gravures n'a pu se constituer que d'une façon infime, puisqu'ils ont été immédiatement soustraits aux agents atmosphériques qui la déterminent.

Il est mathématiquement impossible que ces deux patines soient « identiques », comme le veulent les experts policiers.

D'ailleurs, même pour les gravures quaternaires, — dont les traits sont généralement moins profonds que ceux de l'époque néolithique, — si parfois la patine archéologique est pareille à la patine géologique de la surface, c'est que le fond des incisions n'a pas dépassé l'épaisseur de la couche de la patine géologique qui atteint parfois, comme nous l'avons dit, plusieurs millimètres.

Il est bien évident que dans ce cas — et dans ce cas seulement, — les deux patines se confondent.

Il est curieux de noter ici que les *faux galets gravés* que Vergnette avait apportés, dans ses poches, de grand matin, au champ de fouilles, lors des travaux du Comité d'Etudes, et qu'il me fit remettre par dépit — sur le conseil des journalistes qui l'avaient suivi lorsque je l'eus chassé du champ Duranthon, — présentent un *travail minutieux* (12) *qui ne dépasse jamais l'épaisseur de la patine géologique.* Je possède ainsi une inscription alphabétiforme, une pendeloque et une hache au tranchant poli dont *la patine de fabrication* est parfaite et *identique à la patine géologique.* Si bien que les

(11) Le tort de certains archéologues, souvent de bonne foi, fut précisément de vouloir comparer la patine des objets glozéliens, recueillis dans de l'argile imperméable, à celle d'objets trouvés au milieu d'anciens foyers et de débris de cuisine, de coloration toujours plus foncée.

(12) Se rendant parfaitement compte que le Comité d'Etudes avait vu clair dans son jeu, puisqu'il inscrit dans son rapport : « *On peut se demander si ce personnage ne s'était pas rendu de bonne heure au champ des fouilles dans l'intention d'y semer des pièces de sa façon, ce qu'il n'a pu faire à ce moment à cause de la surveillance exercée* », Vergnette prétend dans sa déposition, devant le juge d'instruction, qu'il grava instantanément, devant les journalistes, les trois galets qu'il me fit remettre. Or, l'un d'eux représente une hache au tranchant poli : *ce travail a donc nécessité l'emploi d'une meule.* De toute évidence, Vergnette avait ses galets entièrement ouvragés dans sa poche lorsque je l'expulsai du champ de

experts policiers qui ont fait de cette *identité* le critérium de l'authenticité seraient obligés de déclarer préhistoriques les gravures de Vergnette!

Enfin est-il besoin d'ajouter qu'un faussaire se serait vite rendu compte, *comme Vergnette* dans son travail des galets, qu'en ne dépassant pas l'épaisseur de la patine géologique, on obtenait instantanément et sans peine la plus belle patine archéologique qui soit, celle précisément que réclament *les experts de l'Identité!* Et il aurait aussitôt rejeté les œuvres où, par places, son burin aurait mordu au-dessous de la couche de la patine géologique pour ne conserver que celles où « les deux zones » sont identiques!

Par contre l'artiste néolithique (insoucieux des futures expertises de l'Identité Judiciaire) gravait ses galets, selon son inspiration et d'après nature, sans se préoccuper de la profondeur des traits, qui tantôt dépassent et tantôt n'atteignent pas les dernières couches de la patine géologique. Ainsi s'expliquent les différences de patine que l'on observe parfois sur un même galet et même dans une même gravure, selon les points examinés.

En outre des facteurs « temps », « exposition ou non à l'action des agents atmosphériques », « profondeur des traits dépassant ou ne dépassant pas la patine géologique », intervient également, pour une grande part, dans la patine, la constitution même de la roche dont est formé le galet roulé.

C'est ainsi que tous les archéologues savent que les schistes se patinent mal ou même pas du tout.

Et si, avant d'expertiser des objets préhistoriques, les experts policiers avaient consacré quelques instants à examiner des gravures dans un musée de préhistoire, ils auraient pu se rendre compte que beaucoup de pièces, d'authenticité reconnue, ne présentent aucune patine (13). Tel est le cas, entre autres, d'une gravure de jambe d'animal sur galet de schiste (N° 6.627, Salle Piette) et d'une tête de cervidé (N° 47.218, Salle Piette) provenant toutes deux du Mas d'Azil et actuellement au Musée de Saint-Germain.

fouilles. Il put en graver d'autres devant les journalistes, mais ceux que je possède sont d'un travail trop minutieux pour qu'il ait pu l'accomplir extemporanément.

Enfin, à côté de la constitution pétrographique des galets, interviennent également, dans la formation de la patine, non seulement *l'imperméabilité du terrain* où ils se trouvent enfouis, mais encore *sa composition chimique*...

Mais les experts policiers n'ont que faire de tous ces facteurs. Il est plus simple de décréter *ex cathedra* qu' « il se forme une nouvelle patine ,identique à la première »...

De même, assurent-ils, « *les angles de raccordement des traits avec la surface s'émoussent* » ! Ce phénomène d'usure se produirait à coup sûr si les galets, après avoir été gravés, continuaient de rouler dans une rivière au milieu des autres pierres et du sable. Les angles de raccordement, comme la structure écailleuse des traits, s'atténueraient rapidement sous les chocs multiples. Mais ils doivent rester aussi vifs, et aussi écailleux qu'à la sortie des mains de l'artiste, si les galets sont aussitôt enfouis, dans un but funéraire ou religieux, avec la dépouille des morts, *dans une couche argileuse imperméable.* On oublie toujours — volontairement ou non — que Glozel est une nécropole sacrée.

Mais voici la conclusion que les experts tirent de prémisses aussi fortement établies :

(13) Notons en passant que la patine présente des variations aussi grandes pour les *objets en os et en bois de cervidé* que pour les objets en roches diverses. C'est ainsi qu'on peut se rendre compte en se promenant dans la Salle Piette (Musée de Saint-Germain), que beaucoup de harpons aziliens n'ont aucune patine. Parmi les harpons magdaléniens, le nº 47610 n'a pas de patine, alors que celui qui est à côté (nº 47481) en a beaucoup. Une sagaie de Lorthet (nº 48238) n'a aucune patine. Le nº 48570 (Gourdan) est une pointe en os sans patine. Le nº 48351 est un harpon d'aspect neuf, nullement patiné aux endroits travaillés. Le nº 51270 (Gourdan) est orné d'un dessin sans aucune patine.

Deux têtes de chevaux, à contours découpés, provenant d'Arudy, sont absolument comme si elles venaient d'être gravées et découpées.

La gravure de la « femme au Renne » (Laugerie-Basse) est entièrement colorée en brun, si bien que nos experts policiers n'hésiteraient pas un instant à décréter qu'elle a été « enduite artificiellement d'une patine assez foncée » comme ils l'ont écrit pour un harpon de Glozel!

Une tête de cheval (nº 47340) ne présente aucune patine dans le fond de la sculpture. Trois rondelles découpées dans une omoplate (nº 56401) ont des bords à coupures nettes et nullement patinés.

Enfin — car il est impossible d'épuiser ce sujet — regardez de près *la « figurine à la capuche » de Brassempouy :* le fond des incisions de la capuche est blanchâtre, alors que la surface de la ronde-bosse est vieil ivoire. Si bien qu'on a jugé bon de mettre à côté la note suivante : « La belle conservation de cette tête est due à l'existence d'un foyer au-dessus de la couche où elle gisait. L'argile ocreuse cuite et durcie par le feu l'a protégée comme un toit contre les infiltrations directes. »

La considération des faits que nous venons d'exposer permet d'assigner à un trait gravé une origine ancienne ou récente.

Vraiment! Nous ne nous en serions jamais douté! Les experts policiers font bien de s'accorder à eux-mêmes cette satisfaction.

Continuons :

Mais, de plus, la physionomie du trait, quoique présentant des caractères moins précis que ceux que nous venons d'exposer, permet dans certains cas de contrôler et de renforcer les conclusions que l'on peut tirer de ces derniers.

Il est admis qu'avant la fabrication des objets de métal, l'homme se servait d'outils en pierre dure et notamment en silex.

Or, si l'on trace un sillon sur une roche dure avec une pointe de silex, en raison de la friabilité de ce dernier, la pointe s'émousse rapidement en perdant de minuscules fragments et change à chaque instant de profil. Il en résulte une discontinuité dans la forme du profil du trait, dans sa largeur et dans sa profondeur...

Au contraire, un sillon, tracé avec un outil en acier, présente une très grande régularité de section sur une grande longueur, ce qui est dû à ce que le profil de l'outil reste inaltéré...

Enfin, l'arrêt brusque d'un trait un peu profond par une paroi transversale verticale est incompatible avec l'emploi d'un silex...

Que voilà bien un bel exemple des fameux arguments « à rebours » si chers aux antiglozéliens!

Pour que les galets de Glozel aient pu être travaillés avec des outils de métal, il eût fallu que la résistance du galet fût moindre que celle de l'outil. Or, à part les anneaux qui sont bien en schiste et quelques autres pièces assez rares, les galets gravés de Glozel sont en basalte noir et en diorite (M. Depéret) dont la résistance, évaluée à l'échelle de dureté de Mohs, est beaucoup plus grande que celle de l'acier le mieux trempé, « qui ne permet de rayer, sans s'user lui-même en proportion plus grande que l'objet attaqué, que jusqu'à la dureté 5 » (14).

Seules des pointes de silex (dureté 7) ou de *quartz* (dureté 8), comme nous en avons trouvé de volumineuses dans le

(14) « *L'acier des glozéliens* », Jean Gattefossé, ing.-chim., *Mercure de France*, 1er décembre 1928, pp. 445-448).

gisement du *Champ des Morts*, peuvent les entamer sans s'user plus que l'objet à graver.

Ce sont donc les instruments d'acier qui auraient subi usure et déformation au cours du travail, en changeant « à chaque instant de profil », selon l'expression choisie des experts policiers.

Enfin où ces chers experts ont-ils vu que « l'arrêt brusque d'un trait... est incompatible avec l'emploi d'un silex » ? Que n'en ont-ils fait eux-mêmes l'expérience? Si l'on a pu dire, à juste titre, que la violence est la force des faibles, les néolithiques de Glozel, dont nous possédons les empreintes de main, devaient avoir une musculature assez puissante (15) pour être maîtresse de ses mouvements.

Mais arrivons aux pendeloques perforées. La description et l'interprétation que les experts de l'Identité Judiciaire donnent du trou est du plus haut intérêt :

Trou : Il est parfaitement cylindrique (c'est moi qui souligne).

Et maintenant, écoutez bien la suite :

De part et d'autre du niveau médian de l'épaisseur du galet, *il s'évase vers l'extérieur*, et se raccorde avec les surfaces d'aplatissement du galet par un profil très adouci..

Conclusion :

Etant donné la parfaite régularité de son diamètre, ce trou semble avoir été fait avec une mèche métallique (foret hélicoïdal).

Mais reprenons cette admirable description.

Le trou est « parfaitement cylindrique ».

C'est grâce à cette affirmation, *contraire à la vérité*, mais mise au début, bien en relief, qu'on va pouvoir laisser entendre plus loin que le trou « semble avoir été fait avec une mèche métallique ».

Et le lecteur sera bien malin s'il s'aperçoit, par la suite de la description, qu'il s'agit en réalité d'une *perforation en*

(15) Cette puissante musculature nous est confirmée *anatomiquement* par les reliefs très accusés des insertions sur le squelette (voir à ce sujet l'important travail de *M. le Professeur Buy* dans le Cahier des « *Analyses de Glozel* »).

deux troncs de cône opposés par le sommet, comme la plupart des perforations néolithiques! Le trou est « parfaitement cylindrique », lui ont affirmé les experts policiers au début...

Puis ils insistent sur de « très nombreuses stries assez régulièrement concentriques, parallèles entre elles et généralement interrompues, étant limitées à des secteurs circulaires plus ou moins grands ».

Et voici l'explication :

> Les stries semblent avoir été produites par action d'un objet analogue à un morceau de toile-émeri animé d'un mouvement de rotation autour d'un axe coïncidant avec le centre du trou...

Est-ce à nouveau ignorance... ou mauvaise foi? Il n'est, en effet, guère possible d'admettre que les experts aient pu ignorer les procédés employés par les néolithiques pour perforer les galets.

Et peut-on être obnubilé à ce point par l'idée fixe de trouver un faussaire?

Rappelons donc que les anciens néolithiques — comme les tribus sauvages actuelles restées au stade de développement de la pierre polie, — perforaient leurs galets, soit à l'aide d'un morceau de bois rond (16), parfois creux à l'extrémité œuvrante, mis en rotation sur du sable siliceux fin à l'aide d'un archet; soit directement, lorsque le caillou n'était pas trop épais, à l'aide d'une pointe de silex ou de quartz qu'ils manœuvraient à la main, en partant successivement de chaque face.

Les Glozéliens paraissent avoir employé les deux procédés, en agrandissant à la fin les ouvertures par la rotation d'une pointe de silex. Ainsi, au lieu d'avoir sur les bords du trou *un angle aigu qui eût coupé, en peu de temps, le lien de suspension des pendeloques,* ils obtenaient une pente douce qui facilitait l'attache (17).

(16) Il existe dans la collection préhistorique de la mairie de Molles *un véritable bâtonnet en silex,* taillé par retouches successives et absolument cylindrique. Nous pensons qu'il devait également servir de foret pour perforer les galets.

(17) Les experts policiers diront plus loin que « si cet objet, qui parait destiné à servir de pendeloque, avait été utilisé comme tel, le frottement du lien de suspension aurait certainement usé rapidement ces stries ».

Et les fameuses stries, sur lesquelles l'imagination des policiers s'est donnée libre cours, existent dans toutes les perforations néolithiques.

Elles sont dues aux grains de sable et aux irrégularités de la pointe perforatrice, en silex ou en quartz. Si elles sont « généralement interrompues, étant limitées à des secteurs circulaires plus ou moins grands », c'est qu'elles correspondent soit *au renouvellement de la dose de sable siliceux dont les grains sont plus ou moins forts,* soit aux aspérités de la pointe de silex.

Les experts policiers ne pouvaient donner de meilleures preuves d'authenticité qu'ils ne l'ont fait par leur description. Les stries seraient continues, hélicoïdales et non parallèles si elles relevaient d'*un foret hélicoïdal,* comme ils l'insinuent.

V. — LES OBJETS EN OS... (ET EN BOIS DE CERVIDÉ!). — « Pour ce qui est des os, — avait publié la grande presse dès le mois d'octobre 1928, à la suite des nombreuses interviews que lui avait données le chef de l'Identité Judiciaire, — M. Bayle n'est pas moins formel. *Une expérience* sur laquelle le rapport exposera toutes précisions ne permet pas de douter qu'il s'agit d'os frais. » (*Petit Parisien,* 5 octobre 1928).

Or, près de six mois après, en de nouvelles interviews, M. Bayle nous apprenait :

L'examen des objets en os m'a contraint à des recherches particulièrement longues et délicates... Aussi bien ai-je été obligé de rechercher et de mettre au point une nouvelle méthode. Cela m'a demandé du temps. J'ai trouvé la solution du problème *lundi dernier* (18 mars 1929).

Il est tout à fait édifiant de voir que les conclusions des analyses osseuses de M. Bayle ont été divulguées par lui le 5 *octobre* 1928, alors que les expériences qui devaient lui

Cela est évident pour un *objet d'usage;* mais l'argument est faux pour un *objet votif ou funéraire,* placé après sa confection, à côté de la dépouille du mort.

Et si les glozéliens prenaient la peine d'abraser l'angle aigu des bords de la perforation de la pendeloque funéraire, c'est que, comme le savent tous les archéologues, *les objets votifs sont faits à l'imitation des objets d'usage.*

permettre de les effectuer n'ont été inventées que le 18 *mars* 1929 (18) ! Quelle admirable prescience!

Dans leur rapport, Bayle et Amy décrivent, sans réserve, la méthode de dosage du fluor qu'ils ont inventée et avec laquelle ils ont toujours obtenus « *des résultats satisfaisants* ».

Mais quelle que soit leur méthode, c'est le principe de Carnot, c'est-à-dire la variation du rapport du poids de l'acide phosphorique des *ossements* à celui du fluor, qu'ils ont voulu appliquer AUX OBJETS de Glozel.

Car il nous faut insister dès maintenant sur le fait que les experts policiers ont voulu, selon leur méthode habituelle, appliquer à des OBJETS, à des OUTILS que *le raclage, le polissage et le durcissement au feu ont rendus impénétrables aux eaux météoriques*, une méthode qui n'est applicable qu'à des *ossements non travaillés, poreux*, appartenant à des périodes géologiques différentes.

Nulle part on ne trouve, dans le rapport Bayle-Amy, comme terme de comparaison, un os travaillé. Ils ne se sont servis que d' « une collection d'os dont la durée d'enfouissement dans le sol leur était connue ».

Toujours le grand principe de l'Ecole Bayle : *comparer des choses qui ne sont nullement comparables et en tirer les conclusions que l'on désire.*

Mais il y a plus. Non seulement les experts policiers se sont servis de faux termes de comparaison, mais encore ils n'ont fait entrer dans leur estimation qu'un seul facteur — qui est loin d'être le plus important, — LE FACTEUR « TEMPS ».

Or, voici, en regard, des *citations de Carnot*, le créateur de la méthode :

Les ossements d'un même âge présentent de très grandes différences dans leur composition (19).

— On ne serait d'ailleurs pas fondé à généraliser cette méthode pour la détermination du degré d'ancienneté des ossements hu-

(18) Le 16 novembre 1929, M. Amy, sous-directeur de l'Identité judiciaire, dit au docteur Paul Moinet, qui venait de passer trois heures à examiner avec lui les objets de Glozel dans les laboratoires de l'Identité Judiciaire, que c'était lui qui mettrait au point les notes qu'avait laissées M. Bayle et qui finirait les analyses osseuses!

(19) In *Recherches sur la composition générale et la teneur en fluor des os modernes et des os fossiles* par M. Adolphe Carnot, professeur à l'Ecole Supérieure des Mines.

mains dans tous les gîtes; car j'ai maintes fois observé que *la différence des gisements peut entraîner des écarts très notables dans le degré de fluoration des os d'un même âge* (Académie des Sciences, le 25 juillet 1892).

— *Pour expliquer la fluoration des ossements, j'admets l'existence de fluorures en dissolution dans les eaux qui viennent au contact de ces ossements* (19).

— Ces diverses modifications dans l'état chimique des ossements dépendent essentiellement de la *nature des eaux filtrantes* et, par conséquent aussi, de *celle des terrains qu'elles traversent.*

L'année suivante Zaborowski porta la question à la Société d'Anthropologie :

Il est entendu, précise-t-il, que *l'influence des circonstances de gisement l'emporte sur celle du temps,* dans l'altération des restes enfouis dans le sol. (Séance du 2 mars 1893.)

Les savants sont donc loin de partager l'avis des experts policiers qui ne veulent considérer que la fonction « *temps* »!

Pour eux, ce sont au contraire « les circonstances de gisement », c'est-à-dire la composition chimique et la plus ou moins grande perméabilité des terrains qui régissent les phénomènes de fluoration. Et nous savons qu'à Glozel deux conditions essentielles s'opposent à cette fluoration : 1° le polissage et le durcissement des outils au feu, qui leur enlèvent toute porosité (20); 2° l'imperméabilité de la couche archéologique (M. Depéret).

Mais oublions un instant ces erreurs primordiales et voyons à quels résultats arrivent les experts policiers, en prenant les chiffres mêmes de leur rapport.

Un ossement *gallo-romain* (Boulogne-sur-Mer) et un ossement de l'âge du *Bronze* (tumulus des lacs Lozère) n'ont chacun que 29 de fluor exprimé en acide fluorhydrique au

(20) Cette *porosité* intervient tellement que les experts policiers eux-mêmes sont obligés de reconnaître que sur un même os, il y a « environ deux fois moins de matière organique dans la partie spongieuse que dans la partie compacte et *deux fois plus d'acide fluorhydrique* » et de conclure que « cela tient évidemment à ce que le tissu spongieux offre, aux échanges, une surface plus considérable que le tissu compact ». Or, cette porosité devient nulle avec des *objets* en os, raclés, polis et surtout *durcis au feu* comme le pratiquent encore de nos jours les tribus sauvages et comme l'atteste leur coloration parfois foncée due à l'action des flammes et de la fumée.

cent millième, alors qu'un ossement de femme de *1922* (cimetière de Bagneux) en a le double : 57.

D'ailleurs des os frais en possèdent jusqu'à 82!

Pour le *Néolithique* le dosage du fluor varie de 715 à 51! D'ailleurs le chiffre 715 se trouve être beaucoup plus élevé que celui de certains ossements *moustériens* : 118! Et le chiffre inférieur 51 est moins fort que celui des ossements de femme de 1922!

N'importe, on dressera avec de pareils résultats des diagrammes avec abscisses et ordonnées! On obéit à la maxime d'Ecole : « *Plein la vue!* » Il y en a toujours qui s'y laisseront prendre.

Mais voilà du nouveau!

Nous allons voir, écrivent les experts, qu'en introduisant un autre facteur, il est possible d'arriver finalement à un résultat encore plus satisfaisant (vraiment trop de modestie!). Ce facteur, c'est l'état de conservation de la structure anatomique et histologique de l'os (21).

Suit alors un petit devoir d'élève sur la structure des os. Et nos bons policiers de conclure que « la structure histologique subissait avec le temps une dégradation assez régulièrement continue ».

Comme toujours les experts n'ont oublié qu'une chose, qu'une toute petite chose : c'est qu'à Glozel il s'agit *d'outils en os* dont la confection par raclage, polissage et durcissement au feu *a fixé à jamais la structure histologique*... comme dans une préparation de laboratoire.

D'ailleurs, chaque jour, des découvertes archéologiques nouvelles viennent jouer de bien mauvais tours à la science « à la petite semaine » des experts policiers.

Ils venaient d'établir les courbes savantes de la disparition rapide et inéluctable de la chlorophylle, lorsqu'en Russie on a découvert de la chlorophylle *tertiaire* intacte! (*Communication à l'Académie des Sciences. Le Temps,* 2 avril 1930.)

Ils basent maintenant la détermination de l'âge préhistorique d'après la conservation de la structure histologique

(21) Les experts paraissent ignorer qu'on retrouve des *canaux de Havers dans les phosphates d'Algérie.*

juste au moment où le Museum de Cracovie vient de s'enrichir du *cadavre intact* d'un rhinocéros de la période diluvienne!

Le corps, qui n'est endommagé, fort légèrement d'ailleurs, qu'à la nuque et au ventre, est celui d'une jeune femelle. Les cornes et les sabots ont disparu, mais la queue est en parfait état de conservation. La peau est intacte, bien que, par place, des plaques de poils se détachent. L'intérieur du corps est rempli de masses terreuses et l'on a retrouvé près du cadavre une partie des intestins. Cet animal probablement surpris par une inondation, fut emporté par les flots et recouvert de masses limoneuses qui, empêchant l'air d'arriver jusqu'à lui, facilitèrent sa conservation.

. . . .

Le Dr Fudakowski, conservateur du Musée physiographique, de qui nous tenons cette intéressante communication, nous signale, en outre, que le limon dans lequel l'animal fut retrouvé contenait un très grand nombre d'*insectes* parfaitement conservés et de *plantes* fossilisées qui permettront de mieux connaître certains spécimens rares ou inconnus de la faune et de la flore diluviennes. (*L'Illustration,* 5 avril 1930.)

Aussi les découvreurs du Rhinocéros de Cracovie n'auraient-ils pas manqué d'être traduits devant les tribunaux si, au lieu de poursuivre leurs recherches en Pologne, ils les eussent effectuées en France.

La S.P.F. aurait immédiatement déposé une plainte contre X au parquet de *Moulins* qui l'eût aussitôt *faite sienne* « avec frénésie » ! (Me Garçon dixit.)

Des *experts policiers* et *policiers-adjoints* auraient été nommés qui, se basant sur le nouveau test d'ancienneté qu' « est l'état de conservation de la structure anatomique et histologique de l'os », auraient démontré, grâce à de savants diagrammes et à des kyrielles de chiffres, que le Rhinocéros polonais venait en droite ligne de l'Afrique centrale, par le dernier bateau!

Quant aux « *insectes* parfaitement conservés », la question ne se serait même pas posée. Leur état même de *conservation histologique* eût suffi pour en faire écarter toute possibilité d'ancienneté.

Mais il existe encore plus fragile que tout cela. Ce sont

les *globules sanguins* que l'eau suffit à faire éclater. Or, à l'Identité Judiciaire même, M. Florentin en a authentifié d'intacts comme *datant de l'âge du bronze!* Mais il s'agissait des fouilles officielles de Qatna...

Nous avons pu recueillir, sur les parois des cuves, de grandes taches brunes d'un liquide qui semble avoir été étendu par frottement. Les prélèvements faits ont été remis par nos soins à la préfecture de police de Paris pour examen... M. Florentin, sous-directeur du laboratoire, est en effet parvenu à cette conclusion que « les globules rouges se sont conservés intacts dans la partie interne de l'enduit ». Examiné au microscope, sous un grossissement de 250 D, ce dépôt apparaît comme constitué en partie par les *hématies* du sang d'un animal de l'ordre des mammifères, *qui ont conservé leur forme ronde, leur membrane extérieure, leur dépression centrale...*

Ainsi donc, pour l'Identité Judiciaire, des globules rouges dont la fragilité n'a d'égale que celle des bulles de savon peuvent être restés intacts sous terre, depuis quatre mille ans, mais des objets en os, durcis par le polissage et l'exposition au feu comme ceux de Glozel, doivent perdre toute structure histologique bien qu'ils soient enfouis dans un terrain argileux imperméable!

Plus loin, les experts écriront le plus sérieusement du monde que « *la surface des objets préhistoriques est toujours irrégulière* ». C'est à mourir de rire quand on sait que, précisément, le poli parfait des objets d'usage constitue, en archéologie, une preuve d'authenticité (22).

Mais rien ne saurait étonner de la part des experts policiers qui, pour parler ainsi « ex cathedra » des objets préhistoriques, se sont contentés d'examiner des *moulages en plâtre* qu'ils avaient demandés au Musée de Saint-Germain.

Et voici qui est encore mieux! Parmi les objets expertisés, *le peigne à quatre dents, le harpon symétrique, le grand hameçon* et *les aiguilles*, qui pour l'Identité Judiciaire « datent au plus de quelques années », ne sont pas en os, comme elle le prétend, mais *en bois de cervidé!*

(22) Cette preuve n'est pas applicable aux *objets votifs* ou *funéraires*, car *ce poli parfait résulte de l'usage qui est fait de ces outils*, alors que les *pièces funéraires*, souvent fabriquées pour le mort même, sont enterrées avec lui *sans avoir servi*.

En effet, nous avons fait effectuer par le docteur Aimard, directeur du Service Radiologique de l'Etablissement Thermal de Vichy, l'examen aux rayons ultra-violets d'une série d'objets provenant de Glozel (23). *Or, la fluorescence de tous les objets qui, à la vue, présentent le même aspect que ceux qui sont considérés par les experts policiers comme récents, est entièrement différente de celle des autres objets vraiment en os et se montre identique à celle d'autres pièces connues, en bois de cervidé.*

Cette remarque avait été faite pour la première fois à l'Institut minéralogique de l'Université d'Oslo, où j'avais adressé, pour analyses, un certain nombre d'objets de Glozel. Le N° 3 est décrit, « un morceau d'os en forme d'aiguille, d'une matière claire, très dure ». A son sujet le rapport mentionne :

> En même temps, l'examen à la lumière ultra-violette des objets en os a montré que l'objet n° 3 provoquait des réactions toutes différentes de celles provoquées par les autres objets et devait, par conséquent, être constitué par une substance essentiellement différente. (*Les Analyses de Glozel*, pages 18 et 19.)

Ensuite, le conservateur du Musée zoologique émit l'hypothèse « que sa matière ait été empruntée à la flèche d'une raie bouclée ou d'un aigle de mer ». Mais on ne compara pas sa fluorescence à celle d'objets en bois de cervidé; — *ce qu'a fait le docteur Aimard.*

Nous trouvons également dans le rapport d'Oslo :

> En mesurant la perte de substance par ignition qu'éprouvait un éclat de l'objet n° 3, nous avons constaté une perte de 33,98 pour cent. Une épreuve du même genre faite sur l'objet n° 4*a* a montré une perte par ignition de 16,40 pour cent.

Or, si on enlève à ces 33.98 % (représentant la perte de substance par ignition) *l'humidité* et *l'anhydride carbonique*, on arrive à peu près aux chiffres donnés par l'Identité Judiciaire pour le *peigne à quatre dents* « taillé dans une matière osseuse, *blanche* et *très compacte*, montrant une section lisse et homogène » qui sont de 29 %; pour le *harpon*

(23) Voir rapport complet dans le *Mercure* du 1er septembre 1930.

symétrique et pour *le grand hameçon*, qui sont respectivement de 25,5 % et de 25,3 %.

La matière première de ces différent objets est donc bien la même.

Plusieurs objets de Glozel, *à fluorescence verdâtre*, écrit le Dr Aimard, présentaient sur une face des zones très nettes de cortex d'andouiller de cervidé. Ils pouvaient donc nous fournir des termes de comparaison, puisque leur substance nous était connue en dehors de tout examen aux rayons ultra-violets : ceux qui donnaient une fluorescence verdâtre semblable devaient être de même nature...

. . . .

Nous pouvons affirmer qu'ils ne sont pas en os, car la fluorescence de l'os aux rayons ultra-violets est blanc-bleu et que celle des objets de ce groupe est nettement verdâtre, analogue à celle du bois de cervidé et de l'ivoire.

C'est bien la grossière erreur de la tache du pantalon d'Almazoff qui se renouvelle avec les objets en bois de cervidé de Glozel!

VI. — « Alors, me dit à la fin de ma réfutation le Juge d'Instruction de Moulins, visiblement très ennuyé, *on ne peut pas arriver à prouver que des objets sont faux?*

— Evidemment non, quand ils sont authentiques! »

DOCTEUR A. MORLET.

LETTRES ITALIENNES

Leo Ferrero : *Leonardo o dell'Arte, con un'introduzione di Paul Valéry, de l'Académie Française*, Buratti, Turin. — Marziano Bernardi : *Climi ed Artisti*, Buratti, Turin. — Carlo Linati : *Memorie a Zig-Zag*, Buratti, Turin. — Giani Stuparich : *Racconti*, Buratti, Turin. — Raffaello Franchi : *Piazza Natia*, Buratti, Turin. — Corrado Alvaro : *L'Amata alla Finestra*, Buratti, Turin. — G. A Borgese : *Giro Lungo per la Primavera*, Bompiani, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Il Bivio e l'Amuleto*, Bemporad, Florence.

Leo Ferrero, déjà très connu dans les jeunes milieux littéraires (il est un des collaborateurs assidus de la revue florentine *Solaria*), vient de publier son premier livre, **Leonardo o dell'Arte.** Et il faut louer le bon sens et le sérieux de ce jeune homme qui, dans un sujet difficile, a su montrer un jugement d'une telle sûreté. Depuis quelque temps, Léonard

de Vinci paraissait un sujet réservé. Avant la guerre, on avait trop parlé de lui et de son œuvre. Jusqu'à la satiété. Et l'on en était arrivé à ne plus s'y reconnaître. Il est fort bon que les jeunes fassent une révision complète de tout notre ancien matériel de culture. Surtout lorsqu'ils ont la probité philosophique de Léo Ferrero. On pourrait même lui reprocher d'en avoir trop et de s'être de propos délibéré départi de ce primesaut qui est le propre de la jeunesse. Il serait long et difficile de le suvire dans le développement de ses théories esthétiques. Constatons le soin qu'il apporte à éviter Croce, bien que son esthétique trouve dans certains idéalistes allemands une partie de ses sources communes avec le philosophe napolitain.

Sans juger sur le fond ce que Leo Ferrero reconstruit sur les théories fragmentaires de Léonard, si diversement interprétées, disons qu'il s'attache avec une préférence marquée à la question du beau de nature. Il donne comme grand principe esthétique à la Renaissance l'imitation de la nature. Comme intention, peut-être; mais en fait, si l'on se reporte aux si curieux ouvrages des Lomazzo et des Colonna, nous nous trouvons bien loin de ce réalisme.

Mais Leo Ferrero reprend pour son compte l'examen du beau naturel, et voici ce qu'il nous propose comme première définition : « Le beau naturel est celui qui nous donne un plaisir et qui nous oblige à l'admettre sans que nous puissions l'expliquer. » Il peut nous sembler que ce subjectivisme soit plus d'avant-hier que d'hier. Au fait, le beau de nature, la beauté du monde, ne saurait avoir aucun sens pour qui n'est pas finaliste. Et nous sommes persuadés que Leo Ferrero, qui est alpiniste, chose d'importance en l'espèce, viendra à des théories plus objectivistes. Et quand il franchira des cols, il ne s'amusera plus à regarder le golfe de Naples dans les nuages. Une conversation avec notre grand et cher Guido Rey lui en apprendra davantage que la lecture de bien des traités.

Et s'il veut renouveler sa théorie du beau de nature en lui donnant une couleur plus moderne, il lui sera bon d'abandonner les classiques de l'idéalisme allemand pour retourner

à l'expérimentalisme anglais. Quand on a lu un livre comme la *Nature du Monde physique,* d'Eddington, on pense que ce problème du beau de nature n'est pas aussi compliqué qu'on avait voulu nous le faire croire. D'ailleurs, il n'y a rien là qu'on ne trouve préannoncé par Remy de Gourmont, au quel, pour bien longtemps encore, il faudra revenir dans les controverses d'esthétique. Le livre de Leo Ferrero est précédé d'une longue introduction de Paul Valéry dont je ne parle pas, malgré son intérêt, puisqu'elle ressortit aux lettres françaises.

Marziano Bernardi aussi dans **Climi ed Artisti** se pose carrément en face du beau de nature. Et il faut le louer grandement de ce que, dans l'article *La Montagne et l'Illusion,* il affirme que la haute montagne non seulement n'est pas sentimentale, mais encore qu'elle est complète en soi et ne se laisse traiter par aucun art. Mais il a tort de le regretter et de conclure qu'elle n'est qu'une illusion. Pour comprendre la nature et la faire parler, il faut aller un peu plus loin que l'idéalisme et le panthéisme, dont la littérature est restée imprégnée pendant plus d'un siècle. Les alpinistes qui, au moins en Italie, commencent à rentrer aujourd'hui dans la littérature générale peuvent donner beaucoup pour ce renouvellement de l'esthétique. Dans leur genre, ce sont des classiques parce qu'ils distinguent nettement, et par force, ce qui est de la nature, de l'activité pratique de l'homme, et du jeu de son esprit. Dans les autres chapitres de son livre, Marziano Bernardi nous dit des choses également justes et sensées. Ainsi, dans *Photographie et Peinture,* il démontre l'absurdité esthétique du film sonore et la brusque décadence artistique où il va précipiter le cinéma. Mais, pour le suivre en tous ses raisonnements, il faudrait beaucoup de place et de temps.

Dès le premier chapitre de ses **Memorie a Zig-Zag**, Carlo Linati se défend de la double classification que l'on fait communément de lui en le disant sans autre lombard et manzonien. Il revendique une formation toscane parce qu'il a fait ses études au collège Cicognini, de Prato, pour lequel d'Annunzio a été fort injuste, et qu'il débuta en littérature

dans la *Voce* florentine. Mais il n'en est pas moins né à Côme; et on retrouve chez lui cette manière *molle a un tempo e signorile* qui brille dans l'art lombard. Sa description de la Canonica est une très belle page, supérieure à celle de Stendhal qui, ce jour-là, s'en tint à des intentions. Et dans ce recueil, les meilleurs morceaux traitent de la Lombardie, surtout du lac de Côme : *Passeggiata Comacina, la Villa di Plinio, Conconiana.* Quelles que soient d'ailleurs les belles choses qu'ils contiennent, les *Mémoires à Zig-Zag* ne peuvent être considérés que comme des matériaux que Carlo Linati remettra en œuvre dans un livre plus important et ayant son unité.

Les quatre **Racconti** de Gianni Stuparich sont solides de facture, et d'une analyse fort pénétrantes, presque inquiète. On y sent Dostoïewsky, surtout dans *Une Année d'Ecole,* et Cecof partout, particulièrement dans *La Mort d'Antonio Livesay.* Stuparich aussi débuta à la *Voce*; comme Slataper, dont il est une sorte de frère spirituel, avec plus de gravité et moins d'élan lyrique. Les quatre contes qu'il vient de publier marquent pleinement ce que peut donner un apport nouveau au vieux tronc toscan dont la robustesse est capable de faire fructifier bien des greffes.

Raffaello Franchi est un jeune du groupe florentin de *Solaria.* Son nouveau recueil de nouvelles, **Piazza Natia,** marque une intéressante progression. On a dit que Raffaello Franchi était un intimiste. Sans doute. Encore qu'il faille préciser la signification que peut prendre ce terme général. Il y a, dans *Piazza Natia* des hallucinations qui veulent parfois être baudelairiennes; et des études comme la *Bicyclette,* qui font penser à Pirandello. Ces notations parfois fort subtiles sont un exemple caractéristique de lyrisme; c'est-à-dire qu'elles marquent des relations d'un esprit particulier avec le monde extérieur. Ce fut toujours la qualité maîtresse des Italiens. Il ne manque pas, cependant, de pages directes et d'une venue très franche, comme la description de la topographie florentine qui ouvre *Estiva.*

L'exemple de Corrado Alvaro est aussi fort instructif. Il est sicilien, et l'on retrouve chez lui une part de la lointaine

tradition sicilienne : la coupe par élégies, par idylles. Mais on ignore généralement que la Sicile a été la région de l'Italie la plus sensible aux influences européennes, même les plus lointaines, et qui paraissaient le moins s'accorder avec sa nature propre. Les raisons historiques et spirituelles en sont précises, mais longues à exposer. Ainsi la manière de Verga provenait de Mérimée et des analystes français. Celle de Pirandello, de plus loin encore. Et tout cela se reflète dans l'œuvre d'Alvaro. Son dernier recueil de nouvelles, **L'Amata alla Finestra,** nous en donne maintes preuves. *La Couronne de l'Epousée* est une idylle beaucoup plus sicilienne que tout ce que l'on trouve chez Verga; et celui qui ne connaît pas directement la bonté méridionale aura de la peine à comprendre *Voyage de noces à Naples.* D'autres de ces nouvelles ont un goût de terroir très prononcé. Mais il y a aussi, dans cet art vigoureux et ramassé, comme un désir d'évasion et d'expériences lointaines. De là un contraste qui se décèle le plus souvent par une pointe de mélancolie plutôt que d'inquiétude.

De Corrado Alvaro à G. A. Borgese, la transition est facile. Ce sont aux nouvelles de Borgese que celles d'Alvaro ressemblent le plus, tout compte tenu des notables différences qu'il y a entre les deux œuvres.

Ce n'est pas un recueil de nouvelles que Borgese nous donne cette fois avec **Giro lungo per la Primavera,** mais une suite d'articles rapportés d'Italie et d'Europe. Ce qui nous intéressera le plus, c'est la partie qui porte comme titre général *Voyage Littéraire en France.* Il est instructif de savoir ce que pense de notre vie littéraire un homme aussi intelligent et d'une culture aussi européenne que Borgese. Sans doute a-t-il été obligé à une certaine courtoisie envers quelques hommes à l'œuvre desquels nous n'accordons plus grande importance; et a-t-il ignoré la valeur d'autres de nos écrivains qu'on ne rencontre guère dans les manifestations mondaines ou académiques. Mais ce qu'il a vu, il l'a très bien jugé, et avec une sympathie qui ne glisse pas dans le bénissage. Il ne s'est pas limité aux hommes de lettres. Il a regardé aussi la France, à Paris et hors de Paris. Et il n'est

pas tombé dans les erreurs communes; si communes que bien des Français les commettent sur leur propre pays à l'égal des étrangers. Dans ce long tour à travers le printemps, Borgese ne nous parle pas que de la France, mais aussi de l'Engadine, de Munich, des lacs lombards, de la Suisse. Sa route est jalonnée par les artistes qui l'ont parcourue avant lui; mais il sait toujours s'arrêter à temps pour ne point choir dans la mode du « paysage littéraire », dans lequel il ne reste ordinairement plus ni paysage ni littérature. Car lui aussi effleure en passant le problème du beau de nature. Mais il est trop philosophe pour ne pas s'être aperçu que le paysage a son esthétique propre et que ce n'est que par une confusion qu'on croit communément qu'il peut s'intégrer à une description littéraire.

Fiorenza Perticucci de' Giudici a publié un joli livre : **Il Bivio e l'Amuleto**, où son tempérament poétique s'en donne à cœur joie. Ce sont de petites nouvelles mêlées parfois de vers, où l'émotion est cette fois coupée par une ironie tempérée et sans amertume. Constatons que l'écriture de l'auteur a fait de notables acquisitions en fermeté et en richesse de vocabulaire.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

James Donnadieu : *La Liquidation de la Victoire*, **I, Sarre, J. Tallandier.**

Un journaliste des mieux informés, M. James Donnadieu, a entrepris d'exposer **La Liquidation de la Victoire.** Le vol. I, dont l'exposition claire et précise ne peut être trop louée, est consacré à la *Sarre*. *M. Donnadieu* ne peut se consoler de l'abandon imminent des droits temporaires et éventuels que nous avons sur ce territoire. Ayant passé son histoire en revue, il en conclut un peu hâtivement que les éléments francophiles qu'il contenait encore nous donnaient droit à son annexion. Il y en avait bien plus en Alsace et l'on sait les difficultés que nous y avons. Elles ont été la conséquence de notre régime de gouvernement représentatif basé sur le suffrage universel; elles eussent été encore plus grandes dans

la Sarre. Ce n'était d'ailleurs pas à la France, mais à la Société des Nations que la Sarre fut confiée, et comme les fonctionnaires allemands restèrent, ils organisèrent une véritable terreur pour décourager les habitants qui auraient été tentés de se rapprocher de nous : « les sentiments français se turent », écrit M. Donnadieu. Les Allemands nous ont offert de renoncer au plébiscite qui doit avoir lieu en 1935 afin de nous éviter « l'humiliation » de voir 99 % des votants se prononcer contre nous. M. Donnadieu voudrait qu'on lutte quand même et énumère les éléments sur lesquels nous pouvons compter, ceux que nous pouvons espérer rallier et même ceux dont nous aurions dû disposer.

Il croit que l'on pourrait peut-être décider la majorité des habitants à préférer, sinon leur annexion à la France, du moins leur autonomie sous la surveillance de la Société des Nations afin de conserver les incontestables avantages qui résultent pour eux de l'union douanière franco-sarroise. Nous y gagnerions aussi, puisque la Sarre ne nous vend que pour 1.500.000 francs et nous achète pour 2 millions. De plus, par le traité de Versailles, nous avons acquis la propriété des mines; nous avons même été débités de 300 millions de marks d'or à raison de cette acquisition et nous avons dépensé des sommes considérables pour les mettre en bon état. Les Allemands demandent à les racheter, mais ce rachat, en épuisant leur trésorerie, rendrait inévitablement plus aléatoires les versements du plan Young. Mais, notre gouvernement, qui doit être bien informé des sentiments de la population sarroise, semble négocier la rétrocession pure et simple, et, étant donné l'intérêt qu'il y a à supprimer les surfaces de frottement entre la France et l'Allemagne, on ne peut, suivant moi, que l'approuver. ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Brigadier-général J. Charteris : *Le Maréchal Haig*, Payot. — Maréchal Sir W. Robertson : *Conduite générale de la guerre* (chefs militaires et hommes politiques), Payot. — Professeur S. Bradshaw Fay : *The Origins of the World War*. 2 vol., Macmillan.

Il y a longtemps que le maréchal Foch (1) et le colonel

(1) Voir la préface à l'édition française des *Dépêches de sir Douglas Haig* (Lavauzelle, 1920), et la *Revue Militaire* du 1er mai 1922.

Gémeau ont rendu au maréchal Haig un hommage, certes, mérité. Nous n'oublions pas, nous Français, qu'il eut, peut-être trop tardivement, la loyauté et le bon sens de faire, le premier, le geste qui devait aboutir à donner enfin aux armées alliées l'unité de commandement. D'une mentalité foncièrement britannique, qui le rendait incapable de comprendre nos véritables intentions, nos réactions (2) devant les événements, sa parfaite loyauté et sa haute conscience s'imposèrent cependant, en maintes circonstances, pour aplanir bien des difficultés. Tenu en défiance par son propre gouvernement, en raison des maigres résultats, acquis au prix de lourdes pertes, pendant ses campagnes de la Somme et des Flandres, où il eut cependant toute liberté d'action, le maréchal eut un rôle pénible, difficile, — et les pires difficultés lui vinrent de Londres — jusqu'au jour où, sous l'impulsion de Foch, il prit à partir d'août 1918 une part prépondérante, que personne ne lui conteste, à chasser les Allemands de notre territoire. Nous verrons plus loin les causes de cette action prépondérante. Tout cela est bien connu. Tous nos historiens ont compris la convenance de reconnaître, sans discussion, la part de gloire du chef du Corps expéditionnaire britannique. Aussi comprenons-nous difficilement aujourd'hui les formes tendancieuses que M. le brigadier-général John Charteris a données à son grand ouvrage sur **Le Maréchal Haig**, dans lequel il fait du maréchal une sorte de *Deus ex machina* de la guerre, n'ayant jamais commis une faute militaire, sauf l'affaire de Cambrai (1917), et devenant en 1918 l'inspirateur de la manœuvre générale, entraînant Foch lui-même et le conduisant à la victoire presque malgré lui. Il est possible que cela soit; mais il faudrait le prouver par des faits ou par des textes, et non simplement se borner à des affirmations gratuites.

L'esprit particulariste et l'orgueil national font commettre bien des sottises. Les Italiens ont donné au maréchal Diaz le titre de Duc de la Victoire, en lui attribuant le mérite d'avoir le premier enfoncé le front ennemi, d'ailleurs à peu près inexistant à ce moment. D'après M. le brigadier-général Char-

(2) Le maréchal H. Wilson disait : « Ni Haig, ni Robertson ne comprennent les Français, et ils ne les comprendront jamais. » (*Journal*, édit. fr., Payot.)

teris, ce sont les divisions de Lord Calvan qui auraient entraîné les Italiens, ce jour décisif. Nous ne prétendons pas, nous Français, être exempts de cet esprit particulariste et de tout amour-propre national; il se peut que nous ayons exagéré notre part de succès; ce que nous n'avons pu exagérer, c'est notre part de pertes, de beaucoup la plus lourde, et il y a un vieil axiome militaire qui dit : La portée d'une action militaire se mesure à l'étendue des sacrifices qu'elle a coûtés. En présence d'affirmations qui nous déroutaient, nous avons eu la curiosité de rechercher qui était M. le brigadier-général John Charteris. Nous avons trouvé dans un petit livre charmant, *Le G. Q. G. Britannique* (3), écrit par un Anglais, M. Neville Lytton, les détails suivants :

Le général Kiggell, chef d'état-major de Haig, et le général Charteris, chef du Service de renseignements, furent appelés à d'autres emplois (février 1918). Ces deux excellents officiers étaient, à mon sens, terriblement francophobes et ne contribuèrent pas médiocrement à influencer le général en chef. Le général Charteris était, avant tout, un homme d'affaires...

Nous voilà quelque peu éclairés maintenant, et notre étonnement sera moins grand de le voir affirmer, sans preuve à l'appui (p. 372), qu' « aucune aide effective ne fut apportée aux armées anglaises avant le 11 avril », après leur enfoncement dans les journées du 21 mars 1918 et suivantes. Le maréchal Haig a répondu d'avance à cette calomnie. Il a écrit : « Les plans de coopération entre les armées française et britannique ont été exécutés avec une loyauté absolue »; et plus loin : « Le secours des troupes françaises au sud de la Somme a été d'une valeur incalculable ». En effet, dès le soir du 22 mars, notre 125ᵉ Division venait se lier à l'extrême-droite de la Vᵉ armée anglaise; dans la journée du 23, les Divisions Brécard, Gamelin et Valdant entraient en ligne, et, dans les jours qui suivirent, d'autres accoururent. Au total, 22 divisions françaises furent jetées dans la mêlée, souvent sans le secours de leur artillerie, pour prendre leur part de la bataille. Il est également vrai que ce ne fut que dans la journée du 9 avril que notre Xᵉ armée (Maistre) se trouva alignée derrière les

(3) Flammarion, 1921.

lignes anglaises, sur le front Poix, Amiens, Picquigny. C'est le seul fait que semble avoir connu M. le brigadier-général Charteris. Nous ne suspectons pas sa bonne foi. L'accusation que nous avons relevée n'en est pas moins une contre-vérité et une injustice. Il ne faisait plus partie à ce moment du G. Q. G. britannique; mais il se donne pour avoir été le confident de Haig, et il reste peu explicable que son manque de sympathie pour nous l'ait conduit, le calme revenu, à ne pas mieux vérifier ses dires.

Quant à la dernière partie de son ouvrage, dans laquelle il s'applique à discréditer Foch au profit de Haig, tout en lui accordant un hommage en passant, nous laissons au maréchal Sir W. Robertson, qui fut pendant toute la guerre l'ami et l'appui de Haig et l'irréductible adversaire de l'unité de commandement, le soin de lui répondre :

Nous pouvons, écrit-il, reconnaître avec gratitude les services rendus par le général Foch à une période des plus critiques et admirer l'*habileté et le tact* avec lesquels il a, en fait, rétabli la situation. Il prit le poste de généralissime à un moment où les ministres avaient perdu la tête... On lui laissa les mains beaucoup plus libres qu'à aucun commandant en chef dans le passé. Les plans d'opérations furent ses plans, et ils ne furent pas, comme quelquefois auparavant, un compromis entre ce que désiraient les militaires et ce que les ministres leur permettaient. Et ce n'est pas tout; on lui permit de garder ses plans pour lui-même. Ils ne furent pas, comme dans le passé, envoyés à des Conférences, etc...

Ajoutons que Haig s'est créé des droits à notre estime particulière, en deux circonstances mémorables. En août 1914, au sein du Conseil de Défense qui eut lieu à Londres, il fut le seul à proposer et à soutenir avec énergie qu'il convenait de débarquer le corps expéditionnaire en Belgique au lieu de l'aligner à la gauche des armées françaises, comme il était convenu entre les états-majors. Il importait de constituer avec l'armée belge une masse de manœuvre sur le flanc de l'aile droite allemande. Si on l'eût écouté, la guerre aurait pris probablement une autre tournure. Enfin, dans les derniers mois de la guerre, à partir d'août 1918, il fut simplement splendide. Il combattait, il est vrai, avec une densité de troupes plus forte que sur le front français. Il n'en mérite pas moins notre reconnaissance,

car son action personnelle fut considérable. Foch disait à son propos : « Il n'est plus besoin maintenant de le talonner. »

Le maréchal Sir W. Robertson, chef de l'Etat-Major Impérial de décembre 1915 à février 1918, a réuni ses souvenirs sous le titre **Conduite générale de la guerre**, dont les principaux épisodes pour lui furent ses démêlés avec les hommes politiques de son pays. Livre curieux, d'une lecture épuisante, car les mêmes conflits se répétant sans cesse avec les autorités civiles, le maréchal est amené à se répéter inlassablement. M. Lloyd George, qui est resté sa bête noire, reprochait aux chefs militaire de manquer d'imagination, en quoi il ne se trompait pas tout à fait; et, lassé de voir les maigres résultats obtenus sur le front de France, il ne rêvait que de transporter sur d'autres théâtres l'effort des armées britanniques. Il ne faut pas espérer trouver dans les innombrables notes et rapports de Sir W. Robertson, l'*imperia brevitas* des grands écrits militaires. Mais il y a tant de loyauté, de haute conscience, mêlées à des préventions un peu puériles, dans ce formidable réquisitoire, qu'on lit ce long témoignage avec passion et une ardente curiosité.

M. le professeur Sidney Bradshaw Fay qui s'est attaché, depuis plusieurs années déjà, avec d'autres historiens américains, tels que MM. Barnes et F. Bausman, à montrer que l'Allemagne et son « brillant second » n'étaient pas seuls responsables de la guerre de 1914; que la Russie, la France et l'Angleterre, ellemême, avaient chacune une part de responsabilité, développe sa thèse dans deux volumes : **The Origins of the World War.** Thèse intéressante pour nous, puisqu'elle nous met en cause. Mais, à notre avis, il n'est pas possible encore de la discuter. Tenant compte du fait que, dans les conflits entre nations, il ne serait pas possible, croyons-nous, en scrutant le passé, de trouver l'une d'elles absolument innocente, on est conduit pratiquement à rechercher et à mettre en cause la nation qui eut une part de responsabilité déterminante C'est ce qui a été fait en introduisant l'art. 19 dans le Traité de Versailles, article qui admet la culpabilité unique de l'Allemagne et qui a été accepté par ses mandataires. Rien ne forçait absolument les hommes d'Etat qui ont apposé leur signature au bas du traité à reconnaître cette culpabilité. L'Allemagne était intacte à ce

moment; elle n'avait pas souffert de l'invasion; ses armées étaient rentrées dans leurs foyers, la fleur au fusil. Seul, son Empereur avait fui. Ses hommes d'Etat, signataires, qui connaissaient les dessous des choses, n'ont pas fait entendre une parole pouvant constituer un élément de conviction. Mais un autre fait, aujourd'hui, nous fait un devoir d'attendre. Le gouvernement français, auquel on reproche d'avoir fourni dans son *Livre Jaune de 1914* des documents qui seraient tronqués ou incomplets, s'est décidé, peut-être un peu tardivement, à nommer une *Commission de publication des Documents relatifs aux origines de la guerre de 1914*. Cette Commission, présidée par M. Charléty, recteur de l'Académie de Paris, donne par le nombre et l'honorabilité de ses membres toutes garanties, semble-t-il. Cette collection est en cours de publication. Elle est publiée en trois séries. La première série part du traité de Francfort; elle part d'un peu loin. Mais la troisième série embrasse la période qui va de 1911 à 1914, et le *premier volume* de cette série, qui s'arrête à février 1912, a paru l'an dernier. Nous sommes donc bien près d'arriver à la période intéressante. Il est juste d'ajouter qu'un récent volume, paru en 1930, appartient à la deuxième série et ne contient que des documents concernant l'année 1901. Il ne faudrait pas évidemment que l'activité de la Commission se concentre sur la période que doit embrasser la seconde série (1901-1911). Ce serait un trop grand retard, et il importe de ne pas faire suspecter notre bonne volonté d'arriver à une lumière définitive le plus tôt possible.

En résumé, il convient aujourd'hui, à notre sens, d'attendre la publication des derniers volumes de la troisième série, qui, il faut l'espérer, ne peut plus tarder beaucoup. Jusque-là, il peut paraître d'une méthode hasardeuse de discuter sur des points encore mal établis.

. . JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme et Sciences psychiques

Emile Cailliet : *La prohibition de l'occulte;* Alcan. 15 »

Littérature

Emile Ammann : *Au service d'une milliardaire américaine.* Lettre ouverte à Mme Edith Rockfeller. Souvenirs de son chauffeur; Les Etincelles. 15 »

Paul Valéry : *Morceaux choisis*, prose et poésie. Avec un portrait; Nouv. Revue franç. » »

Maurice Constantin Weyer : *La vie du général Yusuf.* Avec un portrait. (Coll. Vies des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Charles Fraval : *Histoire de l'arrière.* Histoire des peuples durant la guerre. Illustr. de Jack Bihr; Jiheder. 15 »

Paul Reynaud et André Tardieu : *Le Plan Young*, discours prononcés à la Chambre des Députés les 28 et 29 mars 1930; imp. Guillemot et de Lamothe. » »

Poésie

Marcel Coussot : *L'homme devant Dieu;* Revue des Indépendants. 9 »

Georges de Monthé : *Poèmes païens.* Préface de Maurice Rostand; Figuière. 10 »

Emile Moussat : *1830. A l'appel des poètes, odes, 1930;* Les Gémeaux. 9 »

Léon Riotor : *La main de gloire*, poème légendaire, avec un portrait gravé sur bois par André Margat; La Caravelle. 30 »

Questions coloniales

Félix Serret : *La belle Aztèque ou la fin d'un peuple;* Libr. Caffin. » »

Roman

Louis Arp : *Quatre nouvelles;* La Jeune Académie. » »

Alexandre Dumas : *Les deux Diane*, tomes I et II; Nelson. 14 »

Léo Gaubert : *Sainte Pauline;* Renaissance du Livre. 12 »

Pic d'Ossau : *Isis mystérieuse;* Figuière. 12 »

Aldous Huxley : *Contrepoint*, traduit de l'anglais par Jules Castier. Préface d'André Maurois; Plon, 2 vol. 30 »

Joseph Weyssenhoff : *La martre et sa fille*, traduit du polonais par Paul Cazin; Nouv. Revue franç. 15 »

Major Wren : *Beau geste*, traduit de l'anglais par M. Th. Clémentel; Larousse. 6 »

Sociologie

Auguste Loslever : *L'amour libre*, nouv. édit. revue et augmentée; Libr. Giraudon, Paris. » »

Théâtre

Jean d'Ergal : *Le goût de l'aventure*, dialogue en 8 tableaux, en prose; Bernouard. 15 »

Pierre Valin : *Parisina*, tragédie en 5 actes; Edit. d'Afrique, Alger.

Varia

Bruno Weil : *L'affaire Dreyfus*, traduit de l'allemand. (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. 15 »

Voyages

Eugène Grangié : *Visages du Quercy.* Préface d'André Lamandé. Bois gravés de Eugène Pujol; Berger-Levrault. 12 »

MERCVRE

ÉCHOS

Frédéric Mistral à l'Institut. — Une protestation de l'auteur de *Don Juan-les-Pins*. — Au sujet de Fernand Desnoyers. — Sainte-Beuve était-il laid? — Les explicateurs du « Sottisier ». — Le Sottisier universel.

Frédéric Mistral à l'Institut. — En cette année de centenaire mistralien et de classement, parmi les monuments historiques, de la maison de Maillane, il ne sera pas sans intérêt de lire comment Mistral, qui venait de publier *Calendau* (1), fut reçu à l'Institut, encore que de façon passagère et non officielle, et y lut cette *Coumiesso* qui, insérée cette même année 1867 dans le premier tirage de l'*Armana Prouvençau*, devait faire — la pièce porte la date du 22 août 1866 — tant de tapage, une fois mise dans *Lis Isclo d'Or* en 1875. Nous empruntons le récit de cette réception peu connue à la livraison du 1er avril 1867 de la *Petite Revue Anecdotique*, p. 101 :

L'auteur de *Mireille*, poème patois, et de *Calendau*, nouveau poème patois, cet illustre Maillanais qui se plaint toujours des Parisiens, est décidément gâté par ces Français du Nord qu'il persiste à flétrir du sobriquet de *Franchimands*. Jamais un homme du Midi écrivant en langue d'oc n'a été aussi bien traité par les Barbares d'outre-Loire, qui s'obstinent à parler la langue d'oïl. Si feu Jasmin vivait encore, il mourrait de jalousie, le pauvre homme, en assistant au triomphe du félibre provençal! Eh bien! Monsieur Frédéric Mistral n'est pas content. Gounod a mis ses vers en musique; Hébert l'a dessiné au frontispice de ses livres en jeune Lord Byron; un conférencier l'a glorifié à l'Athénée de la rue Scribe; l'Académie Française l'a couronné; le gouvernement français l'a décoré. Que lui manque-t-il donc? Il lui manque sans doute un fauteuil à l'Académie Française. Nous n'avons pas appris qu'il se soit encore porté candidat à l'héritage de M. Cousin, ou de M. de Barante. Mais il a paru à l'Institut, aux lundis de M. Philarète Chasles, dans ce salon qu'on a baptisé « des Quatre-Nations », soit parce qu'on y parle toutes les langues vivantes, soit parce qu'on y parle tous les patois des langues mortes. M. Philarète Chasles, qui a étudié toutes les langues et flairé voluptueusement tous les patois, a poussé l'hospitalité jusqu'à la coquetterie dans la réception qu'il a faite à l'auteur de *Mireille* et de *Calendau*. Chez M. Philarète Chasles il ne se fait pas d'académiciens; mais on peut y causer avec des causeurs, mais on peut y lire des chefs-d'œuvre à ces auditeurs de choix qu'on appelle de « bons entendeurs ». M. Frédéric Mistral a été invité à lire, ou à réciter quelque chose de sa façon. Le poète était en habit de ville. Rien ne rappelait en lui le portrait byronien d'Hébert. Il avait plutôt l'air d'un robuste Suédois, d'un Normand du temps de Rollon... moins l'habit. Dès qu'il a ouvert la bouche, le Provençal s'est trahi. L'accent, la physionomie, le geste, le langage, l'attitude : tout, en un clin d'œil, était devenu mar-

(1) Mistral semble avoir un faible pour les noms hors calendrier. Ainsi *Nerto* — nom du poème de 1894 et de son héroïne — est le nom provençal du myrte et aussi d'un hameau (dit Villeneuve, *Statistique*, II, 215) « où l'on prétend qu'il y avait un bosquet de myrte ».

seillais. La pièce de vers qu'il a lue, *la Comtesse*, est une allégorie. Cela ne vaut ni plus ni moins que *Calendau* et que *Mireille*. Même style plaqué de vieille mosaïque et de marqueterie moderne. Mêmes plaintes de la Provence contre la France, qui a supprimé la langue des troubadours. M. Philarète Chasles a beaucoup applaudi *la Comtesse*. Quelques Valaques souriaient, comme à des réminiscences de leur idiome. Une belle Suédoise rêvait. Mais un Parisien endurci, un *Franchimand* incorruptible, disait en sortant : *Le Pégase de M. Mistral ressemble à la jument de Roland : il a toutes les qualités, seulement il est mort et son cavalier le croit vivant...* » — « *Savez-vous au juste* — ajoutait un petit journaliste — *ce que c'est que M. Mistral? C'est Epiménide troubadour!* » La *Comtesse*, lue chez M. Philarète Chasles, a été publiée dans la *Revue Gauloise* en patois d'oc avec traduction en français... Pourquoi pas en gaulois?

Ajoutons, à propos de *Calendau*, un détail curieux et complètement ignoré chez nous — car il est contenu dans une étude publiée dans un ouvrage non mis dans le commerce : les *Estudios Eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martin*, tome I, p. 430-470 — : Mistral a composé ce poème en douze chants en utilisant quantité de réminiscences érudites qui en font une sorte de centon, comme en composaient les écrivains de la décadence latine. L'auteur de ce très remarquable travail d'identification est un Russe, de l'Université de Kiew, et s'appelle O. Scheludko. Le titre de son étude, écrite en allemand, est : *Bemerkungen zu den Quellen von Mistrals Calendau*. Le volume qui la contient a paru à Madrid à l'Imprimerie de la Veuve et des Fils de Jaime Ratés, 6, Costanilla de San Pedro. — C. P.

§

Une protestation de l'auteur de « Don Juan-les-Pins ».

Paris, 4 septembre 1930.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 21 août dernier, le journal hebdomadaire *Candide* a imprimé en seconde page un article signé : Odette Pannetier, et intitulé : « *Don Juan-les-Pins*, — et au-dessous : — *et ses dames* ». A ma très vive surprise, il n'y était en aucun endroit fait mention de mon roman *Don Juan-les-Pins*, bien que la publication en fût commencée depuis trois semaines dans le *Mercure de France*.

Je me suis vu alors dans l'obligation d'adresser le même jour au Directeur de *Candide* une lettre dans laquelle je revendiquais, avec preuves à l'appui, la propriété de ce titre et lui demandais d'insérer dans son journal cette mise au point rendue nécessaire.

Par lettre, en date du 28 août, il m'était répondu :

Nous publierons dans notre prochain numéro (courrier des lettres) une note concernant votre roman *Don Juan-les-Pins* que notre collaboratrice Odette Pannetier n'avait pas cité dans son article.

Or, aujourd'hui, 4 septembre, la note annoncée a en effet paru,

mais elle n'a aucun rapport avec la rectification qui s'imposait. C'est un entrefilet hors de propos, annonçant que le *Mercure* publie mon roman, lequel soulève un vif mouvement de curiosité parce que je suis un habitué fervent de Juan-les-Pins!... Voilà bien qui est le comble!

Ainsi, la rédaction de *Candide* a jugé plus prudent de ne pas exposer aux réflexions de ses lecteurs mes précisions qui mettaient Mlle Pannetier dans l'embarras, et a cru habile de s'en tirer par huit lignes de publicité gratuite. Eh bien, non! cette manœuvre, par trop « candide » vraiment! ne saurait m'empêcher de protester, et je le fais énergiquement, contre de pareils agissements, car les laisser passer sans mot dire serait laisser croire que je me fais de la conscience professionnelle de mes aînés une opinion inacceptable.

Comment! Voici un titre de roman qui a été déposé il y a neuf mois au registre des Treize, et publié dans l'*Intransigeant* du 14 novembre 1929; qui est imprimé depuis trois semaines sur les couvertures du *Mercure* et peut être lu par n'importe qui à n'importe quel étalage de librairie en France et à l'étranger, et ce titre, qui est devenu ma propriété patente depuis neuf mois que je l'ai livré au public, une journaliste s'en empare aujourd'hui, le monte en épingle sur l'un de ses articles sans daigner même faire allusion à ce roman qu'elle pille aussi effrontément, et lorsque je réclame fait répondre par quelques lignes qui sont une dérobade et une niaiserie!...

Quelles étranges mœurs se révèlent à moi dès mon premier pas dans les lettres! Comment peuvent-elles même être possibles et quel dégoût à les enregistrer! Quand on pense par exemple que la prise indue du moindre titre d'un parfum conduirait le coupable en correctionnelle; que des plaintes en justice pour copie portées par nos grands couturiers sont suivies de condamnations, voire d'expulsions; qu'aux vitrines de nos magasins de luxe, on peut lire ces écriteaux : « Copier, c'est voler! » — et que dans un grand journal littéraire, il est possible de prendre un titre à un confrère sans un seul mot d'excuse, et sans avoir à craindre de suites quelles qu'elles soient! voilà qui est révoltant et, je dis le mot, plus malhonnête encore!

Sans doute, si je me révolte, c'est que je suis jeune, et que « je ne sais pas... », et sans doute aussi est-ce parce que je suis un jeune, un nouveau venu, un inconnu que l'on croit pouvoir agir à mon encontre avec une telle désinvolture, un tel mépris du droit des choses de l'esprit. Ce n'est certes pas un écrivain célèbre, ar-

rivé, que l'on se permettrait de détrousser de la sorte, — mais un auteur nouveau dont personne n'a entendu parler... Pourquoi se gêner, n'est-ce pas? Qui le défendrait? Qui le protégerait? Il arrive... il débarque et, sans penser même à lui donner le bonjour traditionnel, on lui chipe son chapeau, façon de le saluer en passant! — Soit! *Candide* aura le dernier mot dans ses colonnes, mais d'autres sauront ce qu'il en est, et que si nos maîtres, les aînés que nous respectons, reprochent parfois à certains d'entre nous, les jeunes, une dépense insolite d'énergie pour arriver, c'est que nous avons appris à nos dépens ce qu'il en retourne, et que nous avons toujours, bien malgré nous, à nous défendre contre tous ceux qui nous donnent l'impression de transformer le Jardin des Lettres en foire d'empoigne ou en ravins pour embuscade...

Permettez-moi, Monsieur le Directeur de vous prier de vouloir bien présenter cette protestation à vos lecteurs, afin de permettre à ceux d'entre eux qui auraient vu l'article de *Candide* de rétablir la vérité, et laissez-moi vous en exprimer par avance toute ma très vive reconnaissance.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués. YVES DE CONSTANTIN.

§

Au sujet de Fernand Desnoyers.

Monsieur,

Dans votre numéro du 1er juin, un fidèle abonné a publié la fameuse diatribe de Desnoyers contre Le Havre, en procédant via-Champfleury, Troubat et Cie. Ce qu'il a omis de dire, c'est que Fernand Desnoyers a publié un livre, *Poésie Française* (Alcan-Lévy 1869) — année de sa mort, — dans lequel se trouvent notamment : *Le Vin, Vers Fantasques* et sa *Proclamation* de 1858 contre Delavigne qui n'est pas un fragment, mais une pièce entière.

Son poème : *Je crois au vin...* a été déclamé par J. Richepin dans une conférence, empruntée d'ailleurs aux *Derniers Bohèmes* de Firmin Gaillard (Sartorius, 1874). Desnoyers, outre *Le Bras Noir*, est l'auteur de *Prologues* pour les Marionnettes des Tuileries (1861) et a édité plusieurs années d'un *Almanach Parisien*, aujourd'hui introuvable. Voilà de quoi satisfaire le fidèle abonné et vos non moins fidèles lecteurs.

Croyez à mes sentiments distingués.

EDOUARD WILLERMOZ.

§

Sainte-Beuve était-il laid? — On lit dans l'*Intransigeant* :

« Le *Mercure de France* pose la question; et il cite ces deux textes contradictoires :

Mme de Loynes m'avait montré des photographies de ce fou érudit et subtil qui avait été également épris d'elle. Je ne sais rien de plus hideux, au physique et au moral, que l'auteur de l'ennuyeux *Port-Royal* et des admirables *Lundis* (Léon Daudet, *La Rive gauche*).

Je ne fais pas allusion à la prétendue laideur de Sainte-Beuve. Il se voyait laid, sans doute, et il en a beaucoup souffert : il ne l'était pas. (Henri Bremond, *Le Roman et l'Histoire d'une Conversion.*)

» A notre tour, citons un texte qui pourra mettre tout le monde d'accord :

» A cette époque lointaine (*l'époque de sa jeunesse*), Sainte-Beuve était grave et timide et, lui qui devait devenir si laid et si impie, quasiment religieux et quasiment beau. (Fernand Mazade, *Anthologie des poètes français*). »

§

Les explicateurs du Sottisier. — Il arrive que des lecteurs, intrigués par la difficulté apparente de certaines de nos « sottises » dont leur perspicacité n'a pas réussi à résoudre l'énigme, nous en demandent l'explication.

C'est cependant le propre de notre « Sottisier » de n'en pas donner, laissant à chacun le soin ou le divertissement d'en percer les arcanes. Nous pourrions, il est vrai, comme certains journaux le font pour les rébus et mots croisés, donner la solution de nos « sottises » dans le numéro suivant celui où elles ont été publiées. Peut-être aussi pourrions-nous instituer des concours avec prix pour ceux de nos lecteurs qui auraient apporté le plus grand nombre de solutions exactes aux « sottises » parues dans l'année ou dans le trimestre.

En attendant, plusieurs de nos confrères s'amusent à reproduire nos « sottises » en les accompagnant de commentaires. C'est ainsi que l'*Œuvre* du 19 août, à propos de deux « sottises » particulièrement difficiles de notre numéro du 15 août, écrit :

« Il s'agit de l'amusant sottisier du *Mercure de France* et des deux textes ci-dessous que nous y relevons :

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier, voyant apparaitre au jour dit et à la place désignée en l'immensité des espaces, l'étoile annoncée depuis dix ans, comparé à la gloire d'un cancre qui a trouvé son semblable? — (Georges Courteline, *Le Client sérieux*, p. 48.)

« Qu'est ceci? pensa ma pendule. Trente degrés au-dessous de zéro?... Dépêchons-nous de retarder!... » Le soir, elle retardait tellement, qu'ayant besoin de savoir l'heure, je la dus aller demander à une personne du voisinage. (Georges Courteline, *Ah! jeunesse!...* p. 67.)

» Où voyez-vous une sottise dans ces phrases-là? Nous non plus... Mais voici quelqu'un pour nous suggérer que :

» Dans le texte n° 1 *étoile* doit être remplacé par *planète.*

» Dans le texte n° 2, il paraît que le froid fait *avancer* et non pas *retarder* les pendules... Le saviez-vous?

» Ces explications, bien entendu, pour ce qu'elles valent...

» Mais voilà bien le genre d'enquête qui eût courroucé Courteline ! »

Après tout, c'est possible. Courteline eût été, en effet, bien capable de trouver ces jeux dignes de « ronds-de-cuir » quelque peu pédants.

Un autre journal, Massilia, de Marseille, a été moins heureux. Au milieu d'une série de solutions justes, il glisse :

« Voici *Les Nouvelles Littéraires* qui ne savent pas calculer. Elles écrivent :

Le bénéficiaire de la pension ne s'ennuiera pas : aux dernières estimations, c'est environ trente-cinq mille francs qu'il recevra. Il sera plus riche à lui seul que six académiciens Goncourt, qui ne touchent que 6.000 francs chacun sur les arrérages de la succession des auteurs de *Mlle de Maupin.*

» Pourtant, six fois six mille font trente-six mille, c'est-à-dire un peu plus de trente-cinq mille... »

Sans doute, mais le cas est plus grave. La faute de calcul n'était qu'une vétille, que nous n'aurions pas songé à relever. La vraie « sottise » n'était pas là où notre confrère a cru la voir. Elle se trouve, comme nos lecteurs l'ont certainement aperçu, dans les trois derniers mots du texte cité.

§

Le Sottisier universel.

Ils repoussèrent à la manière d'Artaxerxès le présent d'Alexandre. — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 29 août.

LA COUPE AMÉRICA VA SE DÉROULER (titre). — *Excelsior*, 28 août.

LIÈVRES, PERDREAUX ET CAPUCINS (Sous-titre d'un article sur l'ouverture de la chasse). — *Paris-Midi*, 25 août.

Le ruban pourpre et la citation d'officier de l'Académie française ont été conférés à M. Walter C. Korn, de New-York. — *New-York Times*, 26 juillet.

LA DISPARITION DE 40.000 FRANCS EN BILLETS DE 10 FRANCS (titre). — Le 5 août dernier l'imprimerie de la Banque de France, à Clermont-Ferrand,

§

Sainte-Beuve était-il laid? — On lit dans l'*Intransigeant* :

« Le *Mercure de France* pose la question; et il cite ces deux textes contradictoires :

Mme de Loynes m'avait montré des photographies de ce fou érudit et subtil qui avait été également épris d'elle. Je ne sais rien de plus hideux, au physique et au moral, que l'auteur de l'ennuyeux *Port-Royal* et des admirables *Lundis* (Léon Daudet, *La Rive gauche*).

Je ne fais pas allusion à la prétendue laideur de Sainte-Beuve. Il se voyait laid, sans doute, et il en a beaucoup souffert : il ne l'était pas. (Henri Bremond, *Le Roman et l'Histoire d'une Conversion*.)

» A notre tour, citons un texte qui pourra mettre tout le monde d'accord :

» A cette époque lointaine (*l'époque de sa jeunesse*), Sainte-Beuve était grave et timide et, lui qui devait devenir si laid et si impie, quasiment religieux et quasiment beau. (Fernand Mazade, *Anthologie des poètes français*). »

§

Les explicateurs du Sottisier. — Il arrive que des lecteurs, intrigués par la difficulté apparente de certaines de nos « sottises » dont leur perspicacité n'a pas réussi à résoudre l'énigme, nous en demandent l'explication.

C'est cependant le propre de notre « Sottisier » de n'en pas donner, laissant à chacun le soin ou le divertissement d'en percer les arcanes. Nous pourrions, il est vrai, comme certains journaux le font pour les rébus et mots croisés, donner la solution de nos « sottises » dans le numéro suivant celui où elles ont été publiées. Peut-être aussi pourrions-nous instituer des concours avec prix pour ceux de nos lecteurs qui auraient apporté le plus grand nombre de solutions exactes aux « sottises » parues dans l'année ou dans le trimestre.

En attendant, plusieurs de nos confrères s'amusent à reproduire nos « sottises » en les accompagnant de commentaires. C'est ainsi que l'*Œuvre* du 19 août, à propos de deux « sottises » particulièrement difficiles de notre numéro du 15 août, écrit :

« Il s'agit de l'amusant sottisier du *Mercure de France* et des deux textes ci-dessous que nous y relevons :

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier, voyant apparaître au jour dit et à la place désignée en l'immensité des espaces, l'étoile annoncée depuis dix ans, comparé à la gloire d'un cancre qui a trouvé son semblable? — (Georges Courteline, *Le Client sérieux*, p. 48.)

« Qu'est ceci? pensa ma pendule. Trente degrés au-dessous de zéro?... Dépêchons-nous de retarder!... » Le soir, elle retardait tellement, qu'ayant besoin de savoir l'heure, je la dus aller demander à une personne du voisinage. (Georges Courteline, *Ah! jeunesse!...* p. 67.)

» Où voyez-vous une sottise dans ces phrases-là? Nous non plus... Mais voici quelqu'un pour nous suggérer que :

» Dans le texte n° 1 *étoile* doit être remplacé par *planète.*

» Dans le texte n° 2, il paraît que le froid fait *avancer* et non pas *retarder* les pendules... Le saviez-vous?

» Ces explications, bien entendu, pour ce qu'elles valent...

» Mais voilà bien le genre d'enquête qui eût courroucé Courteline ! »

Après tout, c'est possible. Courteline eût été, en effet, bien capable de trouver ces jeux dignes de « ronds-de-cuir » quelque peu pédants.

Un autre journal, Massilia, de Marseille, a été moins heureux. Au milieu d'une série de solutions justes, il glisse :

« Voici *Les Nouvelles Littéraires* qui ne savent pas calculer. Elles écrivent :

Le bénéficiaire de la pension ne s'ennuiera pas : aux dernières estimations, c'est environ trente-cinq mille francs qu'il recevra. Il sera plus riche à lui seul que six académiciens Goncourt, qui ne touchent que 6.000 francs chacun sur les arrérages de la succession des auteurs de *Mlle de Maupin.*

» Pourtant, six fois six mille font trente-six mille, c'est-à-dire un peu plus de trente-cinq mille... »

Sans doute, mais le cas est plus grave. La faute de calcul n'était qu'une vétille, que nous n'aurions pas songé à relever. La vraie « sottise » n'était pas là où notre confrère a cru la voir. Elle se trouve, comme nos lecteurs l'ont certainement aperçu, dans les trois derniers mots du texte cité.

§

Le Sottisier universel.

Ils repoussèrent à la manière d'Artaxerxès le présent d'Alexandre. — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 29 août.

LA COUPE AMÉRICA VA SE DÉROULER (titre). — *Excelsior*, 28 août.

LIÈVRES, PERDREAUX ET CAPUCINS (Sous-titre d'un article sur l'ouverture de la chasse). — *Paris-Midi*, 25 août.

Le ruban pourpre et la citation d'officier de l'Académie française ont été conférés à M. Walter C. Korn, de New-York. — *New-York Times*, 26 juillet.

LA DISPARITION DE 40.000 FRANCS EN BILLETS DE 10 FRANCS (titre). — Le 5 août dernier l'imprimerie de la Banque de France, à Clermont-Ferrand,

expédiait à destination de Rabat des caisses contenant chacune cinquante mille coupures de dix francs. A l'arrivée à Rabat on constata que l'une des caisses avait sa paroi trouée et que quarante mille coupures manquaient. — *L'Ami du Peuple*, 28 août.

C'est [« Moi », de Labiche] pour nous une comédie de mœurs, autant que de caractères, comparable aux « Fourchambault » d'Emile Augier, aux « Effrontés » de Théodore Barrière et Capendu... — *Aux Ecoutes*, 16 août.

La préfecture de police nous communique la note suivante :

Le préfecture de police rappelle aux mères de famille et aux nourrissons le danger que présente l'emploi de sucettes ou objets similaires. — *L'Ami du Peuple*, 24 août.

Le corps de Silvain n'arrivera à Paris que le matin et sera conduit au dépôt mortuaire du Père-Lachaise. Après l'inauguration, cinq discours seront prononcés par M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, MM. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française, Albert-Lambert, doyen, et MM. Charles Méré et Armand Lurville au nom des Auteurs et des Artistes. — *Comœdia*, 25 août 1930.

A l'occasion du centième anniversaire de la mort de l'empereur François-Joseph, un film représentant les principaux épisodes de la vie politique et privée de ce monarque sera donné à partir d'aujourd'hui, à Vienne, dans plusieurs cinémas. — *Le Temps*, 15 août.

Mon père m'a mise au monde à Douai, son pays natal. — Lettre de Mme DESBORDES-VALMORE, citée par Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, II, p. 99.

Nous avons sélectionné, à l'intention de nos lecteurs, les passages essentiels des articles signés par les sommités journalistiques américaines... « La France garde pour un an de plus la Coupe Davis... » écrit A. Wallis Myers dans le *Daily Telegraph*. — *Auto*, 31 juillet.

LES « BOITES » ET LES CABARETS DE MONTMARTRE. — ...Cette fois, c'est plus sérieux. Trois Tchécoslovaques avec une femme. La monnaie tchécoslovaque est au pair, elle vaut le dollar. — *Le Populaire*, 27 juillet.

M. Wiggins, qui est aviateur, effectuait hier un vol non loin de Scott City (Kansas), U. S. A. Or M. Wiggins avait, pour compagnon de route, un serpent. Un vrai serpent. On peut se demander ce que cet animal invertébré venait faire dans l'avion de M. Wiggins, mais l'histoire ne le dit pas. — *L'Intransigeant*, 29 août 1930.

Un accident s'est produit aujourd'hui, vers midi, à Bois-en-Ardres, près de Calais. Une automobile transportant des porcs ayant dérapé sur le goudron, s'est retournée complètement. Un des deux occupants, M. Leroi, âgé de 62 ans, demeurant à Calais, a été tué sur le coup. — *Dépêche de Calais*, 18 août.

Avant, je ne réfléchissais jamais à l'égalité des sexes; c'était pour moi un fait, tout simplement. Un jour, par hasard, j'ai lu dans un poème de ce nigaud de Musset cette bête de phrase : « Enfant malade et douze fois impur. » Et cette phrase s'est incrustée dans ma tête. — ALEXANDRE JAKOVLEV, *Œuvres Libres*, août, p. 353.

— A la santé franco-italienne!

Nous trinquâmes. Mais celui qui avait prononcé ces dernières paroles n'était pas le fonctionnaire italien, c'était le commissaire français.

Depuis Fontenoy, les Français tirent toujours les premiers... — *Le Matin*, 30 juillet.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXII

—

CCXXII N° 772. — 15 AOUT

CCXXII N° 773. — 1er SEPTEMBRE

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS

En vue de donner de nouvelles facilités aux voyageurs se rendant dans les Pyrénées, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec le réseau du Midi, délivre des billets individuels d'excursion à itinéraires fixes en 1re et 2e classes, avec faculté d'arrêt, pour les régions ci-après :

1°) **Paris à Bordeaux, la Côte Basque, les Pyrénées et retour par Bordeaux;**

2°) **Paris à Bordeaux, la Côte Basque, les Pyrénées et retour par Toulouse;**

3°) **Bordeaux à la Côte Basque, les Pyrénées et retour à Bordeaux;**

4°) **Bordeaux à la Côte Basque, les Pyrénées et retour à Montauban.**

Il est délivré pour les itinéraires 3e et 4e, au départ de toutes les gares des Réseaux d'Orleans et du Midi, des billets spéciaux complémentaires à prix réduit, de 1re et 2e classes, pour gagner ou quitter ces itinéraires à Bordeaux ou à Mautauban.

Les billets fixes et complémentaires sont valables 33 jours avec faculté de prolongation de deux fois 15 jours.

Pour plus amples renseignements, consulter : les gares des réseaux intéressés; l'Agence Orléans-Midi, 16, boulevard des Capucines, l'Agence P. O., 126, boulevard Raspail, la Maison du Tourisme, 53, avenue George V, à Paris.

SERVICE DE CORRESPONDANCE AUTOMOBILE

entre

QUIMPER ET MORGAT

du 6 Juillet au 22 Septembre 1930

Ce service comporte un voyage par jour dans chaque sens, en correspondance directe avec les trains rapides de nuit ou de pour Paris-Quai d'Orsay.

Prix par place et par voyage simple de Quimper à Morgat ou vice-versa : **25** francs. Billets aller et retour : **45** francs (valables un jour).

ALLER. — Paris-Quai d'Orsay dép. 20 h. 11, Quimper arr. 7 h. 42, Morgat arr. 9 h. 45.

RETOUR. — Morgat dép. 16 h. 30, Quimper dép. 20 h. 00, Paris-Quai d'Orsay arr. 7 h. 10.

Les trains rapides auxquels ce service correspond comprennent, sur le parcours Paris-Quai d'Orsay-Quimper, et vice-versa, des voitures directes de toutes classes et un Wagon-Lits de 1re et 2me classes.

Enregistrement direct des bagages de Paris et de Nantes pour Morgat.